

LA FAMILLE FOURT – SÉROL

du milieu du 19^e
jusqu'à la Guerre de 1914-1918

Partie 1a

Souvenirs de
Marie
Noémie
et
Marie-Antoinette Fourt

Elisabeth Pierrel-Edouard

Sommaire

Petit zoom généalogique.....	1
Branche paternelle	2
Branche maternelle	4
Le château de Changy	15
L'achat de 1895 par Léon Fourt	19
Historique (les La Ferté – Meun /Noailles et Lévis	28
Le personnel à Roanne et à Changy	70
Souvenirs de Marie-Antoinette Fourt (Tante Bépïe).....	77
Souvenirs d'enfance de Noémie Fourt (Grand-Mère).....	99
Souvenirs de Marie Fourt (Tante Mite).....	115

Petit zoom généalogique

Avant de prendre la route, je vous propose un petit en-cas généalogique composé en partie d'après les recherches d'Odette Edouard-Guiller, ma mère, et qui demande de ne pas oublier votre site favori¹ dans la mesure où je ne vais donner que les éléments nécessaires à la compréhension des trois textes de souvenirs (avec quelques petits détours, quand même).

Points de repères - *J'ai utilisé en priorité (de mon tabouret)*

- *L'Etat civil : actes et tables décennales répertoriant par ordre alphabétique sur 10 ans les noms correspondant aux 3 genres d'actes, naissance, mariage et décès*
- *Les Recensements : tous les 5 ans, donnent des renseignements minimes (souvent précieux), et si l'on n'a pas d'adresse précise la mission devient impossible pour une ville - sauf si on veut faire du yoga ou pénitence. A Paris, rien avant 1926*
- *Les Registres matricules militaires (depuis 1867 sous leur forme moderne) : l'année de ses 20 ans, tout garçon doit se présenter au chef-lieu de canton de son domicile pour être incorporé (ou non), il reçoit un n° de matricule (à vie) et sa fiche matricule apporte mille renseignements de premier ordre (naissance, domicile, nom des parents, taille, états de service - nom du régiment, suivi en cas de conflit, décorations...)*
- *Les Tables des successions et absences : en dehors de l'Etat civil d'une ville, les décès sont versés au niveau cantonal à l'Enregistrement. (très utile quand on a « perdu » un individu). Y sont consignés un certain nombre de données (âge, domicile...) et des références concernant la succession, une mine (souvent peu épaisse)*
- *Gallica, Bibliothèque numérique de la Bibliothèque Nationale de France (BNF) et RetroNews, son site de presse, qui m'ont souvent permis d'avancer à pas de géant(e)*
- *L'ami Web et son carnet d'adresses : Wikipédia (un familier), Google en général (et en particulier pour saisir un certain nombre d'images quand les sources familiales ou amicales, toujours indiquées en ce cas, se trouvaient taries).*

A mettre dans sa poche - *Les quatre premiers genres de documents sont numérisés (en gros) jusque 1902 pour l'Etat civil, jusqu'en 1921 pour les Registres matricules et (à la louche) de façon assez indéterminée pour les deux derniers (avec inégalités entre les départements mais des progrès fulgurants depuis 2015). Ensuite, tout est possible, il suffit d'écrire (pour l'Etat civil)... ou de se déplacer. Je ne peux donc passer sous silence 1/ Le Fil d'Ariane, association d'entraide bénévole intervenant dans tous les départements et qui aura été si importante pour moi et 2/ des groupes Facebook particulièrement toniques et « pro » où j'aurai appris plus que de raison, mes incontournables (par la force des choses) étant devenus « Généalogie Paris-Ile-de-France » et « Généalogie: Recherches militaires ». N'oublions pas les sites-outils-de-dépannage : Geneanet (collaboratif et de partage) et Filae (d'indexation d'actes).*

Dernières consignes : si nom de département pas spécifié = Loire, 42 - AN / AD, Archives Nationales / Départementales / Rect = recensement / MAF, Tante Bépie.

Nous pouvons désormais partir... pour l'aventure...

¹ https://h3-online.heredis.com/fr/courteline37/guiller_four/accueil - Dernière mise à jour, septembre 2015...

Branche paternelle

Les Fourt

Antoine Fourt, né en 1835 à Auzelles² (Puy-de-Dôme, 63) et décédé en 1887 à Roanne (Loire, 42), fabricant de cotonne³ / manufacturier à Roanne. Fils d'Annet Fourt (1804 -1857), scieur de long à Auzelles, et Antoinette Vacheron (1811-1857), 5 enfants.

Il épouse (1861, Roanne) **Marie Garret**, née et décédée à Roanne (1838 - 1892), fille de Guy Garret (1805, Bully-1860, Roanne), tisseur, et Jeanne Roche (1805, St-Clément-de-Montagne, Allier, 03 - 1874, Roanne), domiciliés, entre autres, rue de la Berge (1846-1860) à Roanne.

Ils habitent • 25, rue Beaulieu (1862 et Rect 1866 / 1881), Marie Augagneur, 20 ans, domestique (1881) • (faisant coin avec la rue Beaulieu et la Place des Promenades Populle) 29 / 33 rue des Tanneries (maison, bureau et dépôts, 1887 - 1892 et Rect 1891), Agathe Bierce (appelée « Anna »), 25 ans, domestique (1891). Le Tissage (1884) se trouve 30, rue du Marais⁴.



Ils ont 3 enfants :

1. (Jean) Léon Fourt (1862, Roanne-1927, Paris 17^{ème}), manufacturier / industriel puis (1911) agent immobilier, marié (1893, Roanne) avec **Eugénie Sérol** (1874, Roanne-1967, Paris 8^{ème}).



Ils habitent • Roanne, depuis 1893 au 29 / 35, rue des Tanneries (29, Place des Promenades Populle, autre dénomination, Rect 1911), plusieurs domestiques - Tissage, 30 rue du Marais et un bureau 42, rue de Cléry, Paris 2^{ème}



• Château de Changy, maison de campagne (20 km NO Roanne) • Nogent-sur-Marne (94), 1911, au 24, avenue de la Belle-Gabrielle • Paris, 1913, au 19, rue Mac-Mahon, 17^{ème} ⁵.

² A 60 km au sud-est de Clermont-Ferrand - Au-dessous (Guy Garret), Bully est à 18 km SO de Roanne

³ Pour « cotonnade » (mot typique dans le roannais)

⁴ La rue des Tanneries est aujourd'hui rue Alexandre Raffin et la rue du Marais, rue Max Dormoy

⁵ Vues pour Roanne, rue des Tanneries (rue Alexandre Raffin / Place des Promenades Populle)

Ils ont 4 enfants, tous nés à Roanne : **Antoine Fourt** (1894-1949), sans descendance, **Marie Fourt** (1897-1983), épouse Francisque **Croizet** (1 enfant, Guy, sans descendance), (**Jeanne**) **Noémie Fourt** (1900-1986) épouse Francis **Guiller** (5 enfants, Odette, Denise, Janine, Nicole, Alain) et **Marie-Antoinette Fourt** (1909-2002), sans descendance. Les surnoms des 3 filles (très important !) : Mite, Pouponne (plus tard, Zon) et Béprie.



Marie, Antoine, Marie-Antoinette et Noémie, Paris, fin 1915

- Noémie Fourt** (1864, Roanne - 1918, Fribourg, Suisse), religieuse - Sa communauté est installée Villa Miséricorde à Fribourg.



- Paul Charles Fourt** (1867, Roanne -1867, Crémeaux), mort en nourrice à l'âge de 5 mois.

https://www.google.fr/maps/@46.0344148,4.0667197,3a,75y,232.39h,106.99t/data=!3m6!1e1!3m4!1sgHl_kaXogI4JSAZazZw-Tg!2e0!7i13312!8i6656

pour Nogent-sur-Marne (maison disparue)

<https://www.google.fr/maps/@48.8375161,2.4690369,3a,75y,55.24h,93.21t/data=!3m6!1e1!3m4!1sya6cn6GKIGJqlEF4KkeFzw!2e0!7i13312!8i6656>

pour Paris

<https://www.google.fr/maps/place/19+rue+mac+mahon+paris/@48.8767899,2.2944,3a,75y,248.7h,90t/data=!3m6!1e1!3m4!1s7hWskHuwYlfmc1lhy71tEw!2e0>

Branche maternelle

Pour ce côté de la famille, il va falloir remonter un cran plus haut : s'il y a peu de souvenirs des Fourt, il y en a beaucoup du côté Sérol et Chavanon. Curieux. J'en ai été assez surprise lorsque j'ai eu à regarder les documents que Maman avait conservés (donnés au fil du temps par Tante Bépie, toute ravie de « transmettre » à sa passionnée de nièce). Une unique photo d'Antoine Fourt, trois de son épouse Marie Garret (mais son marquoir de petite fille !), trois ou quatre de Bon-Papa ou de sa sœur Noémie pour des albums entiers du côté Sérol / Chavanon. Rien n'est resté des très nombreux cousins Fourt, peut-être 2 ou 3 faire-part de décès (heureusement, Maman avait pu nouer des liens très forts avec l'un d'entre eux dans les années 1970). Cela sentirait bien l'autodafé... A voir.

Les Sérol

Michel Sérol, né en 1813 à Moulins (Allier, 03) et décédé à Roanne en 1883, tanneur (1836), commis-fabricant en soierie (1846) à Charlieu⁶ (42) puis marchand mercier (Rect 1866), agent d'assurances (1872) à Roanne, épouse (1836, Charlieu) **Marie Vialon**, née en 1813 à Savigny



(Rhône, 69, non loin de l'Arbresle), ourdisseuse⁷ (1836) puis négociante, décédée en 1878 à Roanne⁸.

A Charlieu, ils habitent • rue Mercière et à Roanne • 95, rue Ste Elisabeth (Rect 1866) • rue du Collège (Rect 1872) • 22 / 19, rue des Bourrassières⁹ (1878 / 1883). Ils ont 5 enfants, dont 2 sont morts jeunes, (1) Jean-Baptiste (1837, Charlieu - ?) et (3) Marc (1840, Charlieu - 1845, Charlieu)



2. Georges Sérol (1839, Charlieu-1906, Roanne), manufacturier, marié (1871, Charlieu) avec **Marguerite Dolliat** (1850, Charlieu -1910, Roanne). Ils habitent à Roanne, au bord de la Loire, 5 quai du Bassin (Rect 1906).



Ils ont 2 enfants :

- **Antoinette** (1873-1937), épouse **Buffavand** (descendance Fleuriot)
- **Maurice** (1874-1939), Père mariste (ordonné en 1902 à Lyon)



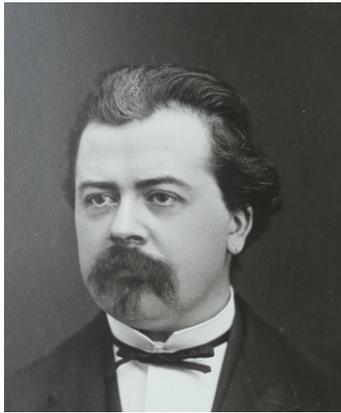
⁶ 20 km N de Roanne, 2354 habitants en 1806, 3984 en 1851, abbaye bénédictine, couvent de franciscains, ville prospère de tisserands, la soie arrivant en 1827 (8000 ouvriers en 1900). Maisons anciennes, Musée de la soie...

⁷ Prépare le tissage en mesurant et rassemblant parallèlement les fils qui feront la chaîne (sur un ourdissoir)

⁸ Inhumés avec leur fils Georges et son épouse au cimetière St-Claude de Roanne

⁹ Aujourd'hui, respectivement rues du Maréchal Foch, Charles de Gaulle et Anatole France, en plein centre. La rue du Collège était devenue rue du Lycée avant 1900

4. Joanny Sérol (1843, Charlieu -1884, Roanne), mercier (négociant) et agent d'assurances¹⁰,



marié (1867, Roanne) avec **Marie Chavanon** (1846-1902, Roanne). Ils habitent • 5-9, rue du Collège (de 1868 à Rect 1891), Marguerite Roffar, 20 ans (1872), Maria Servajean, 18 ans (1876), Fanchette Sotton, 19 ans (1881), Marie Guillot, 39 ans (1886), domestiques - Mercerie : 5-9, rue du Collège et 3-7, rue Bourgneuf ; Cie d'Assurances : 19, rue des Bourrassières • Marie Chavanon : 24, rue du Phénix ¹¹(1902).



Ils ont 4 enfants :

- **Marie** (1868, Roanne - 1943, Riorges), mariée (1892, Roanne) avec Nicolas **Escalier** (1864, Mably - 1945, Riorges), pharmacien.



Ils habitent • 11, rue Mably¹² (1893 / 96 / 99) • 24, rue Mably (adresse de la pharmacie), Marie Goutard, 19 ans, cuisinière (Rect 1906), Claudia Rocher, 27 ans, domestique (Rect 1911)

Ils ont 3 enfants : Marie-Louise (1893-1958), Denise (1896-1988), Léon (1899-1925), pas de descendance. Leurs surnoms (important !) : Lili, Nénette et Loulou.



Marie-Louise, Denise et Léon

- **Eugénie** (1874, Roanne -1967, Paris) mariée avec Léon **Fourt**, 4 enfants (cf. p. 3)

¹⁰ Comme son père (Rect 1872) et ils habitent tous rue du Collège. Michel Sérol déménage ensuite rue des Bourrassières, également adresse de la Cie d'Assurances de la France (cf. un papier à en-tête de 1879)

¹¹ Aujourd'hui rue Emile Noirod

¹² Aujourd'hui rue Alexandre Roche (tout proche de l'église St-Etienne)

- **Henry** (1877, Roanne - 1912, Marseille), dessinateur en tissu, engagé volontaire en 1896 (campagne de Madagascar) puis (1898) agent commercial en Afrique de l'Ouest, marié (1904, Marseille) avec Jeanne Berthier (1884 -1957, Marseille).



Ils ont 3 enfants : Jean (1905 - 1940), 1 fille, Isabelle (1906 - 1973), épouse Kletzlen, 3 fils et Michel (1909 - 1948), 2 filles.



- **Antonin** (1880, Roanne -1904, Grand-Lahou¹³, Côte d'Ivoire), engagé volontaire en 1898, campagne de Tunisie puis colonie de la Côte d'Ivoire où il meurt (à 24 ans), pas de descendance.



5. Antoine Sérol (dit Antony) (1851, Charlieu -1923, Marcigny¹⁴, Saône-et-Loire, 71), avocat, marié (1876, Marcigny) avec Marie Desportes (1854 -1941, Marcigny). Tuteur des enfants de Joanny.



Ils habitent rue de la Gare (1877 / 81) et ont une propriété à Marcigny.

Ils ont 2 enfants :

- **Albert**¹⁵ (1877- 1961, Roanne) marié avec Augustine Brun (pas de descendance)

- **Léon** (1881, Roanne -1960, Toulouse), colonel, marié (Algérie) avec Jeanne Piquemale (3 enfants, dont Fernand Sérol).



¹³ A 100 km à l'ouest d'Abidjan. Le nom d'Antonin est inscrit sur un cartel du caveau Escalier, voir p. 13

¹⁴ A une vingtaine de km au nord de Roanne et de Paray-le-Monial (au sud) - Le couple y est inhumé

¹⁵ Avocat, maire de Roanne (1919 à 1940), député (1924 à 1942), ministre de la Justice puis du Travail en 1938 dans le Gouvernement Blum (socialiste), voir ici https://fr.wikipedia.org/wiki/Albert_S%C3%A9rol

En direct de mon tabouret, hiver 2019 - Je ne sais plus pourquoi j'ai eu à empoigner un jour les « Michel Sérol », toujours est-il que, voulant dissiper un nuage, j'en suis arrivée à faire tomber la pluie (de renseignements, s'entend). En reprenant ce chapitre, je me suis dit qu'il serait bien dommage de vous y faire échapper (c'est du moins mon avis). On part pour Charlieu ? D'accord (autant faire les questions et les réponses).

Le grand-père de Michel Sérol, Henry, était maître-sellier. Né à Ambierle¹⁶, marié à Benoîte Prat, 6 enfants nés à Charlieu, l'aîné se prénomme Pierre (sellier lui aussi et père de Michel), le 5^{ème}, Jean-Baptiste, merci de vous en souvenir.



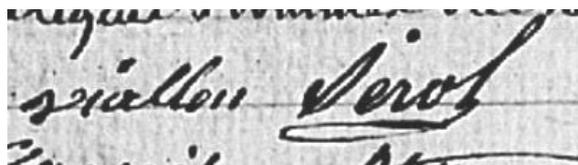
Recensement 1810, Charlieu, Henry Sérol(le), 5 (personnes), sellier (document rare !)

Son métier de sellier fait peut-être voyager Pierre Sérol, il se marie en 1808 avec Marie Balland à Moulins (03) où 5 enfants voient le jour (2 Michel, 2 Marie, 1 Jacques). Au mariage de Michel (l'aîné) en 1836 à Charlieu, il est « tourneur en mécanique demeurant à Lyon ».

La cadette, née en 1815, sera religieuse¹⁷. Après plusieurs années en Corse, semble-t-il, elle devient Supérieure de l'hôpital de Parigny où les recensements de 1881, 1886 et 1891 la nomment « Sœur hospitalière, chef » (à ses côtés, entre 3 et 5 autres Sœurs). C'est d'elle que vient le fameux Album vert et ses photos anciennes dont beaucoup représentent aujourd'hui des inconnu(e)s pour nous... que je piste...



Marie Sérol, « la Tante de Parigny »



Marie Vialon et Michel Sérol, Charlieu, 1836

Michel Sérol, Marie Vialon et leurs 3 enfants sont recensés rue Mercière à Charlieu en 1841, 1846 et 1851 (où apparaît une domestique). Oncles et tantes Sérol vivent avec eux ou à côté, dont Jean-Baptiste. En 1856, les Michel Sérol sont partis mais en face de chez Jean-Baptiste je

¹⁶ A 15 km NO de Roanne, très grosse abbaye bénédictine, 2100 habitants en 1793. Ces Sérol sont d'Ambierle depuis la nuit des temps. Ne pas manquer l'exceptionnel Musée des traditions, <http://www.museealicetaverne.fr/> - Le sellier fabrique, répare, vend des selles et tout ce qui concerne le harnachement

¹⁷ Sous le nom de Sœur Ste-Jeanne-de-Chantal, de l'Ordre des Sœurs de St-Joseph de Lyon comme les sœurs enseignantes de Changy, voir la fin du chapitre « Le Château de Changy ». Parigny se trouve à quelques km au Sud de Roanne, 331 habitants en 1881- Dans un recensement, « Chef » veut dire « responsable » (de famille...)

remarque une famille Antoine Dolliat, lui, 57 ans, marchand quincailler, sa 2^{ème} épouse Marie Berthelier, 42 ans et leur fille Marguerite, 6 ans... qui épousera Georges Sérol¹⁸.



Photo de l'Album vert



La rue Mercière aujourd'hui rue Ch. de Gaulle (Ep, 2018)

Je ne sais pas quand Michel Sérol est arrivé à Roanne, je l'y vois seulement en 1866... Quels tours de passe-passe auront fait du jeune tanneur un commis, puis commis-fabricant en soie, puis marchand mercier et agent d'assurances, je ne sais pas non plus... Ce que je devine, c'est que cet arrière-arrière-arrière-grand-père avait de l'idée, sans parler du flair et de la ténacité. Si l'on en juge par les papiers à en-tête, les cartes publicitaires ou un inventaire 1868 de 30 pages, la maison était ancienne (« fondée en 1825 », à Charlieu sans doute), portait les 2 noms de Sérol et Vialon et tenait plus du bazar que de la mercerie (voir les spécimens présentés dans les Souvenirs de Tante Bépïe). S'ouvre là de sacrés champs d'investigations que je n'ai pas eu le temps de labourer... alors, à d'autres...

Trois enfants, trois destins : le tissage pour Georges, sur lequel j'ai peu d'éléments mais à un moment où ce domaine explosait littéralement à Roanne, la continuité des affaires de son père pour Joanny, mercerie et assurances (ce n'était pas son rêve) et le droit pour Antony, le petit dernier. Nous les retrouverons très amplement dans les Souvenirs de Tante Bépïe (et Annexes).

Pour terminer, revenons au 5^{ème} enfant d'Henry Sérol, Jean-Baptiste, tanneur, marié, une fille en 1814, Louise Sérol. Qui se marie en 1833 à Charlieu avec Jean Poizat, greffier à Roanne puis notaire à Iguérande¹⁹. Le couple a une fille, (Rose) Louise Poizat (Roanne, 1835), mariée à Iguérande en 1858 avec Antoine Janson, notaire à La Pacaudière²⁰. Tante Mite « croque » avec une vivacité certaine « Madame Janson » qui fréquentait surtout les Escalier et qu'on peut désormais raccrocher à nos branches sans plus se poser de questions.

¹⁸ Liens étroits entre ces deux familles (témoins aux mariages...). J'ai retrouvé, via le Web, une descendante du frère d'Antoine Dolliat, généalogiste passionnée, nous nous faisons « coucou » de temps en temps ! C'est grâce à son arbre que j'ai fait le lien entre la mère de Marguerite Dolliat et « Madame Berthelier » de « l'Album vert »

¹⁹ En Saône-et-Loire, à la limite avec le Dépt de la Loire, 18 km de Roanne et 10 de Marcigny, 1730 habitants en 1856, joli village perché en arrière de la Loire, très belle église romane

²⁰ A 22 km de Roanne, 5 de Changy - Ils ont un fils, Jean, St-Cyrien, mort en 1915, 2 enfants (le 2^{ème}, percepteur à Tours). Tous s'installent à Iguérande (Bas-Bourg), Antoine Janson y meurt en 1869, Jean Poizat en 1878, Louise Sérol en 1888 et Louise Poizat-Janson, seule avec 2 domestiques à partir de 1891, entre 1921 et 1926

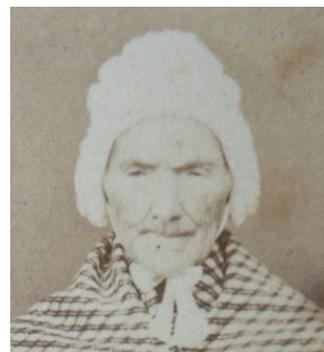
Les Chavanon

Jean-Claude Chavanon, né en 1815 à Sevelinges²¹ (42) et décédé à Roanne en 1875, tisseur, négociant (1846), rouennier²² (Rect 1856), épouse (1838, Roanne) **Jeanne Alanoski** (dite Jenny ou Jenie), née en 1819 à Roanne, pelotonneuse²³ puis ourdisseuse, décédée en 1866 à Roanne. Elle ne sait pas signer.



Ils habitent

- rue Traversière²⁴ (1841)
- (après la mort de Jeanne Alanoski) 13 / 16 / 17 rue du Collège, avec Claudine Sylvestre, belle-mère, 84 ans (Rect 1856) et Jean-Claude Chavanon meurt chez sa fille Marie (5, rue du Collège).



Ils ont 4 enfants :

1. **Claudine (Marie)** (1839, Roanne - 1886, Montbrison), religieuse hospitalière (de l'ordre des Dames Augustines) à l'hôpital de Montbrison²⁵. Elle fait profession le 29 mai 1865, d'après une liste des religieuses de l'Hôtel-Dieu de 1850 et tenue à jour.

Philomène	de Joseph	à Quin	1862	
Claudine	de Marie	le 29 Mai	1865	23 Août 1886
		le 29 Mai	1867	10 novembre 1890

Petite, elle avait posé avec sa grand-mère Claudine Sylvestre...



²¹ A 16 km au SE de Charlieu, à la limite avec le Dépt du Rhône, 1069 habitants en 1821, carderies importantes

²² Rouennier : fabricant / marchand de tissus de coton (d'abord fabriqués à Rouen, fils teints avant tissage)

²³ Le pelotonnage concerne plutôt les fils de laine. Ou autre mot pour « bobineuse » (avant l'ourdissage) ?

²⁴ Aujourd'hui rue Joseph Déchelette, le long du Musée du même nom

²⁵ Qui accueille au 19^{ème} surtout des indigents, voir <http://forezhistoire.free.fr/hoteldieu.html> (source de la liste)

2. Louis (1841, Roanne - 1895, Villemontais). Pour lui, un mystère plane (voir le long récit de Tante Bépie), avec des parfums de légende (et peut-être bien de « coinceures » familiales).

Ce qui est sûr, c'est qu'il est négociant à Roanne, mentions en sont faites en 1866 sur l'acte de décès de sa mère en tant que déclarant et au mariage de sa soeur Marie, comme témoin.

D'après les Tables des Successions et Absences, il aura hérité de sa mère (1866), de son père (1875) et de sa sœur religieuse (1886). Au recensement de 1891 de Villemontais, il est dit « rentier » (à 50 ans). Il habite, aux abords de cette petite ville d'environ 1200 habitants située à 15 km à l'ouest de Roanne, un écart de 4 maisons (pour 8 habitants) nommé Plan-du-Bois où il meurt le 4 octobre 1895, célibataire. Nicolas Escalier vient de Roanne déclarer le décès.

En direct de mon tabouret, hiver 2019 - Point de « parfums de légende » pour ce qui concerne sa mort horrible, il suffit de consulter le journal du jour... Les factures de l'enterrement du 5 octobre, y compris religieux (messe de quarantaine comprise) ont été réglées par Marie Chavanon et... sont parvenues jusqu'à nous.

Villemontais. — *Vieillard brûlé vif.*
— La nuit dernière, à Villemontais, derrière le bourg, au hameau du Plain-du-Bois, un incendie a éclaté dans une maison habitée par un seul locataire, le nommé Chavanon, âgé de 70 ans.

Le malheureux vieillard a péri dans les flammes. On a retrouvé dans son lit son cadavre entièrement carbonisé.

Le feu a pris vers les deux heures du matin, mais ce n'est qu'à trois heures que les secours sont arrivés, aux sons du tocsin. Déjà la toiture était tombée, et le pauvre Chavanon était pris dessous

Il a été impossible de relever le malheureux, qui a été brûlé vif.



Le Stéphanois, 6 octobre 1895

Villemontais, Hôtel de la Poste, route de Clermont

3. Marie (1847, Roanne - 1902, Roanne), mariée en 1867 avec **Joanny Sérol** (cf. page 5).

4. Claudine (1858, Roanne - 1858, Roanne), décédée à l'âge de 40 jours - Maman a noté « Victoire », fidèle aux notes que Bonne-Maman et Marie-Louise Escalier avaient prises d'après les inscriptions de la tombe familiale à Roanne.

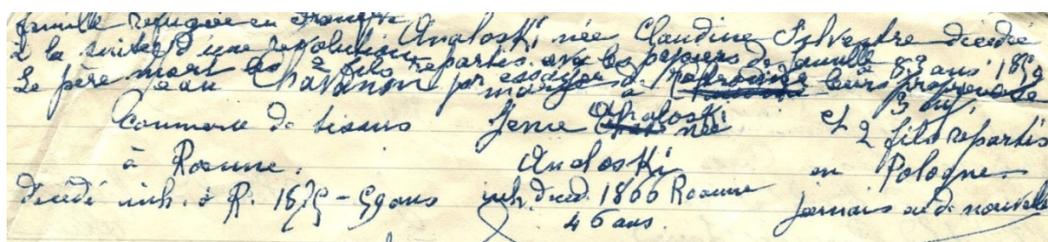
Et si nous remontions un petit coup le chemin (généalogique) ? Le détour en vaut la peine !

Les Alanoski

L'épouse de Jean-Claude Chavanon, Jeanne Alanoski, est la fameuse « grand-mère polonaise » dont chacun pourrait réciter plus ou moins l'histoire... qui est celle de son père, **Sébastien Alanoski** (1756, Lemberg²⁶ - 1820, Roanne) lui qui, de Pologne, « serait parti à pied avec de l'argent caché dans ses bottes / à la suite d'une Révolution ». Variante de Marie-Louise Escalier (ou de sa mère) sur l'une de ces feuilles « de notes » dont elle avait le secret : « Famille réfugiée en

²⁶ En Galicie (province de Pologne), devenue autrichienne lors du 1^{er} Partage de la Pologne en 1772. Lemberg est le nom allemand de Lvov, aujourd'hui en Ukraine. Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Partages_de_la_Pologne

France à la suite d'une Révolution. Le père mort, 2 fils²⁷ sont repartis avec les papiers de famille pour essayer de retrouver leurs propriétés. Jamais eu de nouvelles ».



Lors de son mariage le 10 Thermidor an VIII (29 juillet 1800) à St-Haon-le-Châtel²⁸ avec **Claudine Sylvestre** (1777 - 1859, Roanne), il se dit domicilié « depuis 3 ans » (1797 ou An V, donc) à Pouilly-les-Nonains-sous-Roanne, capitale de 208 habitants en 1800, à 10 km à l'ouest de Roanne où Claudine Sylvestre habite aussi. Ils sont forcément entrés dans la fort jolie église du village, pouvaient jeter un œil en sortant sur les Monts de la Madeleine qui apparaissent en arrière d'un ancien prieuré (où ils se sont rencontrés, pourquoi pas ?)..



Avril 2017 - Je m'étais attelée à cette recherche l'année dernière, l'ai quelque peu laissée de côté mais la poursuivrai, bien sûr. Car on approche (peut-être) de la réalité, je m'explique. En pleine Révolution française, une partie de l'Europe est un vaste champ de bataille et la France aux 1^{ères} loges après sa déclaration de guerre à l'Autriche en 1792 (d'où invasion autrichienne, victoire de Valmy...). Dans les armées autrichiennes, combattent bon nombre de polonais recrutés de force dans les anciennes provinces annexées par l'Autriche (ou la Prusse, ou la Russie) avec une forte propension à la désertion (des études le montrent aujourd'hui). Sachant d'autre part que les armées françaises font un certain nombre de prisonniers, le gouvernement révolutionnaire se trouve vite affronté à un gros problème d'accueil d'étrangers, qu'il règle d'abord avec grandeur d'âme (octroi de la nationalité française, pension, logement, possibilité d'intégrer l'armée...) puis (1793) avec plus de modération (trop de migrants, c'est trop, on connaît la chanson). Il institue donc tout un système avec centre de regroupement puis répartition à travers toute la France (pas dans les beaux quartiers des villes, merci, et à raison de 1 pour 50 habitants, pas plus de 30 dans une même commune, ne perdons pas le nord), le tout géré par une noria de commissaires, agents départementaux et tutti quanti qui faisaient que les ex-déserteurs / prisonniers arrivaient sous bonne escorte dans un lieu x bien ciblé avec la bénédiction de la France pour la meilleure intégration possible, alleluia. Si l'on ajoute

²⁷Je n'ai jamais trouvé d'autres Alanoski au cours de mes recherches...

²⁸ Un généalogiste pro m'a expliqué que « c'était le hasard de la réforme administrative de l'an 7 et 8 » qui a fait se déplacer les jeunes mariés pour la cérémonie civique à St-Haon, chef-lieu de canton (nouvellement promu)

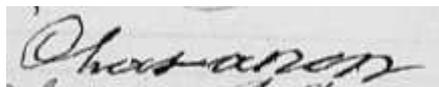
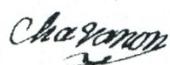
l'Insurrection de 1794 en Pologne (tiens ! la moitié de la légende familiale qui pointe son nez !) qui complique (ou duplique) la question en faisant s'engager, après le 3^{ème} partage du pays en 1795, des polonais aux côtés des révolutionnaires français, nous avons en main quelques ingrédients permettant d'envisager une explication bien alléchante à la présence d'un polonais de 40 ans dans un tout petit village reculé de la Loire. Yapuka...

En direct de mon tabouret, hiver 2019 - Malgré mes tentatives, je n'ai pas pu avancer sur l'arrivée de Sébastien Alanoski en France. Sur les indications d'un spécialiste de généalogie polonaise²⁹ et parce que j'avais fait chou blanc dans les Inventaires des Archives Nationales, j'ai contacté les AD 42 où l'un des archivistes a fait plus que gentiment une recherche sérieuse. Mais avant 1800, pas de statistiques, pas de listes ou de fichiers d'étrangers, pas de dossiers de gendarmerie, de police des étrangers, de demande de secours, pas de passeport, du moins à son nom. Seule petite lumière : une cote au SHD³⁰, « Prisonniers étrangers - Révolution et 1er Empire - An III à 1816 / Etats nominatifs par place et division militaire - Roanne An III » (miam, miam, tous ces mots, non ? !). Je savais que ça ne donnerait rien puisque ce n'était pas la bonne année mais, par curiosité, j'avais envie de savoir si un nom de lieu d'arrivée apparaîtrait à Roanne. Fil d'Ariane est revenue bredouille... J'ai décidé d'en rester là. Tout en maintenant mes deux idées.

Pour en revenir à notre couple, **Sébastien Alanoski** est cordonnier (1800) puis journalier³¹, **Claudine Sylvestre**, journalière ou blanchisseuse (sans doute les deux à la fois). Ils ne savent signer ni l'un ni l'autre. En reprenant les différents actes, après Pouilly-les-Nonains, ils habitent Roanne vers 1806 / 1807, le recensement de 1810 (une rareté) ne donne rien mais on les retrouve 6, rue Beaulieu (1808 - 1810) puis rue Traversière (1814 - 1819). Ils ont 10 enfants, 4 nés à Pouilly (2 décès de bébé), 6 à Roanne (2 décès de bébé), Jeanne est la dernière, seuls 5 survivent (dont les 4 derniers), 3 garçons et 2 filles (mais je « perds » 1 fille née à Pouilly).

A priori, le nom s'est éteint. Il est mis en tout cas à toutes les sauces, polonaise : Alanoski, sky, wsky / vsky / scki / Alnosky / Analoski / Anoski / Avanosky / Esnaloski / Hanaloski ou française avec ce fantastique Alanoce / Alanos (des dangers ambulants pour une recherche avec ordre alphabétique !). Les 2 filles, Marie et Jeanne deviennent épouses Musset et Chavanon. Le nom de Musset apparaît sur le faire-part de décès de Marie Chavanon en 1902 ou dans des pense-bêtes familiaux et il y a eu descendance (non poursuivie).

Jean-Claude Chavanon est de tous les événements, on le voit même pour la 1^{ère} naissance « Musset » (deux ans avant son mariage) où d'ailleurs il déclare ne pas savoir signer, ce qu'il réitère à la naissance de sa fille Claudine en 1839 alors qu'il s'était fort bien exécuté quand il épouse Jeanne en 1838... et que l'on peut ensuite monter une vraie collection de ses « Chavanon » (tracés d'une main, c'est vrai, assez malhabile). Pour clore le sujet : aucune signature « Alanoski » pour les 5 frères et sœurs...



²⁹ Philippe Cristol que je remercie vivement (rencontré à Lunéville !), voir <http://www.geneapologne.com/>

³⁰ Service Historique de la Défense à Vincennes

³¹ Personne engagée pour un travail généralement agricole, rémunérée à la journée. Sébastien Alanoski est noté cultivateur ou vigneron dans certains actes

Métiers rudes, décès d'enfants en bas-âge (si courants à l'époque), la vie n'aura pas été tendre pour les Alanoski. Quand Sébastien meurt en 1820 à l'hôpital (« entré le 26... y décédé le 30 »), Claudine Sylvestre se retrouve avec 5 enfants de 15, 8, 6 et 4 ans, 15 mois pour Jeanne. En 1845, Louis, l'aîné, décède à l'hospice à pas 40 ans, célibataire, portefaix de métier³². Extraordinaire, l'acte spécifie : « dit Polonais » !

Alanoski Louis, dit Polonais,

L'un de ses frères est tisseur, l'autre portefaix, terrassier puis bobineur, sa sœur Marie, repasseuse ou blanchisseuse et son beau-frère Musset, tisseur (il meurt à 32 ans en 1846, un agent de police est témoin, Marie Alanoski accouchera d'une petite fille 5 mois après...).

Au décès de son épouse Jenny en 1866, Jean-Claude Chavanon achète une concession perpétuelle au cimetière du Calvaire (aujourd'hui cimetière St-Claude), que Nicolas Escalier reprend en y rassemblant la famille de sa belle-mère Marie Chavanon et où lui-même et les siens seront inhumés. Je n'ai pas retrouvé où avait été enterré Sébastien Alanoski.



Caveau Escalier / Chavanon / Sérol / Alanoski (Ep, juin 2018). Plate-bande 6, rang 1, tombe 28, concession achetée le 31. 5. 1866 (renseignements cimetière St-Claude) - Partie centrale et haute, de gauche à droite, Claudine Victoire Chavanon, Vve Alanoski née Claudine Sylvestre, Jenie Chavanon née Alanoski, Jean-Claude Chavanon. Partie basse, inscriptions pour Marie Chavanon et Joanny Sérol puis (cartel « A la mémoire de ») Antonin Sérol. Louis Chavanon y est inhumé mais son nom n'apparaît pas. Claudine Chavanon est enterrée dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Montbrison.

³² Porteur de fardeaux en tous genres, surtout lourds, un métier particulièrement terrible



ko

*Eugénie (Fourt), Antonin, Marie (Escalier) et Henri Sérol,
Marie Chavanon (Sérol) avec Marie Fourt (Tante Mite),
à sa gauche, Antoine Fourt, Denise (seau) et Marie-Louise Escalier
Baptême de Marie Fourt, Changy, 16 avril 1897*

Le château de Changy

Avril 2017 - Situé à 20 km au nord-est de Roanne, au pied des Monts de la Madeleine, le bourg de Changy (important par le passé, environ 900 habitants vers 1900) a toute une histoire que bien d'autres connaissent sur le bout des doigts³³, je ne m'avancerai donc pas sur ce terrain. Le château que Bon-Papa a acheté après son mariage (1893) et que l'on a toujours entendu nommer « Changy » dans la famille date du 17^{ème} siècle.

Je m'y suis prise beaucoup trop tard (je l'ai vu assez vite) pour arriver au but et vous apporter avant nos retrouvailles du 6 mai l'histoire « Fourt » de « Changy » : il me manque juste... les actes d'achat et de vente ! Un vrai marathon, cette affaire-là, jugez-en...

Pour démarrer cet épisode, j'avais une page d'historique écrite par Guy Croizet (fils de Tante Mite) et dictée par Grand-Mère (Tante Zon), plus les quelques noms que Bernard Nabaile m'avait transmis après notre coup de téléphone en 2013. A chaque fois, je butais : pas de prénom pour les Noailles, pas de nom de notaire, mission impossible.

-- Sur Changy - dictée en 1984,
à la Ber, par Tante Zon,
--
" Les Fourt, ont acheté Changy en 1894-95
pour 300.000 frs - or à la Duchesse de
Noailles. qui comprenait:
1 château meublé
2 fermes.
1 moulin
100 hectares -

La Duchesse de Noailles l'avait achetée
à la Marquise de Lévis - Mirpois qui
l'avait eu de la famille La Ferté de Mir,
qui l'avait vendu à l'Abbé Terray
confesseur de Louis XVI -

La Marquise de Lévis Mirpois a eu un
fils tué en duel à 20 ans - inhumé dans
la chapelle de Changy - il y a d'ailleurs
un étang en forme de lame + 100 bonne
brisée dans le parc, en souvenir -
en 1984, le château est toujours habité.

Jusqu'au jour où (mi-février, le 6 mai se profilant dans ma tête), j'ai pris le taureau par les cornes et demandé au Fil d'Ariane « Roanne » copie du contrat de mariage de Bon-Papa et Bonne-Maman. Ce qui m'a donné le nom d'un notaire, Veilleux et Auroux.

³³ Bernard Nabaile et Monique Violla de l'Association Changy, Histoire et Patrimoine, sans oublier bien sûr Ginette Chatillon, sa bienveillance et son immense connaissance du « terrain », <http://www.changy-patrimoine.fr/>

A suivi une demande d'actes éventuels d'achat et de vente de Changy chez le dit notaire (je n'en étais pas fière, les bénévoles travaillent sur du précis...). Me fiant à l'historique de Grand-Mère, je situais l'achat en 1894 ou 95. Pour la vente, Bernard Nabaile m'ayant indiqué le nom de Madame Duvergier comme acheteur (confirmé par le recensement de 1911) et m'appuyant sur les souvenirs de Grand-Mère et Tante Bépîe, j'avais fini par fixer une période allant de 1910 à 1912. Avec une très grande gentillesse (et beaucoup de compétence), le Fil d'Ariane m'a alors transmis une pièce issue des Matrices cadastrales des Propriétés Bâties³⁴ (dont le nom m'était totalement inconnu) qui m'a donné sur le champ la clef du problème, à savoir le titre du « fameux » duc de Noailles, duc d'Ayen (1 seul par génération, ça simplifie tout) ainsi que son adresse, avenue de la Tour Maubourg à Paris (7^{ème})...

INDICATION				CLASSE	REVENU				CASES DE LA MATRICE d'où sont tirées et où sont portées les propriétés acquises ou vendues		ANNÉE de LA MUTATION		NOMBRE D'OVERTURES impossibles Autres catégories
de la SECTION	du N° du plan	DU LIEU-DIT, du quartier, de la rue, etc.	de LA NATURE de la propriété		par PROPRIÉTÉ	TOTAL		Tiré de	Porté à	Entrée	Sortie		
						fr.	c.					fr.	
(CASE 109)													
M. <i>Guy de Lévis Contour à Changy</i>													
M. <i>de Noailles Duc d'Ayen, avenue de la Tour Maubourg à Paris (1887)</i>													

... ainsi que, sur la page concernant Bon-Papa, les date d'enregistrement (1896) et nom des parcelles achetées par « Jean Léon Fourt, manufacturier à Roanne », le chiffre 282 correspondant à son numéro de « case » (c'est-à-dire de compte). Tout ce qui n'est plus d'actualité est barré, « Guy de Lévis », par exemple laisse la place à « M. de Noailles » devenu propriétaire de Changy en 1886 (la date de 1887 correspondant à l'enregistrement).

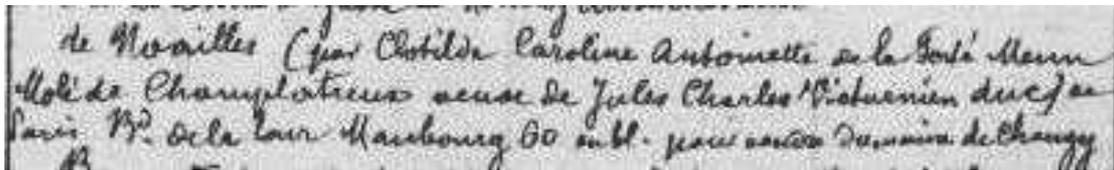
LIGNES	INDICATION				CLASSE	REVENU				CASES DE LA MATRICE d'où sont tirées et où sont portées les propriétés acquises ou vendues		ANNÉE de LA MUTATION		NOMBRE D'OVERTURES impossibles Autres catégories
	de la SECTION	du N° du plan	DU LIEU-DIT, du quartier, de la rue, etc.	de LA NATURE de la propriété		par PROPRIÉTÉ	TOTAL		Tiré de	Porté à	Entrée	Sortie		
							fr.	c.					fr.	
(CASE 282)														
M. <i>Fourt Jean Léon, manufacturier, à Roanne</i>														
M.														
M.														
M.														
M.														
1	C	1416	de Changy	Château		911	3388	109		1896	2	70		
2		1164	Moulins du Château	maison		1127	3409	109				10		
3		1187	Guy de Lévis	Maison		773	109							
4		1164	Moulins du Château	Moulins à suite		166	109					3		
5		1187	Guy de Lévis	Maison		41	109					6		
6		1417	Changy	Commune		242	109					12		
7		1166	Moulins du Château	Moulins		442	109					13		
8		1168	°°	Maison		433	109							
9														

³⁴ Registre qui, par commune, mentionne chaque propriétaire, les parcelles qu'il possède..., conservé par le Bureau des Hypothèques (aujourd'hui Service de Publicité Foncière) dont dépend la commune puis versé aux AD, en gros, au bout de 100 ans. Comme pour les impôts..., c'est la date de l'année suivante qui apparaît

Je me suis alors vissée sur mon tabouret, une pile de feuilles à ma droite, mon crayon à la main et j'ai reconstitué un arbre généalogique assez précis pour m'y retrouver dans les nièces et neveux « Noailles » à seule fin de voir si je pouvais arriver à quelque chose de concret (qui déboucherait sur une demande..., voir plus haut), tout en farfouillant ici et là (recensements de Changy, Web...). Je vous passe détails et questions diverses et vous donne simplement le résultat, excessivement schématisé (regardez bien la feuille de Grand-Mère).

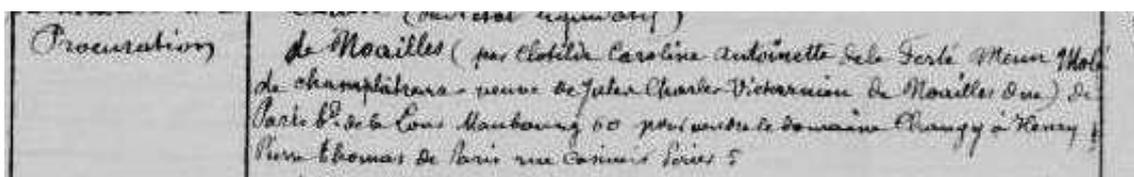
En allant du plus loin au plus près : au début du 19^{ème}, la Marquise de Lévis (née Le Peletier Desforts) hérite du château de Changy, le couple n'a pas d'héritier, le château revient au neveu du Marquis, né de la Ferté-Meun³⁵, qui n'a pas d'enfant et qui le lègue à sa nièce, Clotilde (Caroline Antoinette) de la Ferté-Meun Molé de Champlâtreux qui devient Duchesse de Noailles en épousant, en 1851 à Paris, Jules (Charles Victurnien) de Noailles, Duc d'Ayen, qui meurt le 6 mars 1895 à Paris (7^{ème}). La boucle est bouclée : c'est bien « à la Duchesse de Noailles » que Bon-Papa a acheté Changy. Et c'est la première vente du château qui jusque-là, contrairement à ce que dit Grand-Mère, n'a fait que passer de mains en mains par héritage.

J'ai donc demandé à Fil d'Ariane « Paris » de rechercher dans les Tables des Successions et Absences le décès du Duc d'Ayen pour obtenir le nom du notaire. Il s'appelait Me Goupil (23, Quai Voltaire dans le 7^{ème}) et j'ai pu moi-même « épilucher » le répertoire de ses minutes mis en ligne par les Archives Nationales. J'y apprendis que « Changy » est le 1^{er} bien que la Duchesse a vendu, qu'elle donne le 17 avril 1895 procuration « en bl(anc) » pour ce faire...



de Noailles (par Clotilde Caroline Antoinette de la Ferté-Meun Molé de Champlâtreux veuve de Jules Charles Victurnien duc d'Ayen de Paris N^o de la tour Maubourg 60 sub. pour vendre le domaine de Changy

... que, le 24 juin, la procuration est au nom de « Henry Pierre Thomas de Paris, rue Casimir Périer, 5 », agent de biens comme j'ai pu le vérifier par ailleurs...



Procuration de Noailles (par Clotilde Caroline Antoinette de la Ferté-Meun Molé de Champlâtreux - veuve de Jules Charles Victurnien de Noailles Duc) de Paris N^o de la tour Maubourg 60 pour vendre le domaine de Changy à Henry Pierre Thomas de Paris rue Casimir Périer 5

... et que je suis bloquée totalement (après avoir tiré bien des sonnettes). Sans nom de notaire... et à Paris... Pas d'acte donc, mais une fourchette de dates bien moins approximative que je détermine ainsi : entre le 24 juin et début novembre 1895.

Pendant ce temps-là, Fil d'Ariane « Roanne » avait décidé de poursuivre la recherche sur la vente (je ne le savais pas !). Jolie surprise, donc, avec cet envoi de la page des Matrices cadastrales de 1912 me donnant les renseignements nécessaires pour entamer une recherche généalogique : le prénom de Mr Duvergier, le nom de jeune fille de Madame et son état de veuve. Et puis... recherche bloquée, les archives du notaire « commun » trouvé dans les divers actes n'ayant pas été versées aux AD 42 (quand rien ne va, rien ne va, c'est bien connu).

³⁵ Fils aîné de sa sœur aînée Antoinette Louise de Lévis-Mirepoix mariée à Hubert Nabert de La Ferté-Meun

Fourt Jean Léon, 1896	C	3/2	de la grille	Oré	170	4324/7	2.3	6371	1691/121
manufacturier, à		3/3	Avenue	Avenue	43	10	1	526	121
Roanne		3/6	do	Avenue	61	90	1	743	1/2023/121
Duvergier Jacques V ^{eu}		373	de la grille	Oré	97	40	1/3 2/3	3410	121
née Bonnet quasi du		1164	Au moulin	Jardin	01	10	3	18	121
Bassin à Roanne		1165	Château	moulin d'	10	92	1	14181	121
(1912)		1166	Au moulin	Pâture	22	60	2	46	121
		1167	do	Écluse	15	90	1	191	121

Fourt Jean Léon manufacturier à Roanne / Duvergier Jacques V(eu)ve née Bonnet... Roanne (1912)

Nous nous arrêterons donc à cette matrice qui confirmait la date de 1911 (avec enregistrement en 1912) et sur la suivante (1936) où le nom de Bon-Papa apparaît pour la dernière fois, normalement barré, flanqué de son numéro de case 282

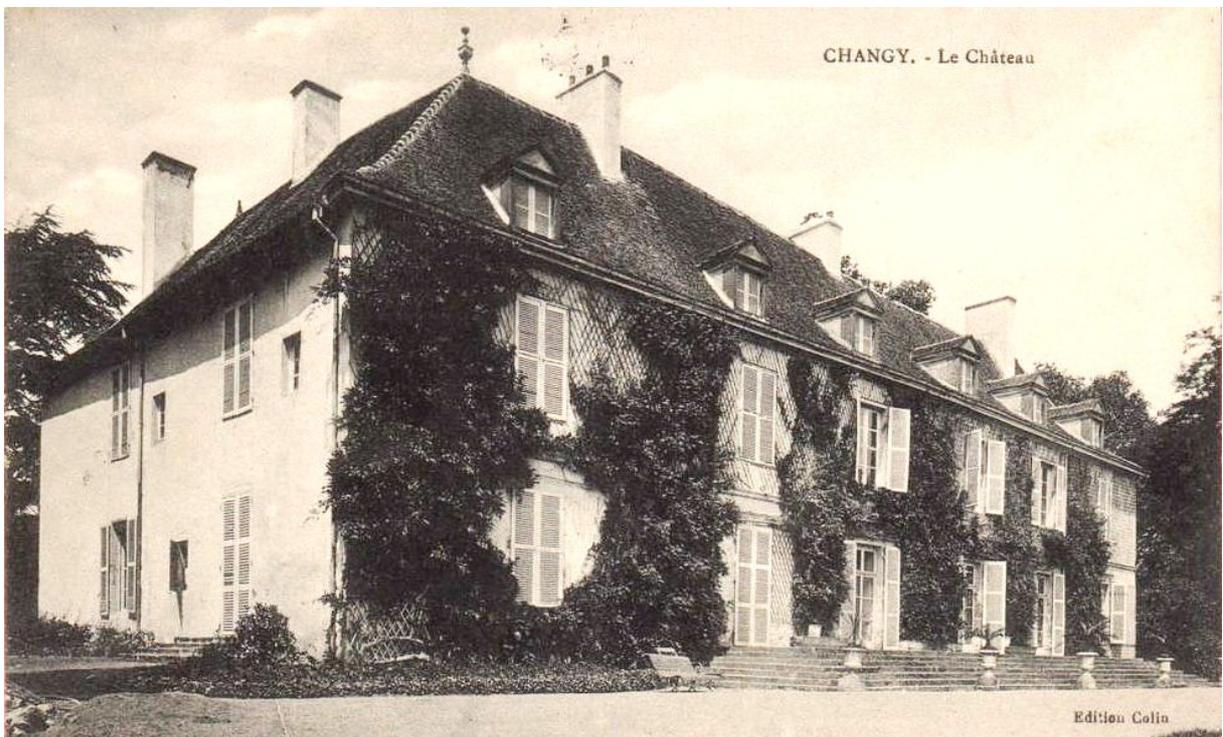
Pour M. *Fourt Jean Léon* manufacturier à Roanne

19.12. M. *Duvergier Jacques Veuve née Bonnet quasi du Bassin à Roanne au Château*

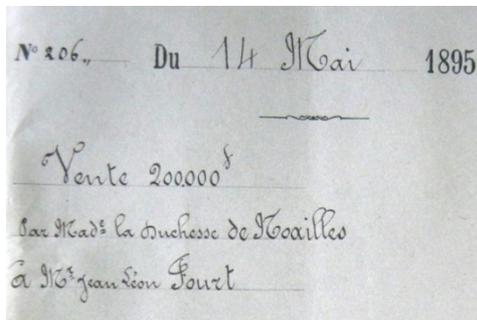
19.36. M. *Dechelle Charles, industriel, 2 rue du Coq, à Roanne*

Case de l'ancienne matrice: *121*

Et la suite sera (peut-être) dans cette 2^{ème} partie annoncée de la saga Fourt / Sérol...



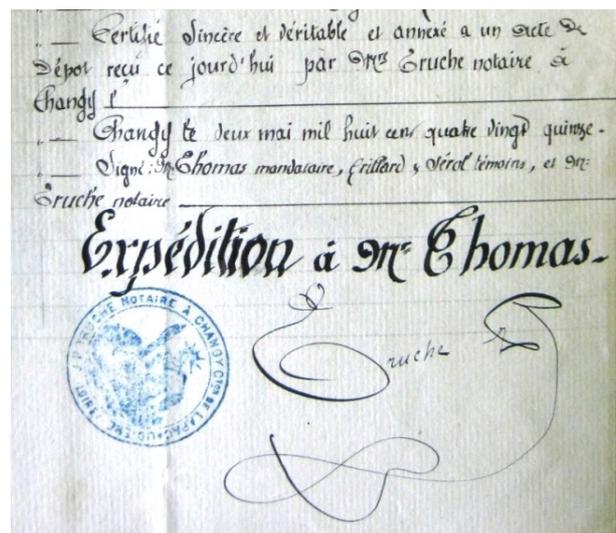
Hiver 2019 - Mais non, pas « peut-être » ! Bien sûr que la voilà, la suite et ce fameux acte d'achat déniché via des chemins fort tortueux et un coup de chance de taille XXL que je vous raconterai, lui, dans la 2^{ème} partie annoncée... Pour l'heure, ouvrons les portes du château puisque j'en ai la clef, ce serait trop dommage de surseoir et de lire les souvenirs de nos trois sœurs Fourt sans certaines données. Ayez bien en tête tout ce qui précède et... allons-y !



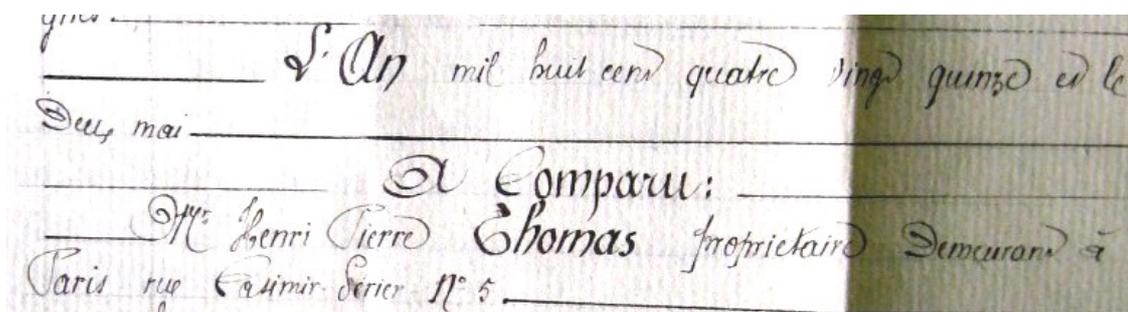
C'est donc finalement le 14 mai 1895 que le domaine de Changy est vendu par Madame la Duchesse de Noailles à Mr Jean Léon Fourt, pour 200 000 frs³⁶, en l'étude de, je vous le donne en mille : Maître E. Andriot (oh !), notaire à... Charlieu... Dieu ! Un nom et un lieu vraiment inattendus...

A cette vente et en dehors de notre acheteur bien-aimé, sont présents

1/ Mr Henri Pierre Thomas, cité ici en tant que « propriétaire » et que vous connaissez : il s'agit de cet agent de biens de Paris à qui la Duchesse a donné procuration pour vendre le domaine. Je m'étais emmêlée les pédales il y a 2 ans avec les dates, peu importe, nous retombons sur nos pieds : le dépôt de cette procuration est joint à l'acte et ... merveille des merveilles, il a été fait le 2 mai 1895 devant Me Truche, notaire à... Changy, je n'invente rien. Certifié « sincère et véritable » et signé « Thomas, mandataire, Grillard et Sérol, témoins, Me Truche, notaire ». Si vous voulez tout savoir, les deux « témoins instrumentaires requis » habitaient Changy, Mathieu Grillard était maître-cordonnier et Jean-Marie Sérol (qui n'a rien à voir avec « nous »), tailleur d'habits.



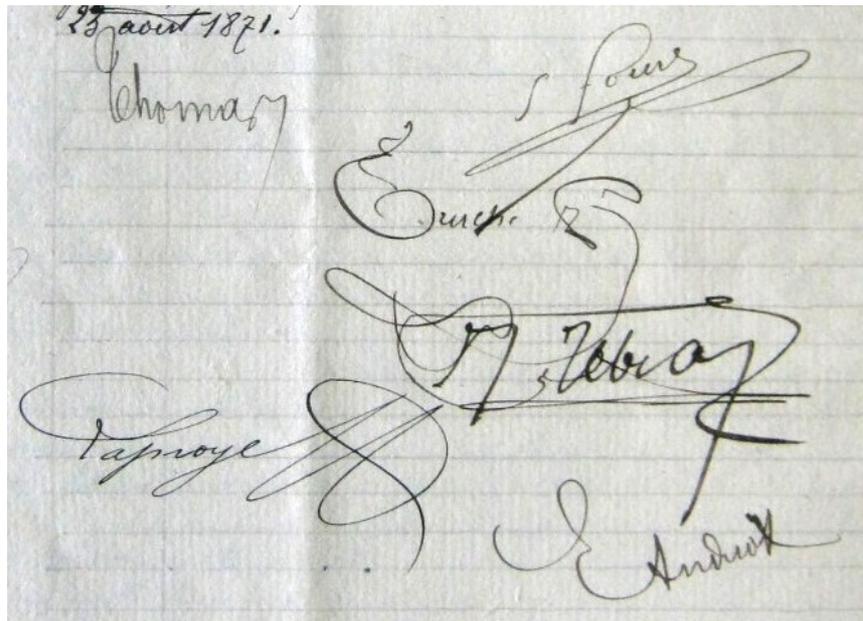
Si H. P. Thomas avait fait le déplacement de Paris pour apporter à Changy « le brevet original » de la dite procuration...



³⁶ Le franc or en 1900 valant 2,37 € en 2006, cela donne 474 000 € - Grand-Mère avait vu un peu plus grand !

... il m'aura fait assez courir dans la capitale, ce monsieur qui débarquait dans les affaires de mon arrière-grand-père sans donner de nom de notaire. D'après l'Almanach du Commerce de 1894, il était agent de d'affaires, receveur de rentes³⁷ à son mariage en 1892, eh oui, je suis allée le poursuivre jusque dans son intimité, pour le cas où... Veuf, il s'était remarié à 44 ans dans le 17^{ème} avec une jeunette qui habitait un bel immeuble derrière le Parc Monceau, ça m'a tout de suite fatiguée. J'avais songé à faire le trottoir entre chez Noailles, le long des Invalides et son adresse professionnelle, pas très loin, pour le cas où il y aurait eu des notaires qui, mais ça m'a donné un coup de blues et j'ai abandonné (les trottoirs de Paris, leurs notaires et le dénommé Thomas). Le retrouver à Changy puis Charlieu me fait tout drôle. Pas vous ?

Revenons à l'acte et à ses personnages où, comme vous le voyez, H. P. Thomas signera en 1^{er}.



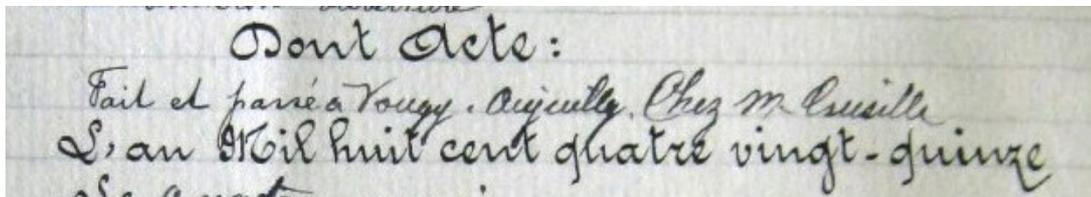
2/ Maître Jean-Pierre Truche, notaire à Changy, dont je ne sais rien de plus et sur lequel je ne me suis pas penchée (encore heureux). Belle signature de notaire, je ne vous le fais pas dire.

3/ Dans le cadre « pochette-surprise offerte » : Mr Rébay (le cleric de notaire écrit Rébé, avec de l'imagination on lit une signature « Rébay »), « agent de ventes à Roanne, conseil des parties ». Mais évidemment, bien sûr, voici la pièce-maîtresse du puzzle impossible à constituer ! Ejectant sur le champ toutes mes idées farfelues, Léon Fourt, par relâtons (aurait dit Tante Bépie) entend parler d'un château qui, Léon Fourt croise Thomas en gagnant son bureau de la rue de Cléry, Léon Fourt dans le train saisit que, Léon Fourt rencontre sur les Quais, au restau, à la messe, en réunion ou ailleurs le Duc d'Ayen qui lui propose un château, c'est fou ce qu'il peut passer par la tête quand on cherche l'insoluble... Soyons raisonnable : Léon Fourt cherchant une maison de campagne (si, si, vous l'apprendrez) charge un agent immobilier de Roanne de s'occuper de l'affaire, c'est vraiment bête comme chou. Et ce Mr Rébay (dont je ne sais rien, maintenant et à jamais) choisi un notaire de Charlieu pour des raisons connues de lui seul et sur lesquelles nous ne reviendrons pas, par peur de l'épuisement.

³⁷ On dirait aujourd'hui « administrateur de biens »

4 et 5/ Maîtres Andriot (Ernest Pierre Marie) et son collègue annoncé en page 2, que je suppose apparaître en page 11 et dernière, celle des signatures, à savoir Paproye (avec « bouzis-bouzis » de fin de « e » très impressionnants, ce monsieur devait aimer les grands vents de la montagne et le bel canto).

Il m'arrive toujours des aventures (ma mère ne me le disait que trop), je ne peux jamais être tranquille. Regardez : je termine avec les signatures, je vais reprendre le début (vous êtes-vous rendus compte qu'on n'a pas encore lu la page 2 de l'acte ?)... et crac, que vois-je au-dessus de tous ces beaux noms frisottés à l'encre ? Ah, la, la... C'est vrai, la main qui écrivait fatiguait, ça se voit. Ou la personne de la main avait son hypoglycémie de 11 h, qui pourra jamais le dire. Bref, que vois-je, donc, coincé entre un énorme et grassouillet « Dont Acte » et un non moins grassouillet « L'an 1895 » écrit en toutes lettres ? Un tout petit, tout trembloté, tout assez illisible (je vous aide, je suis bonne) « Fait et passé à Vougy - Aiguilly - Chez M. Cruille »... J'ai mis « Cruille » en italique, pas sûre de moi. Vous lisez quoi, vous ?



Alors un soir où je ne savais pas quoi faire (sûrement), j'ai tapé sur le dos de Mr Gougueule : « Vougy » (parce qu'évidemment, vous savez où ça se trouve, Vougy, hein ? Pas moi). Et Mr Wikigentil m'a répondu « Loire, Canton de Charlieu, 1891, 1151 habitants », bon, d'accord, j'ai dit, et je suis partie aux Archives 42, comment faire autrement. Le recensement de 1891 ne voulait pas me donner de « Cruille », mais au premier « Cruzille », j'ai plissé les yeux, oui, Cruzille, ça se justifiait (faites pareil, vous verrez, ça se justifie). Et tout d'un coup, vous savez pas quoi ? Un Cruzille aubergiste ! Pas à Vougy, mais à l'autre bout du recensement, dans l'autre partie de la commune qui se trouve de l'autre côté de la Loire et qui s'appelle justement Aiguilly³⁸, dites donc...



Le pont suspendu d'Aiguilly à Vougy

³⁸ La commune de Vougy est issue de la fusion en 1826 des anciennes paroisses de Vougy et d'Aiguilly. Ces bourgs se trouvent à égale distance de Roanne ou de Charlieu, environ 9 km

Du calme, on remet les cubes les uns sur les autres, on respire un grand coup et on imagine... Jean Léon Fourt, gants beurre frais à la main, chapeau vissé sur la tête, œil gauche à peine flamboyant mais un peu quand même, virgule, marque un temps d'arrêt devant la porte de l'auberge du coin puis, d'un geste large, laisse passer ses cinq invités. Ils vont trinquer, la vente est belle puis festoyer gaiement (à ses frais, s'entend), la vie est belle. A quelque 10 km de là, une épouse éplorée (ou en voie de l'être) l'attend. Mais ceci est une autre histoire...



Vougy, le restaurant de la gare, cousin de l'auberge « Cruzille » d'Aiguilly, peut-être...

Le détail de l'achat est clairement désigné

A/ Les immeubles³⁹, constitués de 4 tènements⁴⁰ très précisément situés en Section C du plan cadastral, les numéros de parcelles semblent crachés sur le papier comme confettis au carnaval, à savoir (je cite)

1 - Le château et son parc, soit 40 ha 69 ares 18 centiares. « Ce tènement comprend le château de Changy, son avenue, sa cour d'honneur, ses dépendances, bâtiments d'habitation et d'exploitation, maison du régisseur, logements de vigneron, écuries, remises, cuvages⁴¹, orangeries, serres, jardins, pièce d'eau, parc, pelouses, prés d'embouche⁴², terres, allées, bois et bosquets... ». Une « avenue partant de la grille du château et aboutissant à la route de Paris au nord fait partie de la vente »

2 - Les terres et pré des Gatilles et de la Grille, soit 3 ha 41 ares 40 centiares

³⁹ Catégorie de biens ne pouvant être déplacés (sol, bâtiments, arbres...), contrairement aux biens meubles (voiture, récolte... ou meublants : table, armoire...)

⁴⁰ Un tènement est un ensemble de terres ou de bâtiments d'un seul tenant

⁴¹ Ensemble des cuves d'un domaine ou local où elles sont installées

⁴² Emboucher : mettre un animal à l'herbage pour l'engraisser

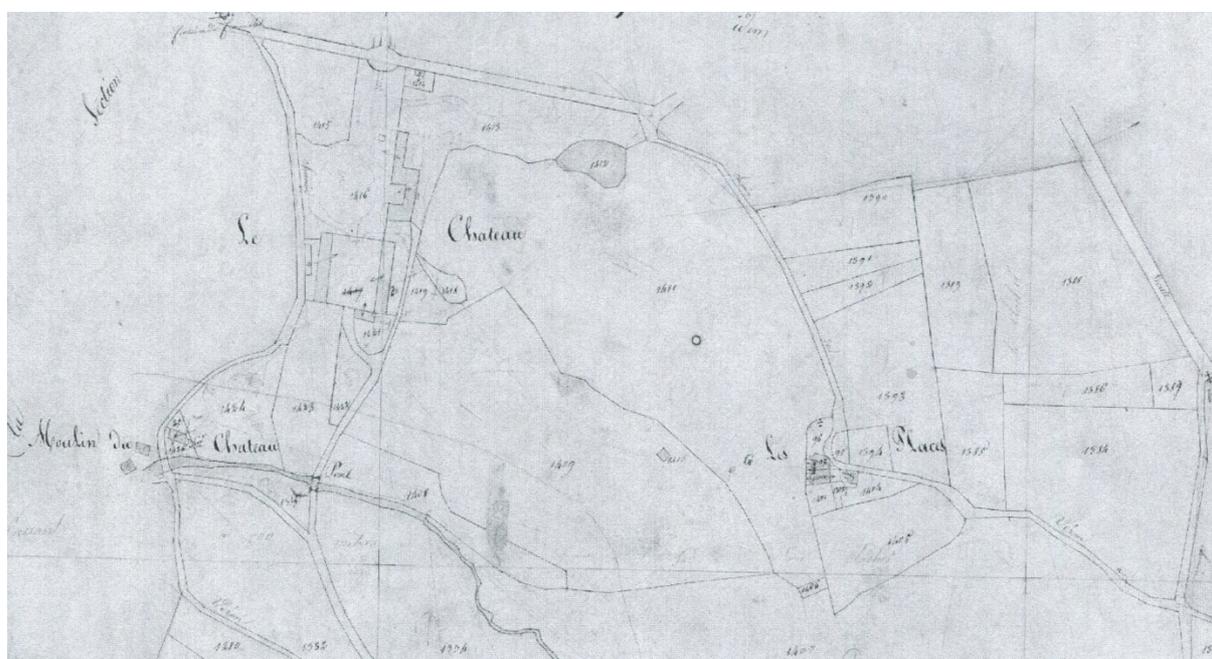
1^{er} Tènement
Château et Parc de Changy

Ce tènement comprend le Château de Changy, son avenue, sa cour d'honneur, ses dépendances, bâtiments d'habitation et d'exploitation, maison du régisseur, logements de vigneronns, écuries, remises, curages, orangeries, serres, jardins, pièce d'eau, parc, pelouses, près d'embauche, terres, allées, bois et bosquets, de la contenance totale de quarante hectares, soixante-neuf ares dix huit centiares, compris à la section C. du plan cadastral de la commune de Changy, sous les numéros 1416 - 36^s; 373; 1415^p; 1414; 1413; 1412; 1411; 1390; 1391; 1392; 1393; 1389; 1388; 1387; 1386; 1385; 1384^p; 1407; 1406; 1405; 1404; 1403; 1402; 1401; 1400; 1399; 1398; 1397; 1396; 1395; 1394; 1410; 1409; 1408; 1419; 1422; 1423; 1424^p; 1334; 1335; 1337^p; 1338; 1339; 1333; 1332^p; 1330; 1336^p; confiné, sauf l'avenue, au nord par le chemin

3 - Les vignes des Gatilles, de la Tannerie (une partie) et du Cimetière des Chevaux (une partie), soit 5 ha 73 ares 80 centiares

4 - Les moulins, vigneronnage⁴³ et vallon du Gour de l'Enfer, soit 3 ha 72 ares 60 centiares comprenant :

- le grand moulin avec 3 tournants et 3 paires de meules et tout le matériel..., ses dépendances et jardin, l'huilerie avec sa roue hydraulique, le fouloir et la chaudière, la scierie mécanique telle qu'elle existe actuellement,



Plan cadastral de Fenouillet, 1831⁴⁴, montrant une partie des parcelles achetées en 1895

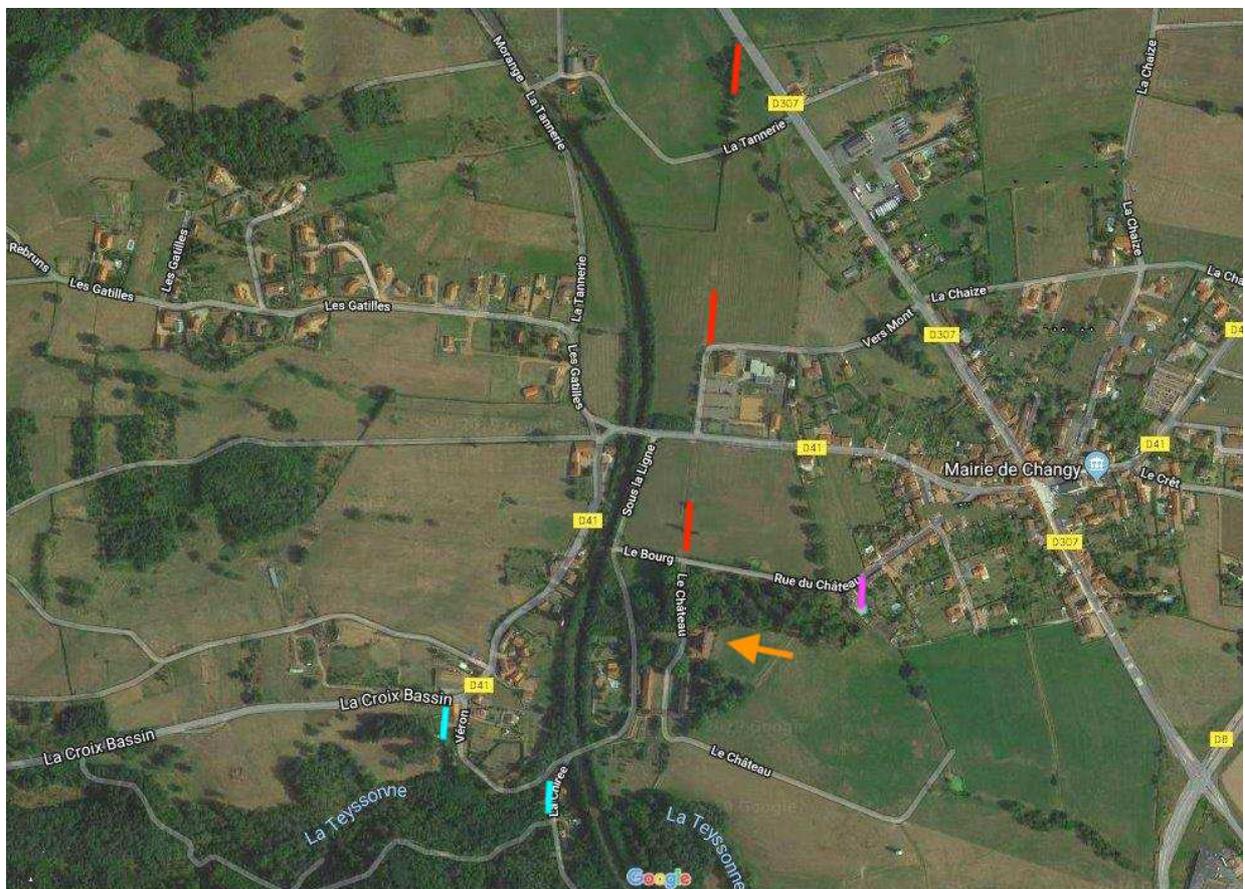
⁴³ Forme de métayage où le domaine exploité est essentiellement constitué de vignes

⁴⁴ <http://www.archinoe.net/cg42/index.php/rechercheTheme/requeteConstructor/5/1/A/434797/Changy#> et <http://www.monbeauvillage.fr/42/42310/changy/google-map>

- le petit moulin avec un tournant et une paire de meules et ses dépendances et jardin,
- le bâtiment du vigneronnage et jardin,
- le tout dit « Gour de l’Enfer », le chalet, bois, rochers, canal et conduite d’eau, terres, carrière et pâtures

Total général de la contenance : 53 ha 56 ares 98 centiares, écrit le clerc de notaire, je lui fais confiance, je regarde juste d’un œil sceptique le total de 100 ha mémorisé par Grand-Mère... mais que nous importe, après tout, c’était « grand », voilà tout !

A savoir - Ont disparu aujourd’hui : la maison du régisseur qui se trouvait à gauche de la grille d’entrée de même que des bâtiments accolés au château, côté jardin, positionnés en contrebas du sol et comblés par Mr de Montclos. Ils accueilleraient divers corps de métier travaillant pour le château (peut-être une boulangerie, la ferronnerie⁴⁵...). La trace de l’avenue se dessine à travers champs à partir de la grille d’entrée.



Trace de l’avenue, traits rouge, chapelle, trait rose, château, flèche orange (en arrière, la voie ferrée faisant un S), moulin, trait bleu (Véron au-dessus à gauche), Les Gatilles et Tannerie dans tout le coin gauche, ex N 7 traversant le bourg, D 8 au coin droit

⁴⁵ Menuisier, charpentier et maréchal-charron sont effectivement cités sur la page des Comptes du Marquis de Lévis (voir à la fin de cette partie) - Un merci tout particulier à Bernard N. qui m’aura guidée dans ces 2 pages



La grille d'entrée du château (Ep, 2017)



A angle droit du mur et de la grille, la trace de l'avenue (Ep, 2017)



Le château côté jardin avec, sur la gauche, des « ateliers », vers 1902

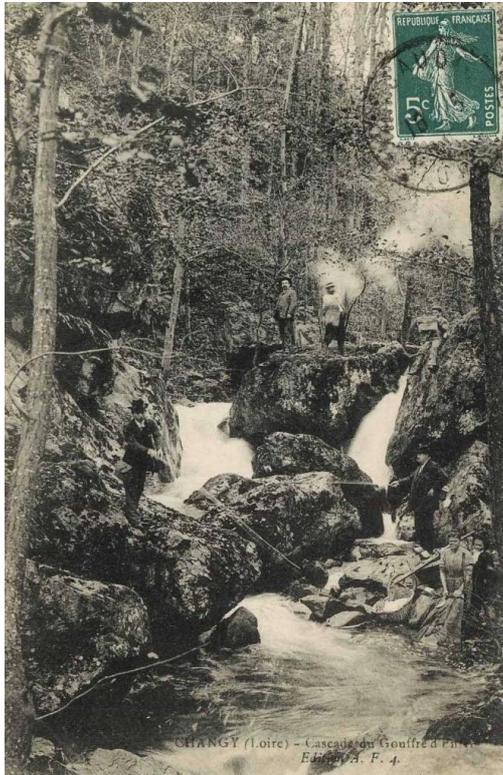


5. CHANGY (Loire) — Le Moulin

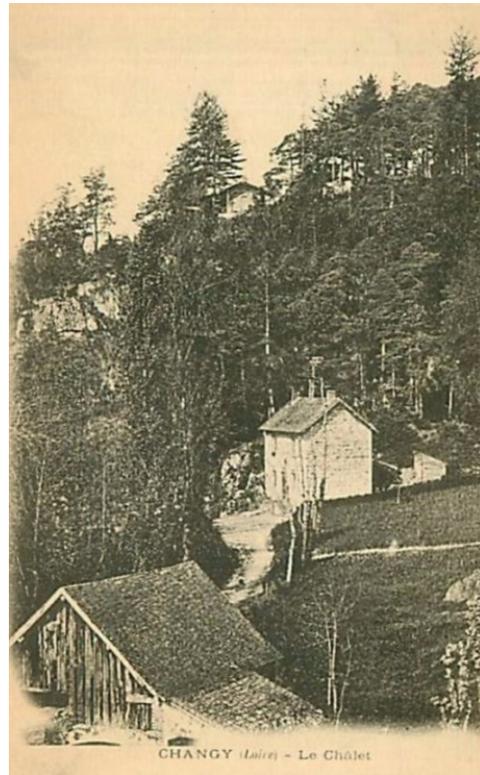
J. J. J.

Le grand moulin en grès, toujours existant, situé en arrière du château et dit « Moulin Berthier », date du Marquis de Lévis. Donnant sur la rivière la Teyssonne, flanqué de divers bâtiments à usage de remises (sans doute), il remplaçait 3 moulins anciens.

Le « petit moulin » se trouvait peut-être au Gour d'Enfer en arrière du Moulin Berthier (d'après Bernard Nabaile en train d'écrire une histoire des moulins de Changy, on le laissera donc trancher !). Quant au « chalet », il s'agit d'une petite maison construite par le Marquis de Lévis pour son fils lorsqu'il était enfant.



Le Gour (ou Gouffre) d'Enfer



Le chalet

B/ Cuves, pressoirs, tonneaux : 2 cuves tirant chacune 120 hl, une de 100 hl, le pressoir qui se trouve dans le cuvage dépendant du château et 100 fûts ou tonneaux du pays. Désolation : vu le point suivant à la ligne 8, Bon Papa avait dû passer chez « Nicolas », voire « CoraRoanne », pour pouvoir assurer le bon déroulé de ses dîners d'accueil...

C/ Meubles meublants et objets mobiliers - Grand-Mère parle bien d'un « château meublé », l'instituteur A. Delorme⁴⁶ jugeant le tout « d'une grande valeur ». Que l'on se rassure, Mme la Duchesse n'avait laissé que des « meubles meublants, effets et objets mobiliers généralement quelconques » (contre espèces sonnantes et trébuchantes⁴⁷) dont un « état descriptif et estimatif » est annoncé en annexe. Sachant « qu'il est bien entendu qu'il n'est excepté de la vente que les portraits de famille, les papiers, miniatures, livres spéciaux de souvenir et linge qui ont d'ailleurs été retirés par Madame la Duchesse de Noailles (toute seule ?) et le vin en fûts (et *le fin en fûts* - c'est moi qui souligne...), la voiture et le cheval du régisseur que se réserve également Madame la Duchesse (on ne saura jamais s'ils se les sont disputés) et que (sous-entendu « il est bien entendu que » - j'ajoute parce que ça remonte loin et que vous avez peut-être oublié) tout le surplus est cédé à Monsieur Fourt ».

⁴⁶ Histoire de Changy, A. Delorme (1907), Coll. Histoire et Patrimoine de Changy n° 1, Editions du Champ de Foire - Instituteur à Changy de 1863 à 1888

⁴⁷ Le montant total de la vente (200 000 frs) se répartit ainsi : 190 000 frs pour les immeubles et 10 000 frs pour les objets immobiliers, sachant que 10 000 frs ont déjà été versés et que le tout doit être réglé dans les 2 ans

Pas de panique : ce sont des mots de notaire, des formules de gens de loi. Mais quand même, ce « surplus »... Nonobstant (comme ils diraient, ces gens de loi), on (en tout cas, moi) ne peut pas s'empêcher de se dire qu'il y avait entre ces deux familles, les uns très haut perchés (vraiment très, très) et les autres, c'est-à-dire « nous », nettement moins haut perchés (vraiment nettement) comme une immensissime marche, même si « vie de château » il y eut chez nous, paraît-il... Pauvres de vous, sachez que vous n'avez encore rien vu ...

Pour conclure

L'ensemble « Château et parc » n'est pas très difficile à saisir, bien marqué au nord par « le chemin de Véron à Changy », à l'est par « la route de Paris et le chemin de Changy à Ambierle », à l'ouest par « la ligne de chemin de fer⁴⁸ et le chemin de Véron à Ambierle » qui, faisant un coude, marque aussi la limite sud. Les communes de St-Bonnet-des-Quarts à l'ouest, et d'Ambierle au sud sont limitrophes.

Moins simple, mais tout à fait faisable, est de retrouver les presque 80 parcelles constituant les 4 tènements achetés. Et très compliqué de suivre ce que « Mme la Duchesse se réserve » à l'intérieur même des dites parcelles, un pré ici, une partie de vigneronnage là, et par ici un droit de passage (« en tous temps et à tous usages », s'entend) et par là une « avenue (dont) Mr Fourt aura la propriété du sol..., de ses fossés et talus mais non des arbres qui la bordent ». Ou encore tel « domaine » traversé par les eaux de la Teysonne, d'où la question de l'irrigation des prés environnants et « appartenant à divers propriétaires », sachant d'autre part que « les habitants de Changy prétendent que le propriétaire du château doit curer ce ruisseau... ». Qu'importe, pour le 1^{er} point, « Madame la Duchesse se réserve toutes les eaux... depuis le jeudi six heures du matin jusqu'au samedi six heures du soir de chaque semaine ». Sans parler de ce « mur à établir » du côté de « la Chapelle... sise sur le terrain réservé par Mme la Duchesse » (une enclave, donc) et qu'avait fait construire en son temps le Marquis de Lévis comme caveau familial. Doté d'une « Clause spéciale » en point n° 3 des « Servitudes spéciales », il « devra être élevé de deux mètres au-dessus du sol aux frais de Mr Fourt à première demande de Madame la Duchesse de Noailles et restera la propriété de cette dernière ». Sera-t-il jamais élevé, je ne sais⁴⁹. Cette chapelle de belle taille et son « terrain réservé » constitueront en tout cas une belle épine dans le pied des propriétaires suivants⁵⁰.

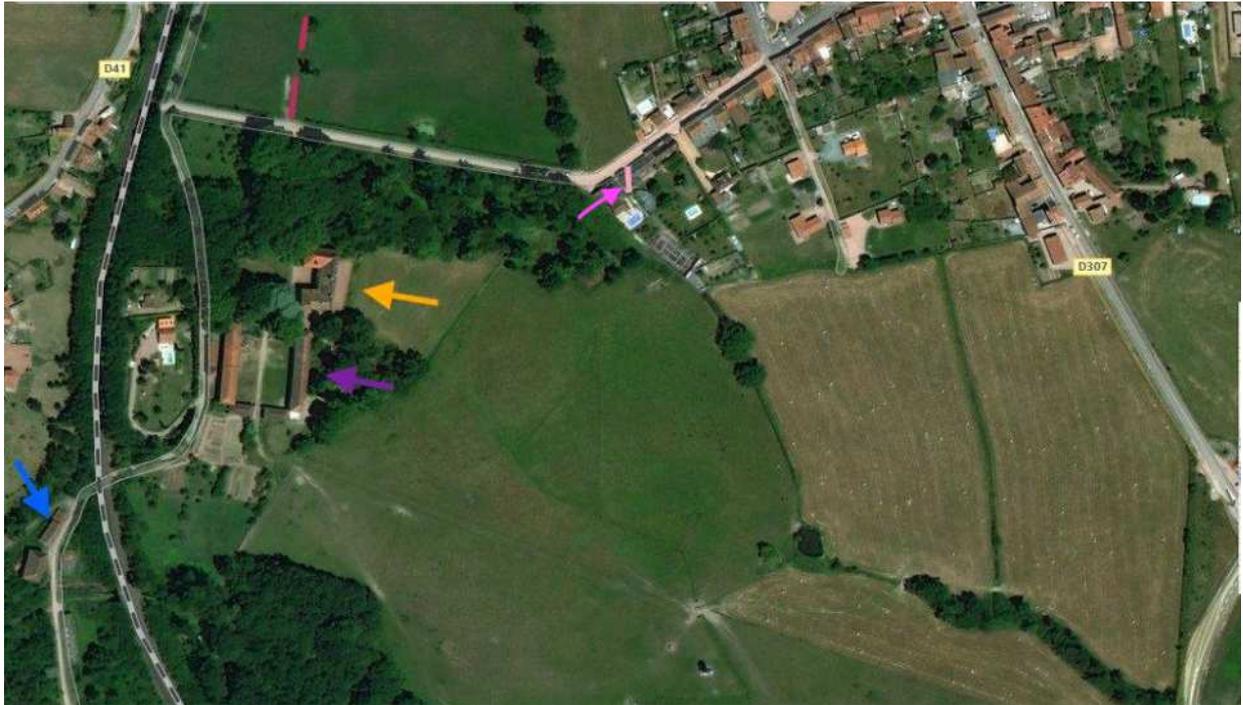


Cet achat n'était donc pas des plus simples, et encore n'avons-nous pas abordé les questions des baux en cours (vigneronnages, fermes...) « à supporter », « exécuter » ou régulariser d'une façon qui m'échappe totalement, ni de la vendange à scinder « à la vigne même, les grains partagés au double décalitre au moment de la battaison » ni de bien d'autres choses...

⁴⁸ Respectivement aujourd'hui, rue du Château / l'ex N 7 (traversant le village) et la D8 / la ligne de chemin de fer citée dans l'acte de 1895 n'apparaît évidemment pas sur le plan de Fenouillet (1831) - Sur la N7, très bel article de Monique Violla ici <http://www.forez-info.com/encyclopedie/histoire/13962-notre-nationale-7.html>

⁴⁹ Bernard Nabaile se souvient d'un dallage devant l'entrée et d'un petit muret plus loin mais pas de mur, ce qui amènerait à penser qu'effectivement Bon Papa ne l'avait pas construit

⁵⁰ La chapelle a été démolie et le caveau transféré dans le cimetière de la commune, voir à la fin de ce chapitre



Avenue / trait rouge, sur la droite chapelle / rose, château / orange, ferme / violet, Moulin / bleu

Historique

Ce petit tour de propriétaire réalisé, il est temps de jeter un coup d'œil en arrière pour se donner une idée de ce qu'il avait vécu, « notre » château. Impossible de toute façon de mettre sous le boisseau cette longue page s'intitulant « Établissement de propriété » et sur laquelle je m'étais évidemment jetée avec une gourmandise non cachée.

Merveille des merveilles : des 8 lignes « expresso » que je vous avais servies au printemps 2017, issues d'un jus bien plus allongé de moultes feuilles de notes, il n'y avait rien à retirer, j'avais « tout bon ». Mais cela manquait un peu d'épaisseur. Et puis vous vous doutez bien qu'en lisant cet historique, je suis tombée sur quelques miettes de nouveau mettant en route l'accélérateur à neurones... Le notaire Andriot avait bien préparé l'affaire, avec Établissement de propriété exposé en 3 points : « 1/ En la personne de Madame la Duchesse de Noailles 2/ En la personne de Monsieur le Marquis de La Ferté-Meun et 3/ En la personne de Madame la Marquise de Lévis ». Comme je ne veux pas (trop) vous faire souffrir, je vous propose de simplement baguenauder autour de ces 3 noms et dans le siècle. Prêts ?

Ce qui saute aux yeux, dans cet historique qui remonte à l'arrivée des Lévis au début du 19^{ème}, c'est que ce pauvre « Changy » devait se languir à mourir. Jugez-en : en 1885 / 86, soit 10 ans avant l'arrivée des Fourt, la Duchesse de Noailles le reçoit par legs au décès de son oncle, le Marquis de la Ferté-Meun, mais elle ou sa famille n'y ont sûrement jamais mis plus que le ¼ d'un petit orteil, c'est clair comme l'eau de la Teyssonne. Pourquoi ?

Au recensement de 1886, 12 personnes y vivent : un régisseur de 68 ans, un couple de domestiques et son bébé, 3 autres domestiques, 1 ouvrier, 1 jardinier et sa famille. En 1891, le chiffre monte à 17, même régisseur, sa domestique, 2 nouveaux domestiques, 3 vigneron avec leurs épouses et 4 enfants, plus de jardinier. De duchesse, duc, duchessons ou duchessones,

point, et un personnel réduit. Tempérons : l'instituteur Delorme nous rappelle que « Madame la Duchesse s'est réservée la forêt de Lespinasse⁵¹ et 14 domaines en vigneronnages », ces bagatelles devant donc s'ajouter aux bricoles « réservées » que nous venons de voir. Ce qui ne la faisait pas habiter Changy.

D'autre part, si nous regardons, toujours via les recensements, ce qu'il s'est passé encore avant, c'est-à-dire entre la dernière année de vie de la Marquise de Lévis (1876) et le décès en 1884 du Marquis de la Ferté-Meun, son neveu héritier, soit 7 ans, nous obtenons ceci : en 1881, 14 personnes sont présentes, 1 régisseur (toujours le même), sa femme et 3 domestiques, 1 jardinier (celui de 1886), sa femme et leurs 4 enfants ainsi que 3 ouvriers jardiniers alors qu'en 1876 ce sont... 28 personnes qui habitent le château, dont la Marquise de Lévis... Il est évident que si la Duchesse de Noailles avait habité Changy, il y aurait eu plus d'une petite quinzaine de personne à son service au château. Ce qui va nous conduire vers quelques petites investigations nécessaires (eh oui !).

Les La Ferté-Meun et Noailles

Le Marquis (Nabert Jacques Antoine) **Fernand de La Ferté-Meun** (1805 - 1884, Paris)

D'après A. Blanchardon⁵², le Marquis de la Ferté-Meun aurait hérité d'un domaine « de 2200 ha sur Changy et Lespinasse » et fait « du château de Changy sa résidence estivale » où il « menait grand train de vie ». Il ajoute que « lorsqu'il avait besoin d'argent, il vendait un domaine... les fermes et bois par lots à divers propriétaires... » et qu'à sa mort « la terre de Changy passait, très réduite en importance, aux mains de ses héritiers ». Ce qui serait à vérifier précisément mais tout cela est très plausible.

En dehors de mes exercices périlleux pour le raccrocher aux branches (généalogiques), je ne m'étais pas vraiment penchée sur son cas. J'ai eu un jour envie d'aller fouiner dans les registres de l'Etat civil de Paris pour en extraire son acte de décès (j'en avais la date, merci Geneanet⁵³ ou Maître Andriot lui-même, mais pas de numéro d'arrondissement, c'est frustrant). Les Noailles habitaient le prestigieux 7^{ème}, nous l'avons vu, j'ai tapé « 7^{ème} », bingo. Il était décédé en son domicile, 46 rue du Bac, un magnifique hôtel particulier du 18^{ème} siècle, bien plus de cinq étoiles Guide Vert, n'oubliez pas le guide, s'il vous plaît...

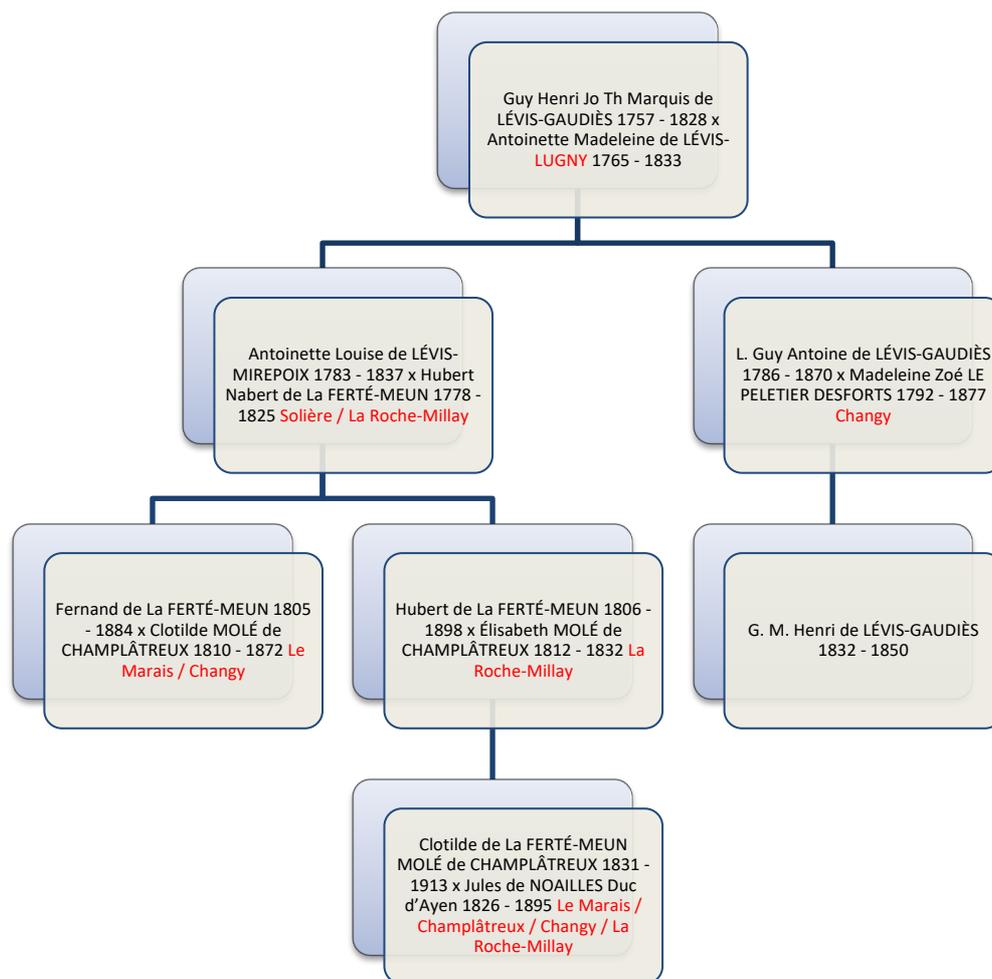


46, rue du Bac (Paris 7^{ème})

⁵¹ La forêt de Lespinasse, 622 ha aujourd'hui (la plus grande du département) se trouve à 5 km à l'est de Changy, voir https://fr.wikipedia.org/wiki/For%C3%AAt_de_Lespinasse

⁵² Changy (Loire) - Traditions et souvenirs, Antoine Blanchardon, Editions Robaudy, Cannes, 1958

⁵³ Voir <https://gw.geneanet.org/garric?lang=fr&p=nabert+fernand&n=de+la+ferte+meung>



Sachant qu'il était dûment marié⁵⁴ et tout à fait veuf, je me suis enfin intéressée à celle qu'il avait épousée en 1829 à Paris, Clotilde Molé de Champlâtreux, décédée en 1872 à Val St-Germain⁵⁵ (et non « St-Martin », Geneanet !), lieu que mon ignorance ignorait totalement. La curiosité n'étant pas forcément un vilain défaut, je puis nous offrir une bien jolie surprise (si l'on peut dire) : Madame était décédée « âgée de 62 ans en son château du Marais » (ah ?), les témoins étaient (vous me suivez ?) Paul François de Noailles, 70 ans, « ami de la défunte » et accessoirement père du 2^{ème}, à savoir Jules Charles Victurnien de Noailles duc d'Ayen, 46 ans, « neveu », mais par alliance puisque mari de « notre » Duchesse, vous le savez très bien. Mr Époux, quant à lui, est bien « domicilié à Paris, rue du Bac, 46 », les témoins signent « en l'absence du mari et par sa délégation spéciale », ça ne nous intéresse pas mais je vous en fais quand même part. On peut en conclure que des liens très étroits existaient entre les deux familles. Quant au château du Marais, une photo et un lien⁵⁶ peuvent suffire.



⁵⁴ Donc pas du tout le « joyeux célibataire » d'A. Blanchardon, du moins pas le classique...

⁵⁵ Dans l'Essonne (91), anciennement Seine-et-Oise, à 6 km NE de Dourdan, 40 km SO Paris-Notre-Dame

⁵⁶ <http://www.lechateaudumarais.fr/index.html> et https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Marais

Pour ceux qui n'auraient pas courage ou temps pour s'informer, qu'ils sachent qu'il « est considéré comme l'un des plus remarquables exemples de château de style Louis XVI en région parisienne » (fin 18^{ème}, donc) et propriété de la Comtesse de La Briche qui y tient salon littéraire et politique jusqu'à son décès en 1844. Là auront séjourné ou devisé gaiement des Talleyrand, Sainte-Beuve, Mérimée et autres Chateaubriand...

Rassemblons nos esprits - La Comtesse de La Briche est la belle-mère du Comte Molé (1781-1855), illustre personnage politique⁵⁷. Le couple Molé a deux filles, Clotilde (1810-1872) et Elisabeth, décédée très jeune du choléra (1812-1832), mariées à deux frères La Ferté-Meun, Fernand (1805-1884), « notre » Marquis, pas d'héritier comme nous le savons, et Hubert (1812-1898), une fille unique, Clotilde, née La Ferté-Meun Molé, « notre » future Duchesse de Noailles. Pour être complète : ces deux frères sont fils d'Hubert Nabert de La Ferté-Meun et Antoinette Louise de Lévis, sœur de « notre » Marquis. C'est simple, non ?

A la mort de la Comtesse de La Briche, le château du Marais (en gros) revient aux Molé puis à leur fille Clotilde (qui y meurt, nous venons de le voir) et enfin par legs à sa nièce Clotilde, « notre » toujours Duchesse (qui le revendra en 1897). S'il y a rencontré sa future épouse (si, si !), je doute que Molé y ait beaucoup habité dans la mesure où lui-même avait hérité des murs de famille, à savoir le château de Champlâtreux. Que reçoit à son décès en 1855 son unique petite-fille, « notre » Duchesse, qui l'apporte par alliance aux Noailles... et qu'elle occupera. Un lien⁵⁸ et une photo suffiront, je crois, pour comprendre comment et pourquoi « la » Duchesse de Noailles n'habitait pas Changy...



La Duchesse de Noailles (Paris, 1831 - 1913, Epinay-Champlâtreux). Pas envie d'être longue, elle n'aura été finalement qu'un nom-bonbon dans les bouches familiales, un nom-emblème gravitant dans le ciel de Changy, avec fixation sur la chapelle.

Que voulez-vous que je vous dise ?... Grand mariage que ce mariage en 1851, grande famille que les Noailles, vieille, très vieille maison de la noblesse française et Wikiséduit de compter 1 cardinal, 4 maréchaux de France, des ambassadeurs, des amiraux, des pairs et 1 chimiste pour couper le rythme, fortune immense, beaucoup de terres, de domaines, de pouvoir aussi. Le titre de duc d'Ayen, créé en 1737, du nom d'un village de Corrèze près de Brive, est porté par l'aîné de la famille qui hérite du titre de duc de Noailles quand vient l'heure. Jules de Noailles devient ainsi le 4^{ème} duc d'Ayen en 1826 et 7^{ème} duc de Noailles en 1885 au décès de son père. Qui se prénomme Paul et aura mené une vie assez originale : administrateur de Compagnies de chemins de fer, Pair de France bien sûr (la charge ayant été supprimée définitivement en 1848, Jules n'y aura pas droit), grand orateur mais aussi historien (je recopie le mot). Ami de Chateaubriand, il lui succède à l'Académie Française (contre Balzac !). Il habitait simplement Maintenon, en Eure-et-Loir. Du moins, au château⁵⁹.

⁵⁷ Mathieu (Louis) Molé : sa carrière de ministre va de l'Empire à la Monarchie de Juillet quand Louis-Philippe (avec qui il devient ami) le nomme à divers postes, dont celui de Président du Conseil (1^{er} ministre) en 1836. Pour la généalogie, voir <https://gw.geneanet.org/garric?lang=fr&p=mathieu+louis&n=mole+de+champlatreux>

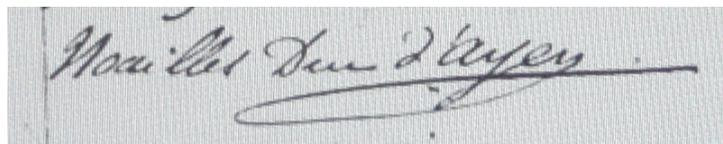
⁵⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Champl%C3%A2treux

⁵⁹ <http://www.chateaudemaintenon.fr/> - Il descendait de la nièce héritière de Madame de Maintenon

Clotilde et Jules de Noailles auront vu s'écrouler la monarchie en 1848, ils composent, je suppose, avec le nouvel air ambiant, Napoléon III et ses idées de gauche, Haussmann qui éventre la capitale (pour son bien) et qui m'empêche de vous faire des captures d'écran de tout lieu de résidence parisienne avant 1855 sauf si 18^{ème} typique, et bien d'autres choses encore. Le couple vit entre Paris et Champlâtreux, Jules de Noailles est propriétaire.



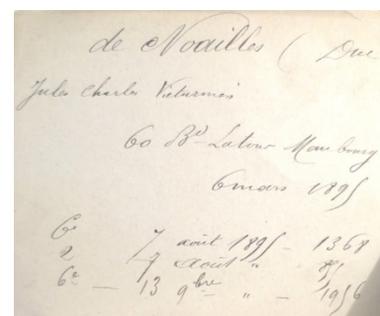
60, rue de la Tour Maubourg (Paris, 7^{ème})



Signature du Duc d'Ayen, 1869, naissance de son 5^{ème} enfant Adrien, futur Duc d'Ayen

Le couple a 7 enfants, 4 garçons et 3 filles, 2 décès en bas-âge, 5 mariages, beaucoup de petits-enfants. **Radio-trottoir** - Le n° 7, Mathieu, épouse Anne Elisabeth Bibesco-Bassaraba de Brancovan née à Paris et d'ascendance roumaine, plus connue sous le nom d'Anna de Noailles⁶⁰, poète et romancière, assez briseuse de cœurs mais tenant un salon couru et très intellectuel où passent Cocteau, Gide, Barrès, Claudel... Elle crée en 1904 un Prix féminin qui deviendra le Prix Fémina en 1922. Le couple a un fils, Anne Jules (1900-1979), époux d'Hélène de Wendel née en 1903 à Hayange (57) et fille de Guy de Wendel⁶¹ : Tante Bépie a travaillé « chez de Wendel » à une certaine époque (nous y reviendrons), le mythe « Duchesse de Noailles » reposerait-il aussi sur cet élément ?... Mais revenons à nos moutons.

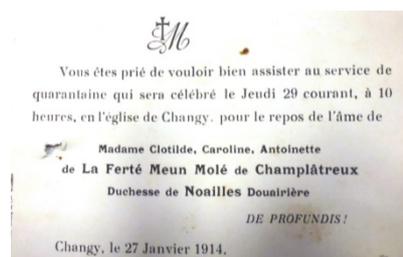
Jules de Noailles meurt en 1895, le déclarant à la mairie du 7^{ème} arrondissement est notre dévoué Henry Pierre Thomas, toujours propriétaire et toujours domicilié 5, rue Casimir Périer (bel immeuble ancien, pas évident qu'il date de cette époque-là). La succession est réglée le 13 novembre de la même année chez Me Goupil, beaucoup de chiffres, beaucoup de noms de domaines, des actions, du courant, quoi. Fil d'Ariane me l'avait gentiment recherchée pour le cas où quelque chose de nouveau apparaîtrait à propos de Changy, il n'en était rien.



⁶⁰ https://fr.wikipedia.org/wiki/Anna_de_Noailles

⁶¹ Gérant de la société de Wendel (aciéries de Lorraine), député (1919-1927), sénateur (1927-1941), président du Conseil général de la Moselle (1924-1936) - Pour le château, c'est là <https://www.lechateaudewendel.com/fr/>

La vie tourne, à 78 ans la Duchesse de Noailles rend à son tour le dernier soupir le 20 décembre 1913 en son château de Champlâtreux. Un office à son intention a lieu à Changy en janvier, la famille n'oublie ni les règles du savoir-vivre (catholiques) ni les liens du passé...



J'allais tout tranquillement clore ce chapitre quand, bricolant gaiement et pour des raisons tout à fait personnelles du côté des archives notariales du début du 19^{ème} à Paris (une première pour moi, galère grand modèle), je vois passer, à l'automne 1821, l'une de mes nouvelles connaissances, le Comte Hubert Nabert de La Ferté-Meun, accompagné de son épouse Antoinette de Lévis, tous deux domiciliés « rue de la ferme des Mathurins, 7 ». Je m'arrête donc, ça en valait la peine : il s'agissait de solliciter auprès de leur notaire, Me Poisson (c'est son nom, Me Goupil lui succédera, je n'y peux rien) un acte de notoriété « concernant leur capacité à payer la pension à l'école de St-Cyr de Nabert Jacques Antoine Fernand, leur fils », notre Marquis, dont on récupère ainsi un bout de CV. Peu après, je croise un inconnu « La Ferté-Meun » mais je stoppe net : il s'agissait d'un Jacques Louis de La Ferté-Meun domicilié « ordinairement à Solière⁶² » dans la Nièvre. Ce qui n'aurait eu aucune importance si, toujours bricolant gaiement et remontant le temps, je n'avais peu avant, en 1812 précisément, re-croisé Hubert Nabert et Antoinette domiciliés au château de La Roche-Millay⁶³... dans la Nièvre. Dans ces cas-là je prends un linge humidifié largement, une feuille, un crayon, Mr Glouglou à portée de main et je fonce, tête baissée (on voit moins les difficultés). Or donc (je résume) ...

En 1736 (désolée...), Jacques Louis 1^{er} de La Ferté-Meun, Seigneur de Solière, acquiert le château de La Roche-Millay, véritable nid d'aigle planté sur un piton rocheux, en achève la construction puis rebâtit Solière « à l'italienne » en 1786. Il a 2 fils, Nicolas (père de Hubert Nabert) qui hérite de La Roche, Solière revenant au cadet, Jacques Louis II. Qui n'a pas d'enfant et qui lègue en 1824 Solière à son neveu, Hubert Nabert de La Ferté-Meun (père de notre Marquis et de Hubert-tout-court, vous me suivez toujours ?). Qui se retrouve donc avec 2 châteaux dans sa besace (je perds trace de son père Nicolas, tant pis) puis un seul puisqu'il vendra Solière en 1845.

Miracle, il existe un recensement en 1820 pour Ste-Péreuse (Solière) et Larochemillay. Miracle bis, Jacques Louis II est nommé aux deux endroits, maire de La Roche-Millay et y vivant, avec, entre autre parenté, les « Hubert Nabert », leurs 2 enfants et plus de 20 domestiques. A Solière, il est entouré de 14 personnes de la famille (dénombrées mais non nommées) auxquelles s'ajoutent 2 gardes, 1 fermier, 1 jardinier et leurs familles, soit 28 personnes.

id.	choucr Charles	journalier	1.	1.	.	1.	.	5.
Solière	M ^{me} de la Ferté Meun	propriétaire	4.	6.	1.	3.	.	14.
id.	Stapot Jean	garde	2.	2.	1.	1.	.	6.
id.	galie Jean	fermier	6.	3.	1.	1.	.	11.
id.	Sibital Jean	jardinier	2.	1.	.	1.	.	4.
id.	Bojot Jean	garde	2.	1.	2.	2.	.	7.

⁶² Ou « Saulières », lieu-dit de la commune de Ste-Péreuse à 12 km O de Château-Chinon

⁶³ Ecrit aujourd'hui Larochemillay, 1480 habitants en 1800, 24 km au SO d'Autun, au pied du Mont-Beuvray

Il semble donc que Le Marquis Hubert Nabert n'ait jamais quitté le nid d'aigle, habitant avec femme et enfants entre Paris et La Roche-Millay. Ce qui explique le siège de député de la Nièvre que son fils Hubert occupera le temps d'un éclair (1837 - 1840), du côté de la majorité favorable à Louis-Philippe, soit dit en passant et merci de le retenir. Ce qui nous oblige aussi à admettre entre quels murs « notre » Marquis de La Ferté-Meun avait pu couler les douces heures de son enfance. Et pour le cas où il aurait passé, avec son frère, ses journées de congé chez son grand-père bâtisseur Jacques-Louis, un lien⁶⁴, une photo ne suffisant pas, je vous en mets deux pour le même prix.



Château de Solière



Château de Larochemillay

A la mort de son père Hubert de La Ferté-Meun en 1898, La Roche-Millay revient à la Duchesse de Noailles (son 3^{ème} enfant, Marie de Noailles épouse Henri de Montesquiou-Fesenzac et en héritera).

Ai-je fini mon histoire ? Non. La faute à Mister Gougueule. Qui insistait pour que j'aie consulter Wikigentil et son « Poil (en nivernais Poué) est une commune française située dans le département de la Nièvre... 1879-1884, Fernand de la Ferté Meun, Comte... ». J'ai fini par aller aux renseignements. Étonnant ! Je résume. La paroisse de Poil, intégrée à la Révolution à la commune de Larochemillay, ne redevient commune qu'en 1860. 806 habitants en 1861, 6 châteaux dont celui d'Etteveaux, propriété du maire fondateur, le Baron Charles de Bodin de Galembert⁶⁵. Vendômois d'origine, homme cultivé et plein d'humanité, il démissionne en 1879 à la suite d'une affaire houleuse concernant la construction d'une école de garçons et son successeur se nomme... Fernand de La Ferté-Meun, maire de Poil⁶⁶ de 1879 à 1884 (merci, Wiki). J'ai tenté d'aller plus loin, n'y suis pas arrivée, dommage. Voilà qui épaissit la vie de ce personnage, difficile à saisir entre Paris, Loire et Nièvre, mariage et vie de patachon, attachement certain à ses oncle et tante de Lévis et engagement politique, réel et potins...



Poil (58), vue générale



Poil, château d'Etteveaux

⁶⁴Solière, voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Sauli%C3%A8res et Larochemillay, voir <http://www.chateaudelarochemillay.com/>

⁶⁵ Voir <http://www.lamalledesancetres.fr/anne-marie-charles-de-bodin-de-galembert/> et <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9602557d/f164.image.r=%22Mairie%20de%20Poil%22> p. 146 et 147

⁶⁶ <http://www.poil-morvan.fr/histoire-de-la-commune> et [https://fr.wikipedia.org/wiki/Poil_\(Ni%C3%A8vre\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Poil_(Ni%C3%A8vre))

Les familles Le Peletier Desforts et Lévis - Gaudiès

Magdeleine Zoé Le Peletier Desforts

Toutes ces somptuosités me laissant quelque peu éberluée, j'ai eu envie, du coup, de terminer ma tournée des grands-ducs (si l'on peut dire) en me penchant sur ces Lévis et alliés sur lesquels j'avais, au fond, très peu d'éléments. L'acte de décès du Marquis de Lévis en 1870 à Changy n'apprenait pas grand-chose mis à part la présence de son neveu Fernand de La Ferté-Meun comme déclarant. Dit « domicilié à Paris », il avait donc fait le voyage. Je savais que « notre » charmante (sûrement) Marquise avait fini sa vie dans la capitale en 1877, je voulais commencer par là.

7^{ème} arrondissement ? Eh oui, 7^{ème} ! Et plusieurs surprises. La première est du niveau potins de Point de Vue, il s'agit de son patronyme que vous trouvez écrit à toutes les sauces⁶⁷, une pointe salée de « des Forts » relevant sans doute aux yeux de certains le défi du « de Lévis » marital en agrémentant un assez commun Le Peletier. L'adjoint au maire de garde a tranché, barré la particule et réduit, en marge, la cuisson à un « Desforts » tout simple, très post-révolutionnaire que j'adopte (je ne suis pas la seule). Je ne m'attendais pas à la deuxième : la Marquise meurt... 46, rue du Bac, chez son neveu, du moins à la même adresse. La présence du maire d'Épinay-Champlâtreux, sans doute prévenu par les Noailles et déclarant l'évènement, n'est sans doute pas anodine : oui, les liens de famille étaient très serrés. Quant à la troisième, elle concernait le patronyme de sa mère, « Terray », faisant court-circuit dans ma petite tête avec le nom qui arrive en bout de chaîne des propriétaires de Changy dans l'historique de Grand-Mère (on se demande bien pourquoi la mémoire engrange ce genre de détails), « l'Abbé Terray, confesseur de Louis XVI ».

Panique à bord, A. Delorme, Bernard Nabaile⁶⁸ puis Wikigentil viennent à la rescousse, le second ajoutant fort à propos un « des Rosiers » salvateur, j'arrive au bout des nœuds en deux temps trois mouvements (ou quasi). Ce n'est pas très compliqué, suivez-moi !

La mère de notre future Marquise s'appelle Pauline Terray⁶⁹, elle-même fille d'un certain Antoine Jean Terray de Rosière, Maître des Requêtes⁷⁰, dont le père, Pierre (1713-1780, Roanne⁷¹), lui aussi Maître des Requêtes et Intendant de la Généralité de Lyon (entre autres fonctions prestigieuses), se fait construire au milieu du 18^{ème} siècle un petit bijou de château à La Motte-Thilly dans l'Aube⁷² et ce conjointement avec son frère abbé (1715-1778) aux prénoms prédestinés de Joseph Marie. Qui n'avait d'abbé que le titre⁷³, il semble même qu'il ait été du genre libertin, c'est Wikijoli qui dit. Personnage sinistre et redouté, il était surtout

⁶⁷ Le Peletier / Le Péletier / Le Pelletier / Lepeltier / Lepeletier / Peltier et des Forts / Desforts...

⁶⁸ « Changy et son château », plaquette qu'il avait gentiment mise au point pour le 6 mai 2017

⁶⁹ Pour la généalogie, voir <https://gw.geneanet.org/garric?lang=fr&p=pauline&n=terray>

⁷⁰ A partir du 18^{ème} siècle, magistrat qui est à la fois juge aux Requêtes du Conseil du Roi et rapporteur au Conseil d'État et à la direction des finances

⁷¹ Décédé au château de Matel dont son père, Jean Antoine, directeur des Gabelles de Lyon, était « Seigneur » Amusant : le cocher des Fourt commencera sa carrière dans le dit château, voir « Le personnel » p. 71

⁷² A 6 km à l'ouest de Nogent-sur-Seine, voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_La_Motte-Tilly

⁷³ Précisément, il était « Abbé commendataire », la charge ne consistant qu'à percevoir les revenus d'une abbaye, sans aucune autorité spirituelle ou autre sur les moines

Contrôleur général des Finances de... Louis XV. Adieu donc et « confesseur » et « Louis XVI » et pieux souvenirs... Le lien est déjà mis, la photo, la voici.



La Motte-Tilly (10), façades sud et nord

Je n'ai pas fini mon histoire. Les deux frères Terray meurent (ça arrive), le jeune Vicomte Antoine hérite en 1780. De La Motte-Tilly, je veux dire. Qu'il embellit de « jardins-z-à-l'anglaise » et de ci et de ça pour en faire ce à quoi il était destiné (le château, pas le Vicomte), « une résidence des champs... et un grand rendez-vous de chasse ». Il se marie, a 4 enfants, 3 filles et 1 garçon, Pauline est l'aînée.



La Motte-Tilly, les jardins, descente vers la Seine

En 1782, je ne sais pas pourquoi mais il avait peut-être envie de placer ses fonds, il achète les seigneuries de « Changy, St-Bonnet-des-Quarts et Saint-Rirand » à un certain Marquis de Vauborel, ne vous inquiétez pas, je m'arrête là, je remercie déjà Bernard de m'avoir sauvée du naufrage. Arrive la Révolution, il monte au créneau dès les premiers jours, hop, député de la noblesse, allons-z-enfants..., il est adoré par les gens de sa campagne auboise, ne craint rien, ni les vents ni les marées, c'est lui le plus beau le plus fort, il refuse l'exil. Mais se fait arrêter « pour correspondance et intelligence avec des émigrés »⁷⁴. Il est guillotiné avec son épouse en avril 1794⁷⁵, au début de la Terreur, soit très exactement 1 an et 3 mois après... Louis XVI.

Au fond, Grand-Mère avait presque tout juste... Oui, Changy avait appartenu à une famille Terray, oui il y avait un Abbé dans le circuit qui comptait aussi un Louis (manquait le bon numéro), non, pas de confesseur dans l'histoire, juste 3 têtes coupées dont 1 royale, c'est peut-être ça le lien même s'il n'y a rien de bien catholique dans tout ça...

⁷⁴ Cf. Les derniers maîtres des requêtes de l'Ancien Régime, Sylvie Nicolas, Paris, École des Chartes, 1998 - Wikijoli pense que c'est parce qu'il « fait passer ses enfants en Angleterre ». A voir...

⁷⁵ Dans l'acte de partage de 1821 que nous verrons plus loin, le texte précise qu'ils sont « décédés l'un et l'autre révolutionnairement », il faut le voir pour le croire...

Terminons gaiement : le 26 juillet 1789, en plein dans « les évènements » comme on dirait aujourd'hui, Pauline Terray, l'enfant premier du couple pas encore guillotiné, se marie à La Motte-Thilly avec Etienne Ferdinand Le Peletier de St-Fargeau Comte des Forts⁷⁶, avocat du Roi au Châtelet et issu d'une famille aux fonctions également très proches du pouvoir (son père était Président du Parlement de Paris, entre autres fonctions).

The image shows two handwritten signatures in cursive ink on a document. The top signature reads 'Le Peletier Desforts' and the bottom one reads 'Pauline Terray'. There are some additional scribbles and text around the signatures, including 'Rambouillet de St. Fargeau' and 'Paris le 26 juillet 1789'.

Les signatures du marié (Le Peletier Desforts) et de Pauline Terray

Vu de nos yeux d'aujourd'hui, c'est un incroyable mariage qui est célébré, 15 jours après la Prise de la Bastille, si l'on en juge par l'acte en date du « dimanche 26 juillet 1789 » où bataillent titres et formules puissantes, « Ancien Régime » toute. Si les hommes (marié, pères, témoins) sont nommés « Très haut et très puissant Seigneur, Monseigneur », les femmes ne sont pas en reste, il suffit d'ajouter un « e » aux adjectifs et de remplacer Seigneur par « Demoiselle » ou « Dame ». Elles sont juste distancées par le nombre de lignes détaillant les professions (entre 2 et 5 pour les plus outillés) et les titres bien sûr (une vraie compétition).

Je ne résiste pas au plaisir de vous transcrire le passage établissant l'identité du Papa de « la demoiselle épouse... fille mineure De très haut et très puissant Seigneur, Monseigneur... Antoine Jean Terray, chevalier, Seigneur de La Motte-Tilly, Rosière, Trainel, Soligny, Athis, Mesle, Jaillac, Lefort St Nicolas, St-Germain Lespinasse, Béclandière, Changy et autres lieux, Conseiller du Roi en son Conseil, Maître des requêtes ordinaire de son hôtel, Intendant de la ville et Généralité de Lyon... », je pense avoir mis les majuscules nécessaires, pour le reste vous prenez une carte d'Etat-Major ou tapez sur l'épaule de Mgr Glouglou...

The image shows a snippet of a handwritten document in cursive. The text is dense and includes several lines of names and titles, such as 'Antoine Jean Terray, chevalier, Seigneur de La Motte-Tilly, Rosière, Trainel, Soligny, Athis, Mesle, Jaillac, Lefort St Nicolas, St-Germain Lespinasse, Béclandière, Changy et autres lieux, Conseiller du Roi en son Conseil, Maître des requêtes ordinaire de son hôtel, Intendant de la ville et Généralité de Lyon...'.

... le principal est là : « Changy » apparaît...

This is a close-up of a portion of the handwritten text from the previous image, focusing on the names 'Béclandière, Changy et autres lieux, Maître des requêtes ordinaire de son hôtel'.

... que la mariée a virtuellement dans sa corbeille et qui lui reviendra si vite⁷⁷.

⁷⁶ Du nom d'un pavillon dit « des Forts » ajouté au début 17^{ème} dans le château de St-Fargeau, dans l'Yonne, voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Saint-Fargeau

⁷⁷ La Motte-Tilly revenant en partie à son frère. Déclaré « Bien national », il lui est rendu entièrement démeublé

Émotion aidant, j'allais oublier le logis de Mgr Époux, lien déjà mis, la photo, là voici.



Le château de St-Fargeau (89)

Deux enfants sont issus de cette union, 1 fille et 1 garçon, Geneanet pédale, je suis désolée, « notre » Marquise n'est même pas indiquée, je vous promets qu'il faut savoir tenir le cap. « Le citoyen » Le Peletier meurt en 1796⁷⁸, Pauline Terray en avril 1800, les enfants n'ont pas 6 ans à eux deux. Question : que sont-ils devenus ? A. Blanchardon tranche : « Les Servajean (grands-parents de mon aïeul paternel) avaient alors caché, dans un hameau voisin, la Marquise de Changy (sic) enfant, pour la soustraire à la Terreur ». Quelles belles pistes de travail se profilent à l'horizon... En tout cas, lors de son mariage avec le Marquis de Lévis le 15 juin 1812 à Paris, Madeleine Zoé brille de mille feux (vous ne pensez pas ?), un modeste « Changy » brinquebalant en bandoulière (bof, pas très génial, mais je faiblis).

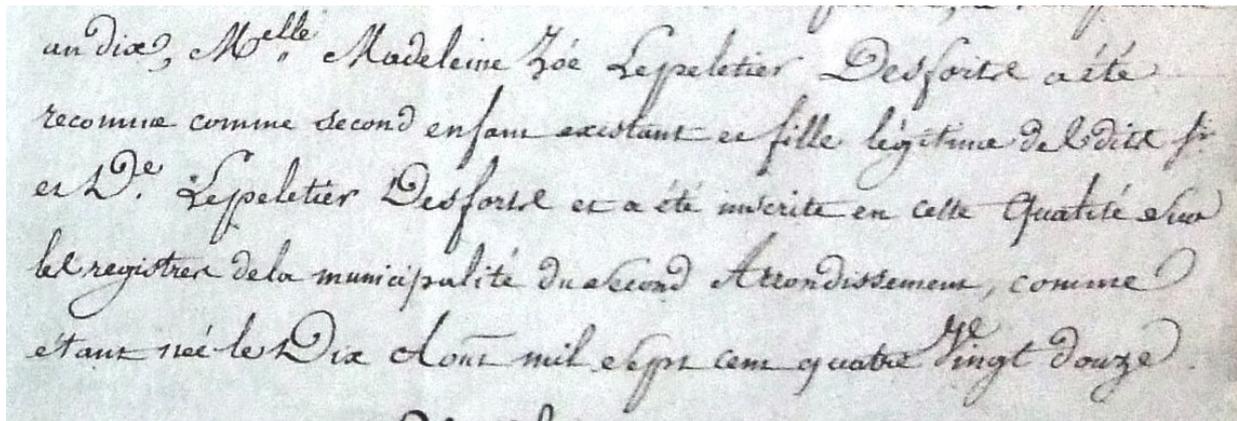
En direct de mon tabouret - Je vous dois une confidence. J'en étais là dans ce noble roman lorsque je reçois une cinquantaine de photos transmises par une fort mordue-très-experte de FB et d'ailleurs après l'un de ses passages aux Archives Nationales (j'avais trouvé les cotes, batifoler dans les répertoires des notaires finit par vous ouvrir les portes du Paradis). Il s'agit du contrat de mariage « entre Mr de Lévis et Melle Le Peletier Desforts » passé le 15 juin 1812 devant Maître Robin, notaire impérial à Paris, et d'un acte de partage entre la dite Demoiselle et son frère, Adolphe Nicolas Michel, passé le 13 janvier 1821 devant Maître Riant, notaire royal à Paris⁷⁹. D'où moult précisions et découvertes... alors que j'avais tout rédigé. J'ai décidé de m'en tenir à ma ligne de conduite « données diverses / récit de recherche » et vous donne donc maintenant et sans complexe aucun les clefs apportées par ces deux actes (que je ne ferai que survoler, je peux transmettre ces pièces à qui le souhaitera).



⁷⁸ Le 1^{er} Brumaire an V (22. 10. 1796) à Ladon (Loiret), à 15 km O de Montargis où son épouse avait des terres, détails donnés dans l'acte de partage de 1821, voir ci-dessous. S. Nicolas (op. cité) le dit « émigré », il est en tout cas décédé « en son domicile ». Déclaration faite par son homme d'affaires et son « ci-devant cocher »

⁷⁹ A. Blanchardon cite cet acte mais n'en donne que quelques tout petits extraits - Un très grand merci à P.M.D. !

Belle satisfaction de découvrir « en vrai »... la date de naissance de notre Marquise en bas de la page 3 de l'acte de partage de 1821. Pourquoi là ? Tout simplement parce que jusqu'en 1802 son frère était seul héritier de leurs parents. Pourquoi ? Parce que Madeleine Zoé n'avait pas d'existence légale, c'est à n'y rien comprendre, il y a là matière à poursuivre... Ce qui est sûr, c'est que « par jugement rendu par le Tribunal Civil... de la Seine... le 8 Prairial an X (28. 5. 1802) », elle a été « reconnue comme second enfant existant et fille légitime... et a été inscrite en cette qualité sur le registre de la municipalité du Second Arrondissement comme étant née le 10 août 1792 ». C'est fou, plusieurs affaires d'héritage ou de ventes seront conclues sans elle, l'acte de partage a aussi pour but de remettre les pendules à l'heure...



au Dix, Melle Madeleine Zoé Lepeletier Desforts a été reconnue comme second enfant existant et fille légitime de l'dit fr et D. Lepeletier Desforts et a été inscrite en cette qualité sur le registre de la municipalité du second Arrondissement, comme étant née le Dix Août mil sept cent quatre vingt deux.

Guy Antoine de Lévis est évidemment là, en position n° 2 dans les « présents » cités, après son beau-frère mais avant son épouse à qui est octroyé le titre de Comtesse, vous l'avez peut-être remarqué sur la photo ci-dessus. Normal : son presque époux le Comte de Lévis ne deviendra Marquis qu'au décès de son père. Au point où nous en sommes, laissez-moi vous livrer le résultat de mes progrès en matière de graduation nobiliaire : Duc / Marquis / Comte. Napoléon 1^{er} trouvant le titre de Marquis dérisoire ne l'a jamais octroyé. Il en est devenu du coup (ce titre) gage de « vraie noblesse » d'Ancien Régime pour ceux qui le portaient. Et toc.

Le contrat de mariage joue à Radio-Potins version Bottin Mondain, c'est terrible, je ne vais aller qu'à l'essentiel, ouf pour vous. On apprend ainsi que Madeleine Zoé, pas encore 20 ans, a pour « curateur à l'émancipation » son grand-oncle maternel, Claude Irénée Marie Nicolas Perrény de Grosbois (frère de sa grand-mère, épouse d'Antoine Jean Terray) et demeure chez lui, 42 rue de Turenne à Paris. Superbe nouvelle : voilà qui a pu l'entourer au décès de ses parents ou pendant la Révolution ! Ce qui n'exclut pas qu'elle ait pu être cachée à Changy...

Il faut passer à l'acte de partage pour savoir que son frère, lui, a été pris en charge par sa grand-mère paternelle, veuve Le Peletier de Saint Fargeau nommée en toutes lettres « tutrice du Sieur Adolphe Nicolas Michel Lepeletier (sic), son petit-fils ». Bon...

Retour au contrat de mariage où « La demoiselle future épouse apporte en dot les biens et portions de biens... dont elle est propriétaire pour moitié... avec son frère, savoir 1°/ La Terre de Changy, Béclandière, St Germain l'Espinasse et dépendances... ».

est propriétaire pour moitié, indivisément avec M^{lle}. & Dolphe
Nicolas Michel Le Petit Desforts, son frère, savoir
1° La Terre de Changy, Béclandière, St Germain
l'Espinasse et dépendances Dept^s. De la Loire

Suivent 8 autres points décrivant les biens issus de successions diverses (grands-parents, grand-tante, cousin...) et en divers lieux (Paris, Aube, Loiret, Aisne, Eure-et-Loir...), terres, bois, fermes, moulins... et même « une halle de marché » dans le Pays de Caux. La seizième page de l'acte est consacrée à une pension annuelle « pour ses dépenses personnelles et son entretien... et à aucun autre objet tel que paiement de domestique, dépenses de voyage ou autres... laquelle somme la demoiselle future épouse touchera des mains du régisseur de ses propriétés, s'il en est établi un, ou à son choix, des fermiers de sa terre de Changy... ». Voilà qui nous intéresse, mettant Changy très en avant. Sans pour autant permettre d'avancer une date d'installation ferme. L'acte est signé 105, rue du Bac « dans une maison qu'occupent présentement M. et Mad. de Grosbois ». Le contrat de mariage se termine par 2 pages pleines de quelque 15 ou 16 signatures « du côté du futur » et « de la future », qui signent en accolant leurs deux prénoms, dommage pour le prénom usuel.

CM 1812, signature de la mariée et

parafé Madeleine Zoé Lévis Desforts

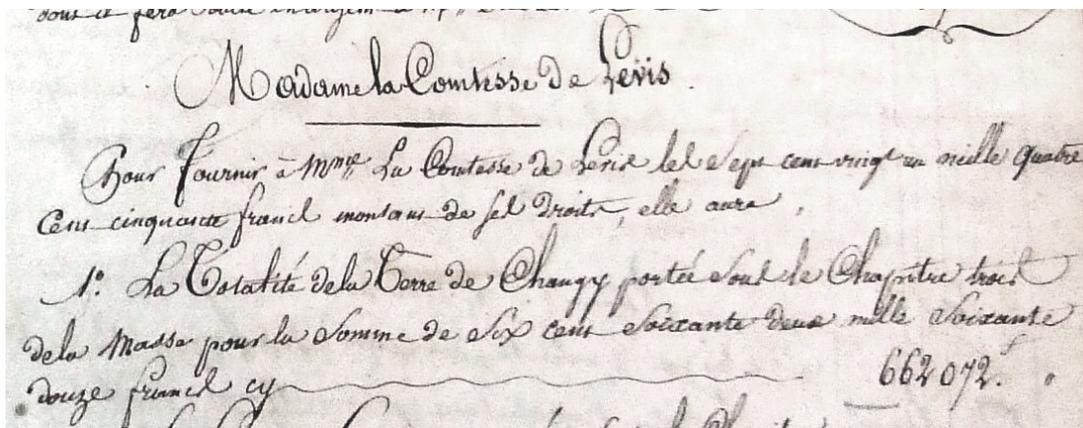
L'acte de partage de 1821 ne concerne que trois des successions vues dans l'acte de mariage de 1812 et confirme, précise ou décrit tous ces biens, propriétaires et liens familiaux, un délice pour qui aime, un casse-tête pour qui veut comprendre. Pour ce qui concerne notre propos, à savoir « Changy », et en dehors des tours de passe-passe notariaux dont je vous fais grâce, il est clair que la totalité du domaine est issue de la succession de leur grand-père Antoine Jean Terray de Rosières (après un 1^{er} partage en 1801, il y avait 4 héritiers) via leur mère.

Une douceur : la description de la Terre de Changy, à savoir 1/ le Domaine de Changy (33 éléments dont « Un grand château...⁸⁰ ») auquel s'ajoutent 2/ des Bois (de Boulletière, Lespinasse et Béclandière, 1 élément) et 3/ 4/ 5/ des Terres (mêmes noms, 3 éléments). Cerise sur le gâteau : une page d'historique de la vente de 1782 (où l'on apprend que le domaine a été acheté pour 350 000 livres) et 1 page et demie pour un tableau informant des acquisitions nouvelles depuis l'an XII (1804), dates, nom des vendeurs et des notaires à l'appui.

Dates des Acquisitions	Notaires dépositaires des Contrats	Noms des Vendeurs	Désignation des Biens
26 septembre 1811	M ^{re} Glaube, notaire à Changy	M ^{re} Bostin	Une Auberge consistant en bâtiment et terre situés commune de Changy

⁸⁰ La description se trouve ci-dessous en tête du chapitre « Les Lévis à Changy »

Résultat des courses : avec un « total de la masse » montant à 1 442 900 frs⁸¹ à diviser par 2 (1 frère, 1 sœur), « madame sa sœur abandonne » à son frère les biens du Loiret et de l'Aisne (entre autres), ce qui donne la moitié du million et des poussières sus-notés quand « elle aura / La totalité de la Terre de Changy » + une ferme que je ne situe pas + une somme d'argent pour équilibrer le tout.



Quelques mots sur le marié ? Bien sûr ! On ne sait jamais, il y a peut-être château à la clef...

(Léo) Guy Antoine de Lévis - Gaudiès

Petite parenthèse - Ça commence bien... mais ça vous permettra (peut-être) de moins vous perdre. Les branches de la maison de Lévis portent chacune un nom complémentaire (correspondant à un nom de lieu, château...): Lévis-Mirepoix, Lévis-Léran, Lévis-Ventadour... Notre Marquis est un « Lévis-Gaudiès » d'une branche Lévis-Mirepoix native de Gaudiès dans l'Ariège⁸². Je n'ai jamais trouvé cette dénomination complète dans les actes, elle m'a été tout de même utile dans des moments d'intense perplexité. Le nom « Lévis-Mirepoix » est revenu (je ne sais comment, soyons modeste) à sa sœur aînée Antoinette Louise, épouse La Ferté-Meun. Changy n'a donc jamais appartenu à des Lévis-Mirepoix, contrairement à ce que dit Grand-Mère, on lui pardonne facilement et on poursuit.

* (Léo) Guy (ou Gui) Antoine de Lévis, né en 1786 à Toulouse, issu « d'une puissante famille de seigneurs languedociens » (je recopie Wikipabien qui a recopié lui-même incognito sur quelqu'un mais c'est reposant), 11 branches vers le 12^{ème} siècle, 10 éteintes aujourd'hui, impressionnant. Son grand-père était Capitaine des galères du Roi, impressionnant, ça aussi. Son père, Guy Henri Joseph Thérèse de Lévis-Gaudiès fait une carrière militaire dans les Armées du Roi sous les ordres de celui qui deviendra son beau-père, un Lévis lui aussi mais Lugny⁸³, passe 5 ans en Corse pour y rétablir l'ordre (enfin, avec son régiment), en sort colonel. Il émigre à la Révolution, se fait missionner en Espagne, laissant dans la tourmente une épouse, Antoinette de Lévis-Lugny (qui a droit à 5 mois d'emprisonnement dans les geôles humides de Paris) et 2 enfants (Antoinette Louise et Léo Guy Antoine, pas 10 ans à eux deux) qu'une

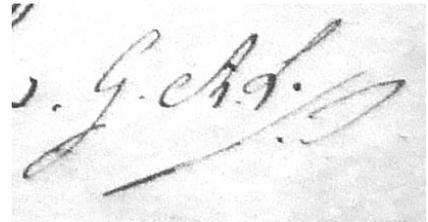
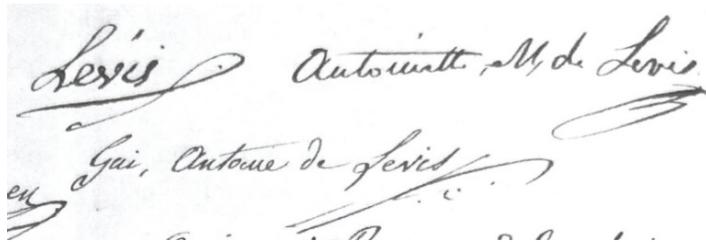
⁸¹ Un franc 1830 vaut environ 2,20 € en 2006

⁸² A 15 km au NE de Pamiers, 446 habitants en 1806

⁸³ Pour certains détails, je pioche dans un Inventaire historique et généalogique... des branches latérales de la maison de Lévis, tome IV, Toulouse, 1912, Privat. Du bon et du mauvais. Pour votre lecture du soir, c'est là <https://archive.org/details/inventairehistor04arch/page/668?q=%22leo%20gui%20antoine%20de%20levis%22>

ancienne gouvernante sauve d'une mort certaine (je suis pas à pas mon Inventaire sinon je vais m'endormir) en les recueillant et nourrissant. Mr le Marquis Père refait surface en 1802 après un séjour en Italie où il a attrapé le virus de l'art. Je ne sais pas quand le couple a divorcé, mais il a⁸⁴. Drôle de début de vie pour « notre » Marquis à nous...

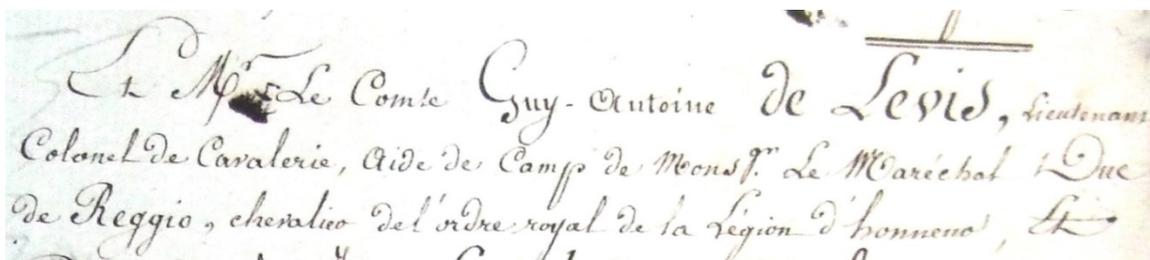
Que l'on retrouve en 1812, à son mariage, domicilié 16 rue Jacob (6^{ème} aujourd'hui, non loin de St-Germain-des-Prés), chez ses parents, quand Mademoiselle habite de l'autre côté de la Seine, 42, rue de Turenne, dans le Marais, nous venons de le voir.



Contrat de Mariage, 1812, signatures du marié, de ses parents... et parafe Gui Antoine de Lévis

Petit nid d'amour, je ne sais quand mais sans doute assez vite, au 105 rue du Bac, héritage « grand-oncle Grosbois », je le suppose, c'est du moins là que je le vois en 1818 lors d'une transaction entre son père et lui chez le notaire Poisson et le notaire Riant les domicilie au même endroit en 1821 lors du partage entre Madeleine Zoé et son frère.

Il aura attendu en tout cas le retour de la monarchie et 1814 et Louis XVIII pour... faire parler de lui. Rendez-vous compte (surtout si vous songez à la Teysonne dont l'eau frissonne non loin du château, à Changy)... Le 31 mars de cette année-là, « il fut l'un des 14 jeunes gens fidèles et dévoués qui... s'élançèrent à cheval... pour haranguer le peuple... et proclamer le retour du roi ». J'avais oublié qu'ils portaient cocarde blanche⁸⁵, qu'ils devaient en avoir une bonne réserve puisqu'ils en distribuaient autour d'eux et que son beau-frère La Ferté-Meun faisait partie de ces 14 braves. A la suite de quoi, il entame, comme Papa, une carrière militaire dans les Armées du Roi, ce qui doit le transformer assez en pigeon voyageur. Soyons raisonnable, je ne citerai que la Campagne d'Espagne en 1823 comme aide de camp du Maréchal Oudinot⁸⁶, il s'agissait de rétablir sur son trône le roi Ferdinand VII, petit-fils de Henri IV, du XXL (je parle de la taille de l'entreprise). Il termine lieutenant-colonel, est fait Chevalier de l'Ordre de St-Louis et reçoit la Légion d'Honneur.



Acte de partage du 13.1.1821

⁸⁴ Cf. le Répertoire du notaire Poisson à Paris, demande d'acte de notoriété, 4. 5. 1819 (A. N.)

⁸⁵ Couleur de la royauté. Sur un plan politique, très « colorée », cette cocarde. Récit tiré de l'Inventaire cité

⁸⁶ Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9dition_d%27Espagne - En 1821, lors de l'acte de partage, il était déjà aide de camp du Maréchal Oudinot, Duc de Reggio

Parenthèse - Beaucoup d'eau a coulé depuis quelques années sur le plan politique, la Révolution est loin, Bonaparte s'est transformé en un Empereur qui a permis, d'une certaine façon, à la Royauté de revenir en la personne que nous venons de rencontrer et, accessoirement, aux supporters royalistes de former leurs équipes (de se donner les moyens de s'entre-déchirer serait plus juste). A la louche : à Louis XVIII, frère de Louis XVI (lignée des Bourbon) succède son frère Charles X, c'est la Restauration, jusque-là tout va bien. En 1830, Révolution de Juillet, arrivée de Louis-Philippe fils du Duc d'Orléans (« Philippe-Egalité ») descendant de Louis XIII. Le feu couvait, bien sûr, dans les équipes, il y avait depuis longtemps des « ultra-royalistes » (comme le père de notre Marquis, pour ne pas le nommer), des acharnés des Bourbon et d'un jeu très « Ancien Régime » et, d'un autre côté, les supporters des « Orléans », nommés tout à fait raisonnablement « orléanistes », les deux équipes se « cherchant » à tout bout de champ, évidemment. En 1830, Louis-Philippe feinte et prend le pouvoir, les orléanistes faisant pack avec lui, les ultra-royalistes changent de maillot pour prendre celui de « légitimistes » (mais c'était du pareil au même). Si vous m'avez bien suivie, l'heure était grave. Or (la parenthèse est finie)...

... il semble que l'air des engagements politiques ait convenu à Mr le Marquis : on le trouve « élu député du collège du département de la Loire » en 1828, siégeant à droite, puis Pair de France en 1829 (équivalent de sénateur). Titre dont il hérite à la mort de son père puisque cette « charge » créée en 1814 avait l'heur de n'être pas trop compliquée : en gros, il fallait être noble, on était nommé Pair et le job est héréditaire⁸⁷. C'était sans compter sur la Révolution de 1830... Par opposition à Louis-Philippe, il abandonne la vie politique. Il n'était pas tout seul : 53 députés fidèles au « vrai » roi Charles X claquent la porte, les Pairs qu'il avait nommés sont radiés, s'ensuivent pressions politiques, perquisitions, attaques (y compris anticléricales) et déchirements en tous genres pour ceux qui se déclarent « légitimistes », je ne mets même pas de lien, vous tapez « légitimisme » ou « Louis-Philippe » sur Mr Glouglou et vous faites votre marché. D'autant plus que vous devez vous demander pourquoi ces détours bien ennuyeux. Je vous réponds : parce que ça a à voir avec Changy. Ah ? Oui.

De son mariage avec Zoé Le Peletier Desforts seraient nés 3 enfants, 2 morts en bas-âge dont je ne trouve pas la trace et un fils, Guy Antoine Michel Henry, né en « 1822 » d'après ce que je lisais. J'avoue avoir eu un peu de fil à retordre avec ce jeune homme et sa famille, Mr Glouglou restant assez muet ou pas trop cohérent. Pourquoi se martyriser les neurones pour quelqu'un qui n'a rien à voir avec « nous » est une bonne question. Mais une autre histoire, que voilà.

Je savais que ce fils était « décédé à Paris le 18 avril 1850 à l'âge de 17 ans et 6 mois » selon l'Abbé Prajoux⁸⁸ (ce qui me posait problème s'il était né en 1822...), « tué en duel à 20 ans » d'après Grand-Mère, « mort à 20 ans d'un refroidissement au sortir d'un bal » renchérisait un autre historien local⁸⁹, ce qui n'arrangeait rien du tout. Et ne voilà-t-il pas qu'en reprenant

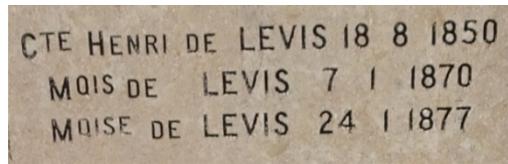


⁸⁷ Ça n'a pas été aussi simple que ça pour G. A. de Lévis qui a dû constituer tout un dossier pour arriver à ses fins, voir Le Moniteur Universel du 26 06 1829

⁸⁸ Les châteaux historiques du roannais, Éditions Souchier, Roanne, 1927, dont une dizaine de pages sur Changy sont incluses dans l'ouvrage de A. Blanchardon

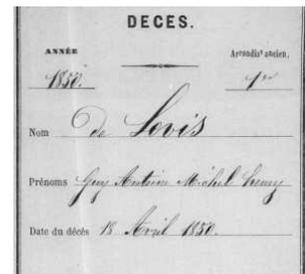
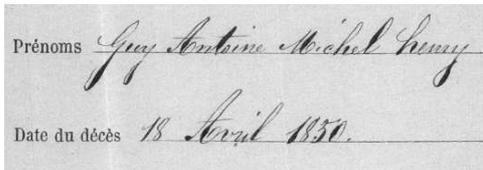
⁸⁹ J. Laforest, auteur d'une Monographie de la Commune de Changy (1899) également incluse dans l'ouvrage d'A. Blanchardon, p 58 à 112, pour « rendre hommage à sa mémoire » - Instituteur, successeur en 1888 d'A. Delorme

une photo que j'avais faite en 2018 au cimetière de Changy de la tombe moderne des Lévis, je m'aperçois que la date gravée indique « 18. 8. 1850 ». De quoi attraper des frissons, vous en conviendrez aisément. Un soir où je ne savais plus quoi faire (vous connaissez la chanson), je me mets donc en chasse et pars pour Paris (de mon tabouret, s'entend).



Petite parenthèse - L'ensemble des registres paroissiaux et de l'état civil de Paris, originaux et doubles, ayant brûlé intégralement en mai 1871, lors de la Commune, à l'Hôtel-de-Ville et au Palais de Justice, soit environ 8 millions d'actes perdus, le travail n'est pas simple mais peut se faire. On dispose en effet de fiches présentées par ordre alphabétique et reconstituées patiemment dès 1872 (en ligne) puis d'environ 110 000 actes rétablis à partir de papiers de familles, d'extraits d'actes paroissiaux et d'actes notariés, soit le 1/3 du total parti en fumée. Suite à une convention signée fin 2017 entre la Ville de Paris et les Mormons, cette communauté vient de terminer de numériser les actes, mis en ligne depuis février 2019.

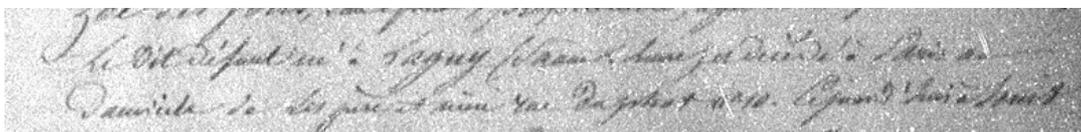
Revenons à « notre » jeune Lévis. Aussi laconique que les milliers d'autres, sa fiche de décès confirme la date du 18 avril 1850, donne une localisation (1^{er} arrondissement)...



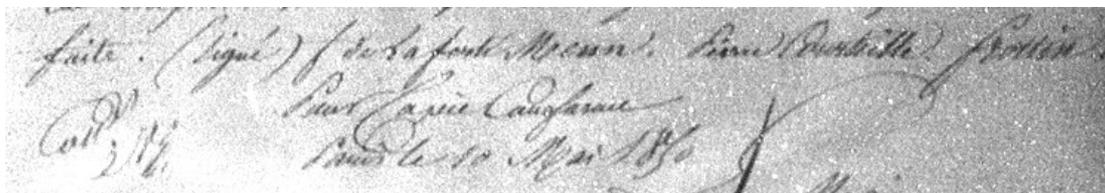
... et m'ouvre la porte à l'acte lui-même (après un gentil coup de main de « FB Île-de-France », ma maîtrise du site mormon m'est loin d'être acquise). Waouh ! Coup de pouce à la souris : « ... Guy Antoine Michel Henry de Lévis, sans profession, âgé de 17 ans et demi... ». Le duel à 20 ans signalé par Grand-Mère devenait hors course... L'écriture n'est pas facile, le scan, d'une qualité épouvantable, je déchiffre pas à pas... « ...fils de Guy Antoine de Lévis, propriétaire, 63 ans et de Madeleine Zoé des Forts..., 53 ans... le dit défunt né à Lagny (Saône-et-Loire - on m'aide pour cette lecture) et décédé à Paris au domicile de ses père et mère rue Duphot, n° 10. Ce jour d'hui à 8 h du matin ». La dite rue va de l'église de la Madeleine à la rue St-Honoré, impossible de mettre une photo, Haussmann est passé par là...



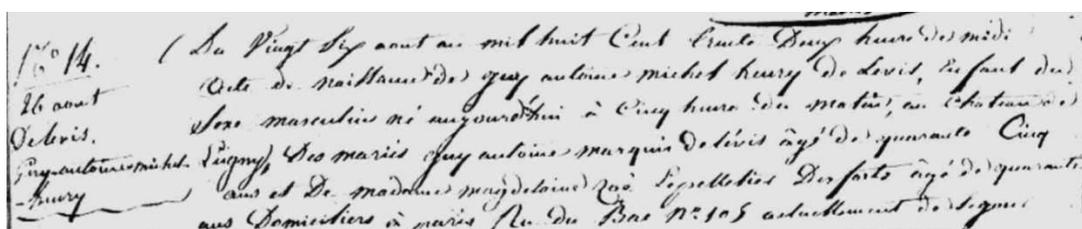
Acte reconstitué



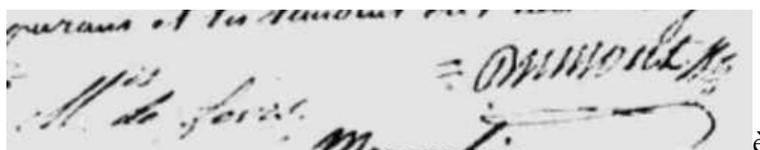
Suivent les noms des 2 témoins, « Jacques Antoine Fernand de La Ferté-Meun, propriétaire, 43 ans... » (c'est le nôtre !), domicilié 85 rue du Fg St-Honoré (bel endroit), il signe⁹⁰ « F » (pour Fernand). L'autre témoin est un certain Pierre Courteille, professeur, 31 ans, domicilié à la même adresse que les Lévis.



J'ai vraiment bataillé pour retrouver le lieu de naissance (et donc l'acte), je vous passe les jubilatoires péripéties vécues avec mon tout-seul, je sens que vous vous impatientez. Résultats des courses : il s'agissait de Lugny-lès-Charolles en Saône-et-Loire⁹¹ où naît, « au château », Delévis (sic) Guy Antoine Michel Henry, le 26 août... 1832⁹². Ah.



Suit la description « des mariés Guy Antoine Marquis de Lévis âgé de 45 ans et Madame Magdeleine Zoé Lepelletier Desforts âgé (sic) de 40 ans domiciliés à Paris rue du Bac numéro 105, actuellement de séjour... dans leur château du dit Lugny ». Sont témoins le prêtre desservant et Pierre Dumont, 42 ans, profession de régisseur, qui signe grassement.



Signatures M(arquis) de Lévis et Dumont

Qu'auriez-vous fait à ma place, hein ? Tout comme moi, tapoté sur le dos de Wikisavan pour voir de quelle veine encore était ce spécimen de logis, non ? Dieu... Un lien⁹³ et puis une photo suffiront (osons dire « comme d'hab' »)...



Le château de Lugny-lès-Charolles (71)

⁹⁰ Puisqu'il s'agit d'une reconstitution d'acte, la signature est transcrite, mais telle quelle

⁹¹ A 6 km au sud de Charolles, à peine 40 km de la limite du département de la Loire ou 50 km de Chagny. A ne pas confondre avec un autre Lugny, toujours en Saône-et-Loire, mais près de Mâcon

⁹² L'erreur « 1822 », qui traîne partout, se trouve aussi dans le fameux Inventaire cité (en est-il l'origine ?)

⁹³ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Lugny_\(Lugny-l%C3%A8s-Charolles\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Lugny_(Lugny-l%C3%A8s-Charolles))

* Wikisavan est si gentil qu'il m'apportait aussi, sur un plateau d'argent, le matériel nécessaire pour tout comprendre. Attachez vos ceintures et on y va. La seigneurie de Lugny passe aux Lévis en 1430, devient baronnie vers 1630, l'ancien château-fort est reconstruit par le grand-père maternel de notre Marquis⁹⁴ à partir de 1771, élégance et sobriété toute, orangerie, potager de 1 ha, jugez du peu. En 1808, suite à une succession de circonstances affreuses⁹⁵, le château revient à Antoinette de Lévis-Lugny, mère de « notre » Marquis de Lévis. Qui en hérite à son décès en 1833, avec ses quelque 700 ha de terres.

Parenthèse - Héritage, certes oui, mais le contrat de mariage de 1812 inclut, de la part de son père, une « donation entre vifs... en avancement de sa succession future... le donateur se réserv(ant) l'usufruit pendant sa vie ». Et les biens concernés allaient bien au-delà du « château de Lugny et dépendances ». Ceci étant, dans le cadre d'une succession, Wikipépé oublie complètement sœur Antoinette Louise (épouse La Ferté-Meun) lorsqu'il nous dit benoîtement comment le Marquis de Lévis « procédera progressivement au démembrement de l'ancienne baronnie par la vente des biens dont il avait hérité⁹⁶ ». Nous y reviendrons.

Henry de Lévis est donc né chez sa grand-mère, dans ce château où son père et sa tante allaient passer WE ou vacances de Pâques pour changer de l'air pollué de Paris et où, à ce moment-là, le Marquis et la Marquise étaient « de séjour » (et non « domiciliés »).

* Essayant de saisir vers quelle époque les Lévis avaient pu s'installer à Changy (ce qui n'exclut pas Paris), j'ai eu la curiosité de m'intéresser à Lugny, bien m'en a pris.

Au recensement de 1836, « personne », le château tourne avec le régisseur Dumont (témoin à la naissance d'Henri), son épouse et leur enfant de 11 ans, 1 garde, 1 femme de chambre et 4 domestiques, une peccadille, certainement. A Changy, les recensements ne commencent qu'en 1841, les Lévis y sont nommés.

111	1	111	De Lévis	Guy de Lévis	Marquise	1				
112	2	2	Lugny	Marie de Lévis	La Ferté-Meun					
113	3	3	De Lévis	Henry de Lévis	Henry de Lévis	1				

Un tout petit élément faisait pencher ma balance : sont arrivées jusqu'à nous des planches botaniques numérotées et dessinées, selon la mémoire familiale, d'après les plantes des serres de Changy par un dénommé Gastel, datées en général de 1837 sauf deux, d'avril et du 18 août 1836. Ce qui pourrait faire admettre une installation réelle à Changy au moins en 1835.

⁹⁴ Celui-là même sous les ordres duquel avait guerroyé son père

⁹⁵ Son père est guillotiné en 1794 et son frère meurt noyé en 1808 à Charolles (calèche tombée dans la rivière)

⁹⁶ Le domaine est cédé en 1843 et passera à la fin du siècle aux Grammont qui lui donneront son nom actuel



Sensitive
Aout 18. 1836. Gastel



Planches Rochea et Sensitive, date, classeur cuir pour insérer les planches (descendance Fourt-Guiller)

Mais bien plus conséquente pour asseoir une date un peu ancienne est la piste des archives du château⁹⁷, une mine qu'il faudrait exploiter. Je n'ai fait que survoler ces petits cahiers ou feuilles volantes rassemblant des « cahiers des charges » (ventes, baux, donations...) ou comptes divers (vente de bois, de bétail, factures...) allant de l'année 1600 jusqu'à 1957, mais j'ai pu glaner quelques éléments. Je puis ainsi vous dire que lors du renouvellement d'un « bail d'un an du Pré de la Vigne » en date du 14 mai 1836, le Marquis de Lévis est dit « demeurant ordinairement à Changy (Loire) ».

Du 14 mai 1836
Cahier de Charges
dressé à la Requête de
M^{rs}
le M^{rs} de Lévis et de
M^{me} la Comtesse de Lafatè-
reux
pour
l'amélioration de deux
propriétés situées à Lugny
et Loire et environs
Baux
Lugny
60

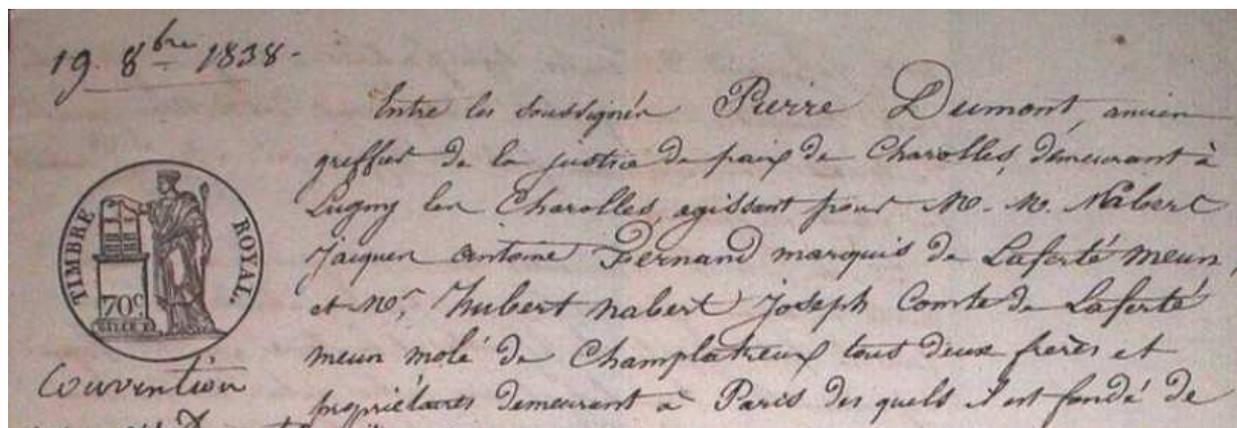
Du 14 mai 1836
Cahier de Charges
dressé à la Requête de
M^{rs}
le M^{rs} de Lévis et de
M^{me} la Comtesse de Lafatè-
reux

Lugny, agissant au nom et comme Mandataire de M^{rs} de Lévis
autour M^{rs} de Lévis demeurant ordinairement à Changy
(Loire) d'une part

Cahier des Charges du 14 mai 1836 et adresse du Marquis de Lévis

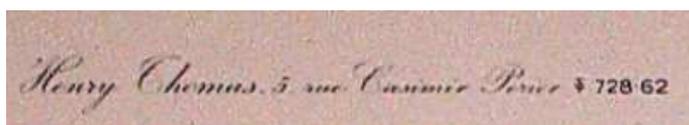
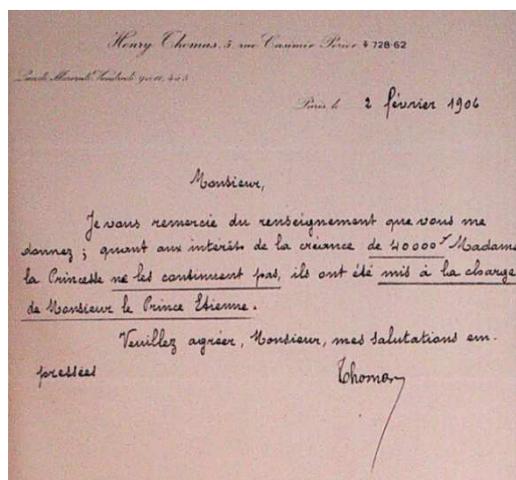
⁹⁷ Cf [https://fr.geneawiki.com/index.php/71268 - Lugny-1%C3%A8s-Charolles](https://fr.geneawiki.com/index.php/71268_-_Lugny-1%C3%A8s-Charolles) et voir « documents numérisés »

Ces registres confirment aussi le « dépeçage » de la propriété, les ventes, affermages et cie se succédant régulièrement à la demande du Marquis mais aussi (nous la retrouvons donc bien ici) de sa sœur Antoinette Louise, « Comtesse de La Ferté-Meun, demeurant à Paris rue de la ferme des Mathurins, n° 43 » et même des enfants de celle-ci, lors d'une « Convention par suite de vente en date du 19 octobre 1838 ».



Entre les soussignés Pierre Dumont ancien greffier... agissant pour Mr Nabert Jacques Antoine Fernand marquis de La Ferté-Meun et Hubert Nabert Joseph Comte de La Ferté-Meun Molé de Champlâtreux tous deux frères et propriétaires demeurant à Paris...

Rigolo - Qui s'occupait du domaine de Lugny-lès-Charolles en 1906 ? Henri Pierre Thomas lui-même, notre agent de biens de 1895 ! Un « y » à Henri, plus de Pierre, mais c'est bien lui, toujours domicilié à Paris, 5 rue Casimir Périer, il a le téléphone (728. 62 pour le cas où).



Pour terminer - L'idée qu'un député de la Loire en 1828 avait sans doute obligation (ou raisons) d'être domicilié dans le département pouvait amener à une date bien plus antérieure. Encore faut-il le prouver. N'arrivant pas à trouver l'exact renseignement sur le site de l'Assemblée Nationale, j'ai contacté leur service d'Archives qui m'a répondu par retour (que c'est beau) : « La Charte constitutionnelle de 1814 dispose dans son article 42 que *La moitié au moins des Députés sera choisie parmi des éligibles qui ont leur domicile politique dans le département* ». Caramba ! J'ai une cote pour les Archives Nationales, si quelqu'un veut...

Sachant que Madeleine Zoé Le Peletier Desforts est devenue propriétaire du Domaine de Changy en 1821 et qu'il n'est pas impossible que Guy Antoine de Lévis, pour être élu député en 1828, ait eu à être domicilié dans la Loire, on peut en conclure qu'ils se sont sans doute installés à Changy entre ces deux dates. Sauf erreur en ma défaveur (comme au Monopoly).

* Question à mille francs : pourquoi donc avoir troqué domaine familial et demeure historique contre un bâtiment charmant mais de facture si simple et qui, sans doute, sommeillait⁹⁸ ? L'instituteur Delorme, très pratique, donne sa solution : une fois vendu le château de « Luny » (sic), « il est venu habiter celui de sa femme, le trouvant plus agréable ».

L'Abbé Prajoux, lui, renchérit avec un zeste de romantisme : « la tranquillité de cette maison des champs, le voisinage de la montagne et les vastes prairies aux horizons lointains... lui faisaient aimer cette résidence ». Gentleman farmer, le Marquis de Lévis, pourquoi pas ?... Après tout, A. Blanchardon ne manque pas de noter les « 2200 ha sur Changy et Lespinasse, avec la forêt de Lespinasse et les domaines attenants » qu'auraient reçus le Marquis de la Ferté-Meun en 1877, très loin devant les 700 ha de Lugny connus...



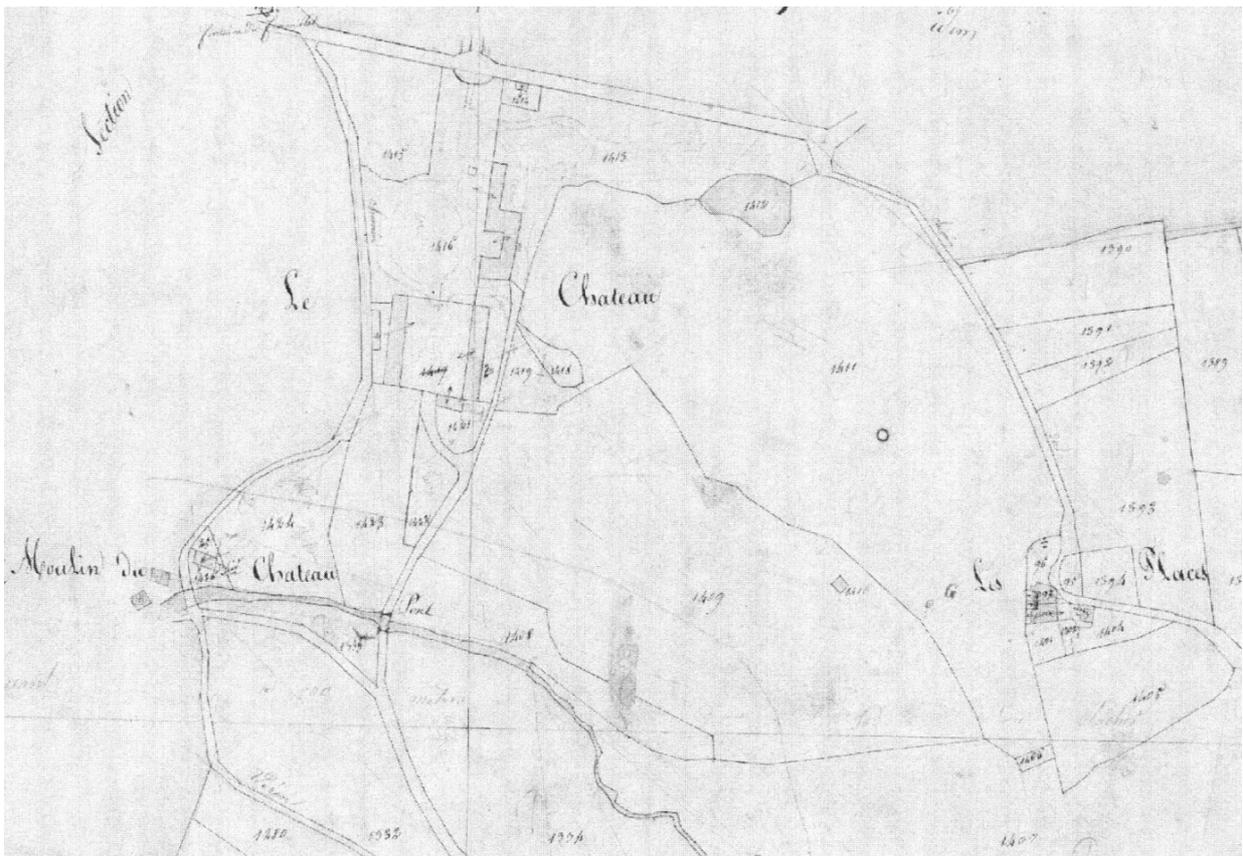
Devant le perron du château, les vastes prairies aux horizons lointains... (Ep, 2017)

Pour ma part, j'ajouterais volontiers une touche politique, histoire de mettre un peu de couleur, en rappelant cette période plus que troublée des années 1830. L'Inventaire... de la Maison de Lévis semble d'ailleurs aller dans ce sens : « Le Marquis vécut alors de la vie de famille, habitant principalement le château de Changy », précisant que « le seul fils qui lui restait... était l'objet de son attachement, se consacrant entièrement à son éducation ».

⁹⁸ D'après J. Laforest, Jean Antoine Terray, comme son prédécesseur le Marquis de Vauborel, n'y résidait pas, « laissant à ses subordonnés le soin de gérer ses biens »

Ce que je vois en passant, c'est qu'on ne faisait pas dans la demi-mesure dans la lignée. Un personnage a pu peser très lourd dans les choix du Marquis de Lévis, le Comte Molé, si proche familialement parlant. Orléaniste pur-sang, passablement détesté, assez ambitieux pour avoir servi Napoléon, Louis XVIII puis Louis-Philippe qui l'aimait bien, il aura eu pour tâche (entre autres) d'imposer aux Pairs de France radiés le ralliement à Louis-Philippe contre une réintégration... Des deux frères La Ferté-Meun, tous deux gendres de Molé, j'ignore où se situait « le nôtre ». Je sais par contre que son cadet, Hubert, soutenait Louis-Philippe. En 1851, Molé, après s'être rallié à Louis Napoléon Bonaparte, s'opposera finalement à son coup d'état. Les thés ou dîners en famille ne devaient pas manquer de piquant et toutes ces questions ouvrent un sacré champ d'investigations... que je n'ai eu ni envie ni temps de labourer.

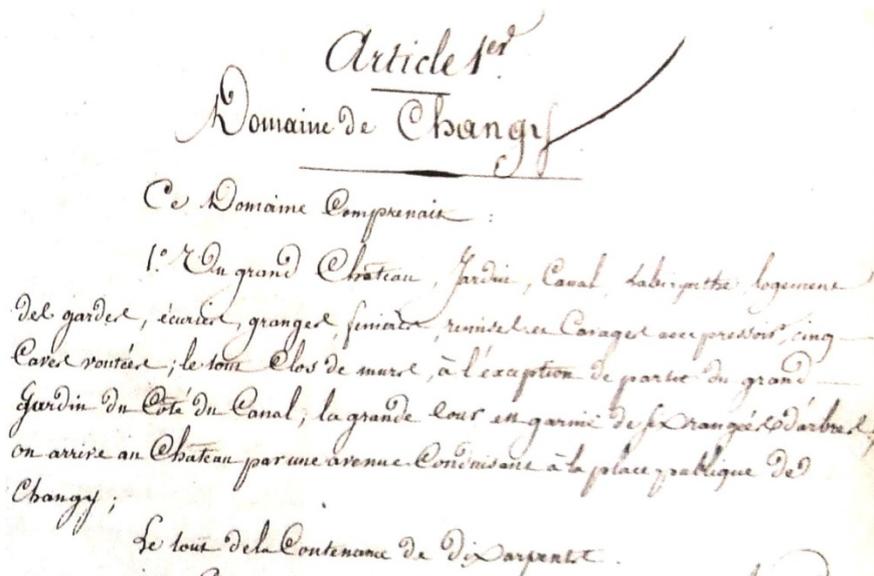
La page de l'Établissement de propriété nous aura décidément menés très loin. Il fallait, je crois, ces longs détours pour saisir un tant soit peu qui étaient « nos » prédécesseurs et avec qui « notre » château avait vécu. Maintenant que nous avons les idées plus claires (non ?) et sans oublier la dernière pièce de l'acte de 1895 intitulée « État descriptif et estimatif », retournons à Changy pour jeter un œil sur la vie du (de) château au temps des Lévis.



Plan cadastral de Fenouillet, 1831,

le château avec les « ateliers » sur sa gauche, maison du régisseur au coin ; de l'autre côté, les deux bâtiments de ferme, le moulin, la Teysonne qui court et les chemins Sud, Ouest, Nord (départ de l'avenue) et Est.

Les Lévis à Changy



Description du château et ses dépendances dans l'acte de partage de 1821 - Domaine de Changy - Ce domaine comprenait : 1° Un grand château, jardin, canal, labyrinthe, logement des gardes, écuries, granges, fenil⁹⁹, remises et caves avec pressoirs, cinq caves voûtées; le tout clos de murs, à l'exception de partie du jardin du côté du grand canal, la grande cour est garnie de six rangées d'arbres et on arrive au château par une avenue conduisant à la place publique de Changy; le tout de la contenance de dix arpents¹⁰⁰.

* D'après les recensements de 1841 à 1876

Dès le début, « Le Château » apparaît clairement, aux côtés des « quartiers » du Bourg, de l'Hôpital et de la Place, des Hameaux (Véron, Rébruns...), Domaines (du Pont...) et autres Vigneronnages de...¹⁰¹. Avant le recensement de 1872, le domaine est baptisé de diverses manières, « Château de Changy » (1841), « le château de Changy maison de campagne de Mr le Marquis de Levis » (1846), « Le Château de Levis » (1851), « Château de M. de Lévis » (1856, avec accent), « Château de Changy » (1861), « Château de Lévis » (1866) pour arriver au simple et normal « Le Château » de 1872, Mr le Marquis n'étant plus.

A cette date de 1872, « Desforts Zoé, Marquise de Lévis, rentière, 80 ans », ouvre la longue liste des 29 personnes qui habitent la propriété. C'est le plus haut chiffre retenu, talonné de près par 1866 et 1876 (28). Les années suivantes descendent, nous l'avons vu, entre 12 et 17, les précédentes oscillant entre 24 (1846), 21 (1841/ 1851 / 1861) et 15 (1856). Les Lévis sont 3 en 1841 et 1846, 2 de 1851 à 1866 (absents en 1856) et 1 en 1872 et 1876.

Petit pointage. En 1841, après le trio « Lévis », sont cités : les « domestiques de monsieur » et de « madame » (inchangés en 1846), 1 cocher, 2 bouviers, 1 cuisinier, 1 gouvernante, 5 domestiques, 1 institutrice et sans doute sa femme de chambre puis le régisseur, sa femme et leur fille. J'ai oublié le jardinier mais je vous donne son nom, Antoine Comte : est-ce lui qui

⁹⁹ Mot régional pour « fenil »

¹⁰⁰ La mesure de l'arpent est très variable, de 20 à 50 ares... 10 arpents : de 2 à 5 ha

¹⁰¹ En 1841, 32 lieux et lieux-dits et aujourd'hui 38

entretenait si bellement dans les serres ces spécimens dessinés par le dénommé Gastel entraperçu tout à l'heure ? Curieux personnage que nous découvrirons peu après.

Jusqu'en 1866, fonctions et nombres ne changent guère. A noter tout de même en 1846 la présence d'un « frotteur » et d'un « professeur »¹⁰² (l'institutrice est toujours là, nommée « ex-institutrice » en 1856 et en 1861) ainsi que (1851) d'un « domestique attribué à l'exploitation » et d'un menuisier. En 1856, les Lévis ne sont pas recensés à Changy, la maison tourne avec 15 personnes dont 7 domestiques.

En 1866, quatre ans avant le décès du Marquis, l'institutrice est devenue dame d'honneur, il faut retirer 1 bouvier mais ajouter 2 femmes de chambres, 2 jardiniers et 1 chapelain assez inattendu¹⁰³. Le jeune régisseur Pierre Aymé déclarera le décès du Marquis en 1870.

Veuve, la Marquise de Lévis ne baisse pas la garde : en 1872, la dame d'honneur vient de la Seine et de nouvelles compétences apparaissent, 1 maître d'hôtel (domestique en 1866, son épouse est devenue « gouvernante »), 1 sommelier (de Saône-et-Loire), 1 cuisinière (du Rhône) et son aide-cuisinière (de l'Allier, en plus du cuisinier qui vient de l'Hérault), 1 palefrenier et 2 gardes, 3 jardiniers épaulant cette fois 1 chef-jardinier (qui a 1 domestique).

16	Desforts	Zoi	rentière				1	80	ii
17	Rupin	Jeanne	bonne				1	44	ii
18	Ducoux	Madeline	gouvernante				1	23	de la Loire
19	Bours	Jacques	châtelain				1	37	ii
20	Fanchon	Zouze	gouvernante				1	33	ii
21	Valey	Antoine	cuisinier				1	48	Hérault

On retrouve à peu près les mêmes en 1876, le sommelier a disparu, 1 valet de pied et 1 maître d'hôtel allemands ont été embauchés de même qu'un berger et 1 bergère (de l'Allier), la dame d'honneur vient toujours de la Seine mais s'appelle De La Touche et elle est veuve. Le chef-jardinier est devenu Maître-jardinier, vient de Saône-et-Loire comme 2 de ses 3 jardiniers. Un aumônier arrivé du Gard s'est installé, aidé dans les tâches ménagères (je le suppose) par une jeune « rentière » (sic) de la Manche. Il chapeaute peut-être Antoinette Fontbonne, Supérieure des Sœurs-de-St-Joseph¹⁰⁴, recensée avec 2 institutrices, toutes trois de la Loire (de même que le cocher, le bouvier et les 2 gardes). Le nouveau régisseur vient de Saône-et-Loire, tout comme 2 des 3 domestiques (le 3^{ème}, de l'Allier). Il semble que la représentation de la Loire ait été meilleure en 1872, impossible de savoir quoi que ce soit avant, le recenseur ne s'attachait pas à ce genre de détails et rien n'est plus noté à partir de 1881, il faut attendre 1906 pour retrouver des provenances.

¹⁰² A pour charge d'entretenir les parquets - Le professeur a pour nom Courteille et c'est lui qui, en 1850 à Paris, est l'un des 2 déclarants du décès du jeune Lévis (les Lévis vivent donc bien entre Paris et Changy)

¹⁰³ En gros, prêtre chargé d'une chapelle ou d'une « paroisse personnelle » (maison noble, couvent...). Il y avait au 1^{er} étage du château une chapelle, aménagée vers 1770 par le Marquis de Vauborel (source J. Laforest)

¹⁰⁴ Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/S%C5%93urs_de_Saint_Joseph Une petite communauté enseignante existait à St-Etienne... Antoinette Fontbonne est arrivée en 1845 à Changy, voir plus loin (« La chapelle »). Même habit, donc que Marie Sérol (cf. le « Petit zoom généalogique » du début)

Ce passage par les recensements nous permet, je pense, d'avoir une idée de la « ruche » que représentaient le seul château et ses abords immédiats, à savoir la maison du régisseur ou « les bâtiments d'habitation... (et) logements de vigneronnes » que décrit l'acte de 1895. Je n'ai tenu aucun compte des fermes, vigneronnages et cie, de même que je ne me suis pas arrêtée aux Moulins (occupés, en gros, par 5 à 8 personnes, 1 à 2 familles).

Chronique des jours au temps des Lévis



L'Abbé Prajoux nous raconte comment le Marquis de Lévis « restaura le château, augmenta ses dépendances et le dota de jardins et de serres... », faisant également édifier « une belle chapelle ». L'instituteur Delorme, lui, le décrit avec une certaine affection, « de formes modestes... placé sur un petit monticule, recouvrant d'immenses caves... de grands jardins, une serre chaude et deux tempérées, un beau cèdre. De superbes platanes gigantesques ornent l'entrée sur deux lignes. Sur le perron on jouit d'une vue splendide ». Jolis détails que les caves ou les précisions à propos des serres, de même que l'existence d'une « ancienne glacière » ou d'une « salle de bain » (vraiment ?). A ses yeux, les meubles sont « de grande valeur ».



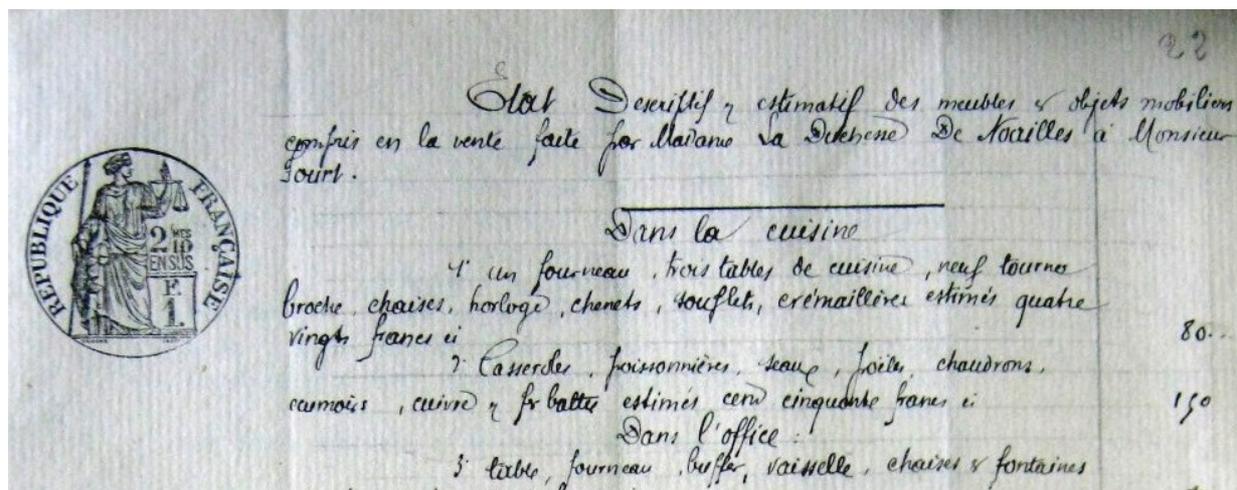
L'allée de platanes, Ep, 2017



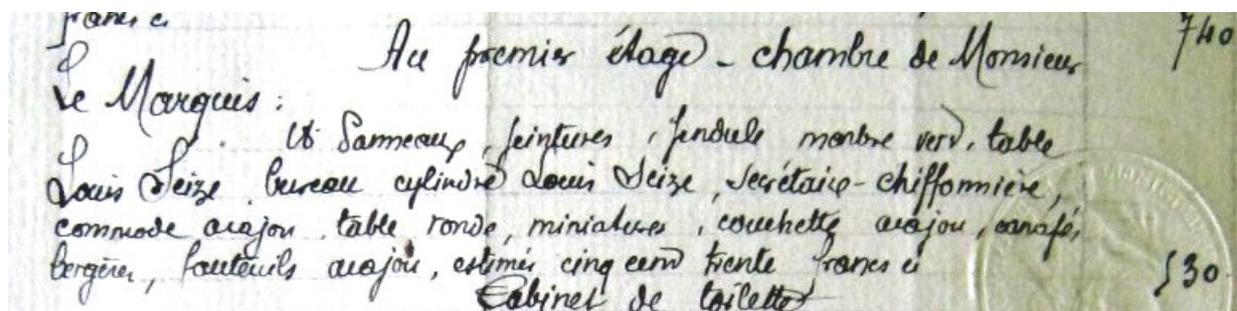
Du château, vue vers le bourg et la plaine roannaise

Le mobilier

Prenant en main les 4 pages du fameux « Etat descriptif », je me suis amusée à dénombrer les pièces du château. Résultat des courses : au rez-de-chaussée, 1 ensemble Bibliothèque / Salon / Salle de billard / Salle à manger, 1 ensemble Cuisine / Office / Grand Office / Lingerie / Lampisterie / Chambre des conserves, 3 chambres (dont 1 « de domestique »), 1 « pièce », 1 cabinet de toilette, 2 vestibules. Au 1^{er} étage : 14 chambres dont 2 « de domestiques » et 1 « du valet de pied » près de la « chambre de Mr le Marquis », 3 cabinets de toilette, et, bien sûr, un immense escalier. Le clerc a dû faire erreur, notant une autre « chambre de Mr le Marquis » et oubliant Madame (pas de référence à Duc ou Duchesse, soit dit en passant...). La maison (ou « appartement ») du régisseur est composée de 2 chambres, d'un bureau et d'une cuisine.

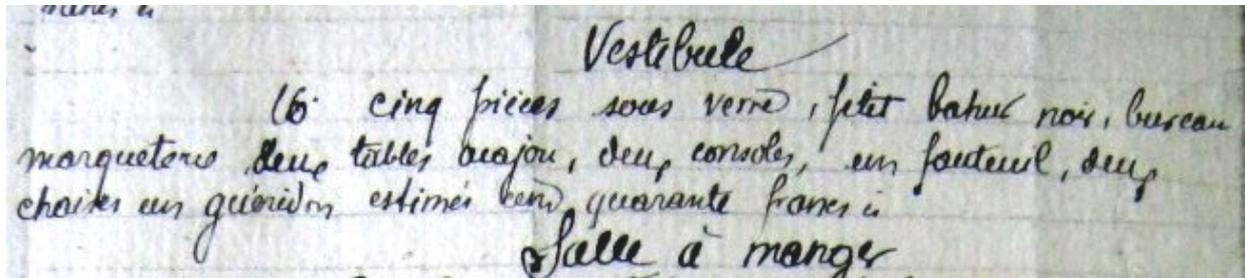


Sans oublier qu'il ne s'agit que du « surplus » laissé et vendu aux Fourt, on peut également se régaler à faire défiler des noms de meubles, beaucoup d'acajou, du noyer (plutôt chez les domestiques), peu d'armoires (4 à la lingerie tout de même) ou de commodes, des « couchettes » et non des lits (sauf si « lit d'enfant garni » ou « lit de fer »), des tables de nuit, des bibliothèques (dont une « trois corps » et ses 1200 volumes), des consoles, guéridons, jardinières, chiffonnier, secrétaire, bureaux (celui de la « chambre de Mr le Marquis » est « cylindre Louis Seize », assorti à la table titrée de même).



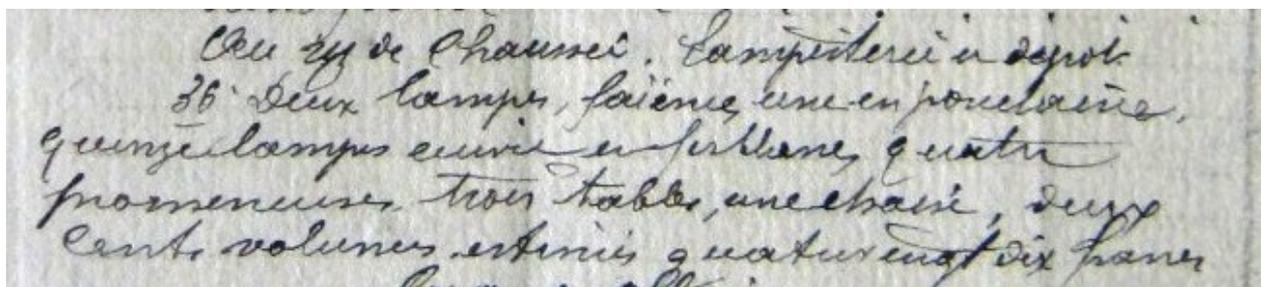
Et des tables, des tables, des tables, à jeu, à ouvrage, à toilette, en acajou, en marqueterie, ou tables « tout court », j'en ai compté 29 en dehors des 2 « table à rallonges (et) à volets » de la salle à manger épaulées de leurs 12 chaises et de « trois dressoirs acajou ». De quoi s'asseoir et papoter (et remplir l'espace), et voilà les chaises, divans, fauteuil (un seul Voltaire), simples « sièges » ou « banquette », bergères (une quinzaine sans doute, « bergère » a souvent un « s »),

comment voulez-vous compter tranquillement...), 5 causeuses, enfin, dont 1 dans le cabinet de toilette de Monsieur, c'est dire (la taille des pièces). Un stop brutal devant ces « quatre meubles à entre-deux bois et cuivre » : était-ce un rescapé qui se trouvait rue Quentin-Bauchart et dont Tante Bépie ne s'est jamais séparée ?



Pour parfaire cet inventaire à la Prévert, il suffit de passer dans les cuisine ou office et on repart pour des fourneau, soufflets, tourne-broche et autre poissonnière ou chaudron, la fontaine pour se laver les mains, de la vaisselle, bien sûr, un « buffet soixante pièces porcelaine » dans le « Grand Office » où logent une « grande table et dix chaises » avec les « garde-manger, balance poids » mais aussi « service porcelaine, service faïence, soixante verres, deux tables ». Misère de ma vie, j'allais oublier les extra, lustres, brocs, flambeaux, 1 Christ ivoire, candélabres, paravents, tapis, tableaux (un certain nombre), gravures, 4 potiches, des pendules (« marbre vert » dans la chambre de Monsieur, « biscuit » dans la « chambre verte »), un baromètre et une « histoire de Jésus-Christ » (à défaut du raton-laveur de Prévert sus-cité).

Mais pour moi, le plus « goûteux », comme on dit en Lorraine, reste bien le détail de la « lampisterie », sujet que vous découvrirez dans le récit de Grand-Mère...



Au rez-de-chaussée - Lampisterie et dépôt - Deux lampes faïence, une en porcelaine, quinze lampes cuivre et fer blanc, quatre promeneuses, trois tables, une chaise, deux cents volumes, estimés quatre-vingt-dix francs (« 36 » : chaque pièce est dotée d'un numéro allant de 1 à 38)

Le dessinateur Gastel, les serres du château... et le reste, de 1818 à 1837 (environ)



Martine (Guiller), ma tante bien-aimée, avait trouvé une indication sur le Web à propos de ce Gastel, « dessinateur lithographe ». Maladresse de ma part (j'étais encore « petite ») ou manque réel d'infos, je ne sais, toujours est-il que je n'avais rien trouvé d'autre que cette lettre vendue à Drouot en 2016, signée Louis Napoléon Bonaparte, datée du 6 octobre 1849 à St-Cloud¹⁰⁵ et adressée à « Mr Gastel ancien dessinateur au dépôt de la Guerre à St-Cloud ».

*Mr. Gastel ancien Dessinateur au D^{pt}
à St-Cloud*

Le pas encore Empereur Napoléon III le remerciait assez chaleureusement ainsi « Vous ne vous êtes pas trompé en présumant que les batailles de l'Empereur dessinées par une main habile comme la vôtre me seraient d'un prix infini. Vous consentez à vous en priver pour enrichir mes collections. C'est un véritable sacrifice dont je vous sais beaucoup de gré... ». Entre St-Cloud, Changy, des fleurs et des batailles napoléoniennes, avouez que le lien n'était pas des plus limpides...

*Je ne vous êtes pas trompé en présumant
de l'Empereur dessinées par une main
habile comme la vôtre me seraient d'un prix infini. Vous
consentez à vous en priver pour enrichir mes collections.
C'est un véritable sacrifice dont je vous sais beaucoup de
gré... Je vous salue avec l'expression de ma
haute et constante estime Distingué
Louis Napoléon*

Jusqu'à ce soir de janvier 2019 où, ne sachant que faire (refrain connu) et interrogeant machinalement RetroNews (que je commençais à dompter), du 1^{er} coup d'un seul et en 1^{ère} position, s'affichent deux « Gastel » surlignés de jaune sur une page du Journal des Débats politiques et littéraires du 31 décembre 1828¹⁰⁶. Date correcte, je prends. Et clique pour agrandir. Dieu... Sur 4 colonnes et demie et en très grand format s'étalait le récit d'un procès de la Cour d'Assises de la Seine pour « Accusation de fabrication et d'émission de faux billets de Banque ». Euh... J'ai « fleurs des serres de Changy » en tête, on me propose « faux-billets-Cour-d'Assises », c'est comme entrer chez un cordonnier quand on veut des escalopes de veaux, pas du tout pareil. Je n'en étais pas à un détour près, j'ai continué.

COUR D'ASSISES DE LA SEINE.
Accusation de fabrication et d'émission de faux billets de Banque.
L'alarme répandue dans le commerce, au mois d'avril dernier, par l'apparition de faux billets de banque, s'était encore augmentée lorsqu'il y a trois mois, la Banque de France refusa de payer ceux

¹⁰⁵ Résidence officielle de la famille impériale durant la belle saison

¹⁰⁶ Pour les inconditionnels, <https://www.retronews.fr/journal/journal-des-debats-politiques-et-litteraires/31-decembre-1828/134/736741>

L'affaire paraissait grave, remontait à avril 1828, grosses sommes en jeu, billets à liserés verts en cavale, pas loin de 100, Banque de France, Trésor royal, garçons de caisse suspicieux, perquisitions à St-Cloud et puis aussi dans l'Ain, le journaliste en direct de la Cour d'Assises déroule tout à toute vitesse le cours de trois audiences. Je survole, je plane au-dessus de billets de 500 frs trouvés au cimetière du Père Lachaise et aussi de cette pauvre veuve Martin tenant un bureau de loterie et qui s'est fait avoir, c'est quoi cette histoire, je serais mieux sous ma couette avec mon roman policier, tout ça... Jusqu'au moment où j'atterris sur un « Gastel habile dessinateur » qui me réveille en sursaut. Du coup, je vois que j'ai complètement oublié de noter (parce qu'en plus je prends des notes) que le dit Gastel avait été arrêté, emprisonné à la Conciergerie et que, soit dit en passant, ce genre de petite plaisanterie était passible de la peine capitale (article 139 du Code pénal précise le journaliste). Je note.

dissement de Bourg. On y saisit une plume de corbeau, plusieurs pinceaux et des morceaux de couleurs. On sut également que **Gastel** était habile dessinateur, et qu'il avait été employé en cette qualité

Bien sûr Gastel nie tout, ne se souvient de rien. Arrive le moment où on lui fait décliner son identité (on est vraiment dans le procès, on y est, vous dis-je !). Le journaliste, toujours tout courant, y va par pelletées entières, Claude François Xavier Gastel, 56 ans, ancien dessinateur au Dépôt de la guerre (Dieu !), né à Luxeuil (Haute-Saône), arrivé à Paris en 1803, marié, 2 filles, sa femme meurt en 1822, une adresse à Paris, une maison de campagne à St-Cloud (tiens !) et une autre près de Bourg-en-Bresse (d'où la perquisition de tout à l'heure dans l'Ain). N.B. Quand j'écris « Dieu ! » ou « tiens ! », c'est rapport à la lettre de pas encore Napoléon III ci-dessus, bien sûr.

L'accusé, interpellé sur ses nom et prénoms, déclare s'appeler Claude-François-Xavier **Gastel**, âgé de cinquante-six ans, ancien dessinateur au dépôt de la guerre, demeurant à Paris, rue du Parc-

Sa profession ne lui apportant que des appointements modiques, il y « suppléait par d'autres travaux, tels que des peintures sur porcelaines, des dessins lithographiés et coloriés » (tiens, tiens !). Il a 8 dessinateurs à charge, c'est lourd. En 1814 et 1815 il confectionne tous les drapeaux de l'armée (original !), ce qui lui rapporte pas mal. Il a aussi fait lithographier (tiens !) un dessin d'Horace Vernet¹⁰⁷ et en a gagné 9000 frs. Et c'est comme ça pendant des lignes et des lignes, entre le Président de la Cour qui essaie de le coincer, lui faisant remarquer que beaucoup d'argent lui passe entre les doigts depuis un certain temps (1825, en fait) et « l'accusé » qui réfute plus ou moins adroitement, expliquant ses problèmes d'argent « j'ai marié mes 2 filles, il a fallu que je les dote », « je n'ai pas déclaré cette somme au notaire pour ne pas payer les droits de mutation » (après le décès de son épouse !)... Le Président : « Vous êtes convenu, dans l'instruction, que depuis 7 ou 8 ans vous ne faisiez plus rien à cause de la faiblesse de votre vue ? ». Gastel, « Je ne pouvais plus faire de travaux difficiles ; mais je coloriais des paysages. C'était un travail assez productif. J'en ai envoyé aux États-Unis et en Russie... ». Ben voyons... Le comble, c'est que, d'après le député de l'Ain qui le connaissait bien, il était « estimé et considéré dans le pays, invité à dîner dans toutes les premières maisons de Bourg... », traduisez « bonnes » ou « huppées », comme il vous plaira.

¹⁰⁷ https://fr.wikipedia.org/wiki/Horace_Vernet - Très connu... et les droits d'auteur n'existaient pas...

Le lendemain, l'audience reprend. L'accusé, « aussi calme » que la veille, « promène avec assurance ses regards sur le nombreux et brillant auditoire » (C'est fou, sa tête est en jeu, je vous le rappelle). Après 3 heures de délibération du jury, il est acquitté. Un « triomphe », conclut sans complexe le journaliste¹⁰⁸.

de l'émission de faux billets de banque. Aujourd'hui, le jury est entré à neuf heures et demie dans la chambre des délibérations. Deux questions lui étaient soumises, celle de fabrication et celle d'usage des faux billets. Après trois heures de délibération, il a répondu négativement sur les deux questions, et **Gastel** a été acquitté. C'est encore par l'éloquence de M^e Barthe que ce triomphe a été obtenu.

Mais était-ce « mon » Gastel de Changy ? Celui de Louis Napoléon Bonaparte, oui, sans aucun doute. D'autant plus qu'après un appel à « Idées-je-veux-bien » sur FB 75 (plus on est de fous...), l'un de ces gentils « fous » s'est pris au jeu en me transmettant sur le champ ou quasi l'acte de décès de Claude François Gastel, en 1859 à St-Cloud, rue d'Orléans, à deux pas du château, soit dit en passant. Veuf, né à Luxeuil en 1773 (56 ans au procès), c'était lui ! Dans la foulée, suit une demande d'embauche en 1807, issue d'un Répertoire nominatif du Ministère du Commerce¹⁰⁹, c'est Dieu pas possible les mondes inconnus qui s'ouvrent à vous de votre tabouret. J'adopte immédiatement « Ancien professeur de dessin à l'École centrale de Bourg (Ain) - Dessinateur auxiliaire au Dépôt de la Guerre, à Paris - École d'Arts et Métiers : demande un emploi de professeur de dessin à l'École de Beaupréau¹¹⁰ (1807) ». Mes doutes fondent comme beurre au soleil...

Gardons le meilleur pour la fin avec une suite d'articles tirés du Moniteur Universel en décembre 1818, du Constitutionnel de février 1819 et du certainement très scientifique Journal d'agriculture, lettres et arts édité en 1819 à Bourg (Ain), article Lithographie, je mets la référence en entier, ça gagne un peu de place pour les notes de bas de page. Et le positionne en premier à cause de la note sur l'étymologie du mot « englyphèque », particularité de l'entreprise Gastel et Cie, c'est la seule référence au monde pour ce genre de peinture, ça n'arrive pas tous les jours, même les journaux parisiens avaient omis de le préciser, c'est dire.

PEINTURE ENGLYPHÈQUE (1),

ou

Etablissement de gravures coloriées, dirigé par les Sieurs Gastel et Compagnie, rue de Cléry, n.º 42, à Paris.

LES genres d'industrie les plus dignes d'intérêt et de succès à la fois, sont ceux qui non-seulement s'exercent sur des objets utiles, mais dont aussi les produits doivent affranchir la nation qui les cultive, d'un tribut payé à l'étranger.

(1) **Englyphèque** est un mot grec qui veut dire *gravure au trait mise en couleur*.

Journal d'agriculture, lettres et arts, Bourg, 1819

¹⁰⁸ Il faudrait creuser ce sujet, Gastel a peut-être été sauvé par cet avocat Barthe spécialiste des procès politiques

¹⁰⁹ « Administration centrale, CNAM à Paris, Ecole d'Arts et Métiers... avant 1945 », Archives Nationales

¹¹⁰ Dans le Maine-et-Loire, créée en 1805 après celle de Châlons-sur-Marne et très vite déplacée à Angers. Voir cette fort intéressante page <http://ahclam.gadz.org/Dossier/Histoireecole> - Et merci, Cyr. L. (via FB 75) !

Les auteurs de cet établissement font exécuter par une réunion d'artistes choisis, et sous la direction d'un chef habile, toutes sortes de coloris à l'aquarelle sur des dessins gravés et lithographiés, soit en paysages, figures, fleurs et animaux.

Le Moniteur Universel, 11 décembre 1818

La peinture enluminée nous paraît devoir, sous le rapport des avantages commerciaux, s'allier heureusement à la gravure et à la lithographie, dont les produits embellis par le coloris, recevront de cette association plus de valeur et une plus prompte circulation, et nous affranchiront sans doute du tribut que nous payons en ce genre à l'industrie étrangère.

Le Constitutionnel, 6 février 1819

Les personnes même qui voudront faire colorier les sujets dont elles seront propriétaires, en auront aussi la facilité.

Le Moniteur Universel, 11 décembre 1818

Finalement, je ne résiste pas et vous transmets 2 morceaux choisis, rapport aux « planches » à commander, vous rappelant (ou vous apprenant) que « nos » planches sont également...

M. Gastel et compagnie sont déjà propriétaires d'un grand nombre de planches qui forment une collection de sujets variés, qu'ils vendront soit en

Le Moniteur Universel, 11 décembre 1818

... numérotées, notre dernier n° connu étant le 29, tiens donc comme c'est curieux... Et puis ça donne une idée des conditions de livraison pour le cas où.

tinguer. L'œuvre doit se composer de 32 planches qui seront publiées en huit livraisons. Le prix de chaque livraison est de 7 fr. pour les souscripteurs; il faut ajouter un franc de plus pour l'envoi dans les départemens. On souscrit, jusqu'au 1^{er} septembre prochain, chez les éditeurs, rue de Cléry, n. 42.



Strelitzia Reginae, Gastel, planche n° 29, 25 août 1837

Évidemment, on a le droit le plus absolu de se demander maintenant où nos planches de fleurs des serres de Changy ont pu être exécutées... Y réfléchissant très fort, je suis allée plus loin. Avec toute l'admiration que je porte au Marquis de Lévis et la connaissance de l'histoire des faux-billets de Banque de France 7 années auparavant, je me suis en effet demandé s'il était normal qu'un tigridie voisine avec un géranium, un melaleuca avec du laurier blanc, etc., etc.

Vous pensez bien que j'ai vérifié rapidement la plupart des noms botaniques (qui me passaient largement au-dessus de la tête), ce qui m'a donné, en gros, des plantes plutôt rares et d'autres pas trop, d'où un ensemble curieux, mais bon, la Marquise aimait peut-être... J'ai poussé le bouchon : dans le cas où l'on imaginerait Claude François Gastel bien installé sur son petit pliant dans les serres, était-il possible que toutes ces plantes soient en fleurs dans le créneau de dates obtenu, à savoir d'avril à septembre ? *Strelitzia* : impossible, il fleurit de novembre à mars. Je m'en suis tenu à cet exemple unique et suffisant à mes yeux pour me faire mon opinion (je laisse la vôtre entièrement libre évidemment).

Pour ceux qui voudraient aller plus loin (et me contrecarrer), voici la liste des fleurs, plantes ou arbustes peints par Gastel « à Changy » en ces vertes années 1836 et 1837 : *Asclépios* et *Laurier blanc* / *Bégonia* / *Cactus* / *Crinum* / *Géranium* / *Glycine* / *Iris* / *Lis des Incas* et *Cinéraire* / *Lymodorum* / *Melaleuca*¹¹¹ / *Mimulus* / *Plumbago* / *Rhododendron* / *Rochea (falcata)* / *Sensitive (Mimosa pudica)* / *Strelitzia reginae* / *Tigridie*

On peut se dire aussi que j'exagère, qu'il pouvait faire des croquis sur place puis finaliser la planche dans son chez lui parisien. Oui, mais alors, pourquoi Mr Glouglou lui-même m'a-t-il transmis si facilement tout plein de planches carrément gastéliennes mais pas signées Gastel, de la même époque... ou de bien, bien avant ? Quelques liens, des photos suffiront...



Rhododendron, Gastel 1837



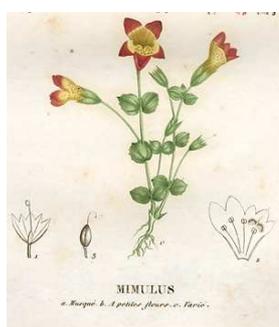
Mimulus, Gastel, 1837



Cactus, Gastel, 1837



*Rhododendron, Jaume St-Hilaire*¹¹²



Mimulus, Jaume St-Hilaire



Sarrète, Jaume St-Hilaire

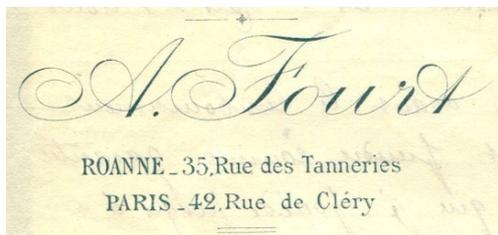
¹¹¹ Erreur, c'est un *Callistemon* dit Rince-bouteille, « très proche du *Melaleuca* avec lequel il est parfois difficile de faire la différence » me dit Wikifleur

¹¹² Naturaliste et artiste qui a publié entre 1808 et 1822 un ouvrage en 10 volumes, *Plantes de la France décrites et peintes d'après la nature*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Henri_Jaume_Saint-Hilaire

Ci-dessous, la jacinthe bleue est une aquarelle de G. Van Spaendonck¹¹³, professeur de peinture florale à Paris avant la Révolution et qui a formé le précédent. Les tulipes jaunes sont de la main de Basileus Besler, botaniste allemand de la fin du 16^{ème} siècle. Admettons qu'il y avait une certaine tradition dans la façon de présenter des fleurs chez les dessinateurs du genre... Très fort, le bonhomme, un sacré « chef habile », ça oui ! On s'en moque : « nos » planches sont très belles, les couleurs n'ont guère bougé, on les aime vraiment trop !



Pour le fun - J'espère que chacun(e) aura remarqué l'adresse de cet artiste hors normes, à savoir le 42 rue de Cléry... où Léon Fourt installera son bureau parisien... plus tard. Y-a-t-il un lien ? Je ne sais pas. Mais pourquoi pas ?... Cette question ouvre un sacré champ d'investigations... que je n'ai eu ni envie ni temps de labourer, etc., etc.



Peinture enghyphéque, ou Etablissement de gravures coloriées, dirigé par les sieurs Gastel et compaignie, rue de Cléry, n° 42, à Paris.



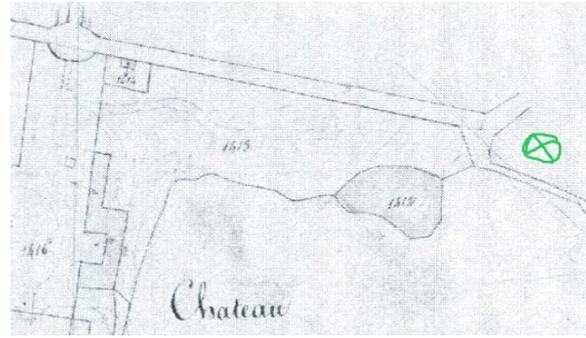
Callistemon dit « Rince-bouteille »

¹¹³ https://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9rard_van_Spaendonck - https://fr.wikipedia.org/wiki/Basilus_Besler

La chapelle du château de Changy, 1854



La chapelle (photo B. N.)



Le château, l'étang et la chapelle (croix verte)

Elevée en mémoire du jeune de Lévis en 1854 selon A. Blanchardon, cette chapelle mortuaire apparaît dans l'acte de vente de 1895, nous l'avons vu. Le n° de parcelle n'est pas mentionné (grave erreur !) mais du nébuleux « petit triangle du parc réservé et séparé du parc par une ligne droite partant de l'angle méridional de la grille et aboutissant à l'extrémité du jardin des religieuses », on peut déduire « jardin des religieuses » et préciser, avec l'aide de Bernard Nabaile, que l'enclave se situait de l'autre côté de l'étang, dans l'angle que fait la rue avant de repartir vers le bourg en longeant l'école (libre) des filles. La dite école, soit dit en passant, est installée en 1845 dans des bâtiments appartenant au Marquis de Lévis qui « s'engage à payer le traitement et le logement d'une religieuse qui assurera l'instruction des filles dans la commune »¹¹⁴. Nous l'avons croisée tout à l'heure, il s'agit d'Antoinette Fontbonne, toujours là en 1876 où elle est accompagnée de 2 autres « institutrices », religieuses sans doute (même si le recenseur ne le dit pas). D'où ce « jardin des religieuses ».



L'école des filles et « le jardin des religieuses » vers 1910

L'Abbé Prajoux décrit ainsi l'édifice, « ... une belle chapelle avec une crypte... éclairée de beaux vitraux ornés d'écussons aux armes des Lévis, et de deux bas-reliefs en bois sculpté représentant des scènes de la Passion. L'autel est en marbre blanc et sur le tombeau s'épanouit l'écusson du Marquis de Lévis avec, au-dessous, la belle devise de sa famille : « Aide Dieu,

¹¹⁴ Voir l'excellente publication de Bernard Nabaile Les écoles de Changy de 1807 à 1978, Collection Histoire et Patrimoine n° 3, Editions du Champ de Foire, 2015 - La Marquise de Lévis puis le Marquis de La Ferté-Meun, la Duchesse de Noailles et d'autres « généreux donateurs » poursuivront l'œuvre du Marquis jusqu'en... 1902

second chrétien Lévis¹¹⁵ ». J. Laforest ajoute « un tableau remarquable, copie de la célèbre « Assomption » de Murillo ». A. Delorme ne manque pas de signaler qu'en 1907 la Duchesse de Noailles « tient encore dans un logement seyant de l'École de Filles autrefois deux religieuses pour l'entretien de sa Chapelle ».



Le blason des Lévis, « D'or aux trois chevrons de sable »



Murillo, Assomption de la Vierge

Chez les Fourt, le lieu devait être interdit aux enfants, rien ne transparaît dans les trois récits. Mais sa triste histoire avait dû lui être assez familière pour que Grand-Mère la transmette à Guy, ajoutant un joliment énigmatique « il y a d'ailleurs un étang en forme de larme + une colonne brisée dans le parc, en souvenir ».



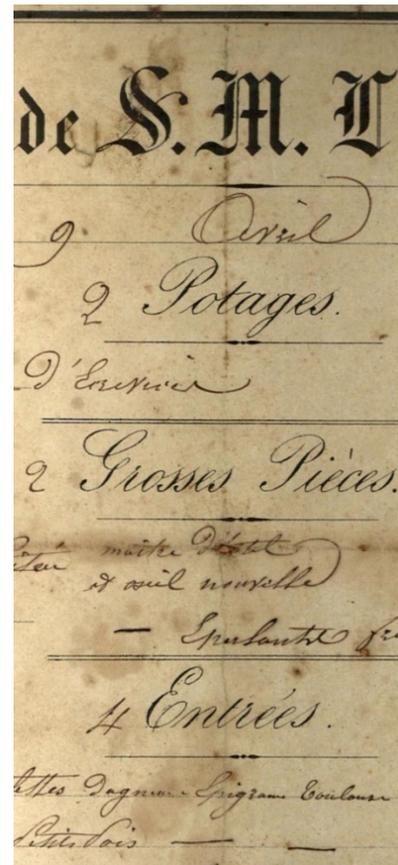
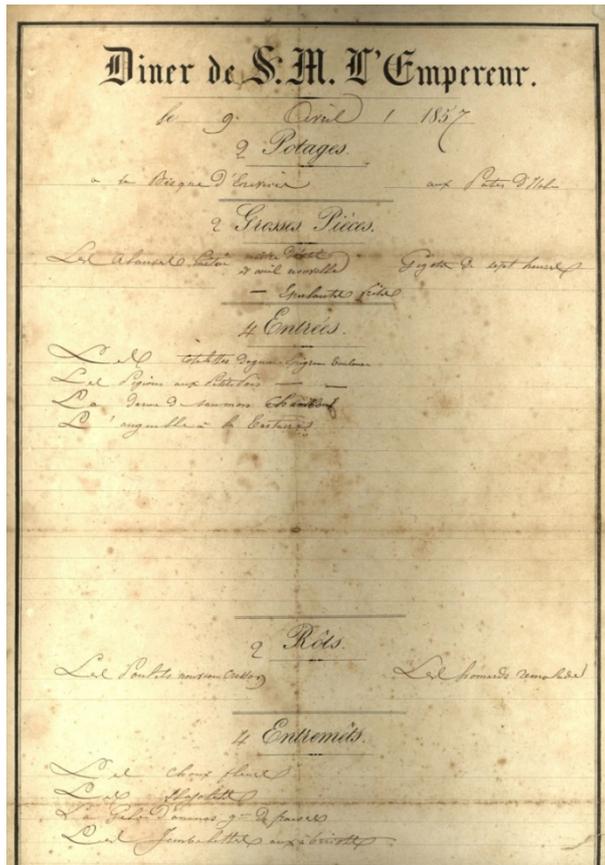
Étonnant : lors de notre visite en mai 2017, Mr de Montclos, qui n'avait bien sûr jamais rencontré Grand-Mère, a donné à Jean-Marie la même explication sur l'étang ! Que c'est beau, la tradition orale... Pourtant, cet étang paraît surtout rondouillard... Sauf si on lui donne une forme « affective » de larme, comme un espace « pleurant » entre demeure et crypte, entre deuil et vie quotidienne...

La chapelle sera finalement vendue en 1943 à Charles Déchelette (père de Mme de Montclos) par les héritiers de Marie de Noailles (1866 - 1942), épouse du Comte Henri de Montesquiou-Fezensac et héritière de Changy comme nous l'avons vu en page 34. Menaçant de s'écrouler, l'édifice a dû finalement être rasé vers 1985.

Le menu de l'Empereur, 9 avril 1857

Il devait bien exister tout en haut du château une immense surface de grenier. Est-ce là ou ailleurs, au fond d'une bibliothèque, dans la chambre de Mr le Marquis ou dans le « dépôt » de la lampisterie que fut trouvé le fameux « Menu de l'Empereur » qui amusait tant Grand-Mère ? Sa sœur Marie-Antoinette le lui envoie pour Noël 1975, elle en fait part à sa fille Odette « Ce matin, un colis... avec ma délicieuse malle de poupée... - et le Menu de Sa Majesté l'Empereur à Changy le 9 avril 1857 ». Une belle pièce, un souvenir glorieux... mais faux (en partie)...

¹¹⁵ L'ancêtre fondateur Lévis, compagnon de Clovis, 1^{er} roi du Royaume franc, aurait été baptisé juste après lui par Saint Rémi en 496, d'où cette injonction à « aider Dieu »



Dîner de S. M. L'Empereur le 9 avril 1857

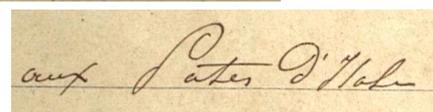
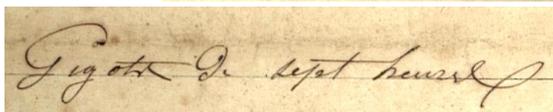
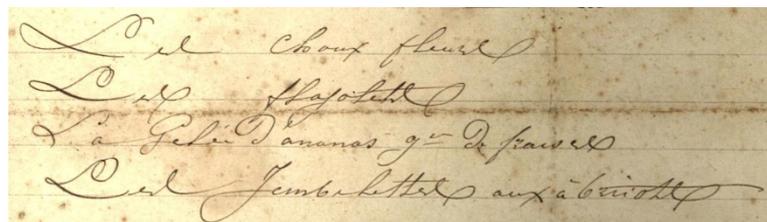
2 Potages / à la Bisque d'Écrevisse / aux Pâtes d'Italie

2 Grosses Pièces / Les Aloses... maître d'hôtel et oseil nouvelle / Gigots de sept heures - Éperlans frits

4 Entrées / Les côtelettes d'agneau - Épigramme Toulouse / Les pigeons aux petits pois / La darne de saumon Chambord / L'anguille à la Tartare

2 Rôts / Les poulets nouveau cresson / Les homards rémoulade

4 Entremets / Les choux fleurs / Les flageolets / La gelée d'ananas g(arni)e de fraises / Les jambolettes aux abricots



Que Napoléon III ait eu des accointances avec le roannais, voire « Changy », ne paraissait pas invraisemblable : le Duc de Persigny¹¹⁶, est né à St-Germain-Lespinasse, à quelques km. Il se

¹¹⁶ Fidèle d'entre les fidèles, l'un des organisateurs du coup d'état de 1851, Ministre de l'Intérieur plusieurs fois puis, après 1863, Sénateur, Président du Conseil général de la Loire... (titré Duc seulement à ce moment-là), voir <https://1851.fr/hommes/persigny/> ou https://fr.wikipedia.org/wiki/Victor_de_Persigny.

disait même que Napoléon III était venu trois fois dans la région, fichtre. Il est vrai qu'il passait son temps à sillonner la France, de banquets en villes d'eaux... mais son année 1857 est « blindée » et de passage dans le coin, point¹¹⁷. Je vois par contre mentionnée le 17. 9. 1852 une fabuleuse visite à Roanne se terminant par un dîner suivi d'un bal à l'Hôtel de Livron¹¹⁸... mais l'illustre invité n'est alors que Prince-Président (il devient Empereur le 2 décembre 1852). Caramba... Évoquant le Marquis de La Ferté-Meun, A. Blanchardon, lui, n'y va pas par quatre chemins : « En compagnie du Duc de Persigny et de Napoléon III, il menait grand train de vie ». Stop : le Marquis hérite de Changy après 1877, il faut donc admettre (et prouver) qu'il venait couramment chez ses oncle et tante auparavant, tout en se rappelant que Napoléon III meurt en 1873 et Persigny en 1872.



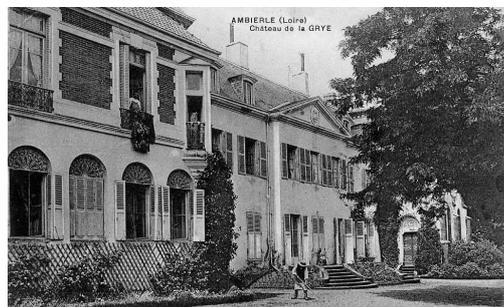
En dehors de cette mine passionnante que doit être l'inventaire des Archives Nationales signalé en note, la seule référence que j'ai pu trouver autour du 9 avril 1857 est une page consacrée à la Comtesse de Castiglione, belle aristocrate, espionne, passionnée de photographie... et maîtresse de Napoléon III. Or, « le 6 avril 1857, en pleine nuit, alors que Napoléon III quitte le domicile de la comtesse, il est victime d'une tentative d'attentat avenue Montaigne »¹¹⁹. Ce qui n'empêche pas de faire le gourmet en province 3 jours après, j'en conviens, mais avouez que...

Il fallait bien la ténacité de Ginette Chatillon et la compétence d'un historien¹²⁰ pour abattre une carte sûre : rien dans les journaux locaux. Adieu donc, dîner aux chandelles à Changy, service ad hoc et rêves de grandeur... Et bonjour, la réalité : ce menu vient d'ailleurs, peut-être extrait de l'une des nombreuses valises (en maroquin) du Marquis de Lévis qui, revenant de l'un de ses nombreux sauts de puce parisiens, le pose sur sa table de nuit, etc., etc.

Radio-potins (pour se consoler) - Dans un rapide portrait du Duc de Persigny, A. Blanchardon remarque : « Son secrétaire, son fidèle ami, H. de Laire¹²¹, Comte d'Espagne, propriétaire du château de la Grye à Ambierle était possesseur de la terre des Fargis, le plus important domaine de Changy ». Cette photo de la Comtesse d'Espagne, tirée de « l'Album vert » et nommée, pourrait bien être celle de son épouse... Amateurs de romans, cliquez sur le lien !



La Comtesse d'Espagne



Ambierle, château de la Grye

¹¹⁷ http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/series/pdf/O_5_1434_et_2279_a_2289.pdf

¹¹⁸ (Sous-Préfecture), <https://ligerclubderoanne.blog4ever.com/historique-de-la-sous-prefecture-de-roanne>

¹¹⁹ Voir le blog, <http://peccadille.net/2015/12/19/dans-le-miroir-la-comtesse-de-castiglione/>

¹²⁰ Ph. Marconnet, professeur d'histoire à Roanne et écrivain que je remercie mille fois pour cette recherche

¹²¹ <https://gw.geneanet.org/0419381?lang=en&pz=jean+baptiste&nz=picard&p=henri&n=de+laire+d+esp>

Les comptes du Marquis de Lévis, 1864

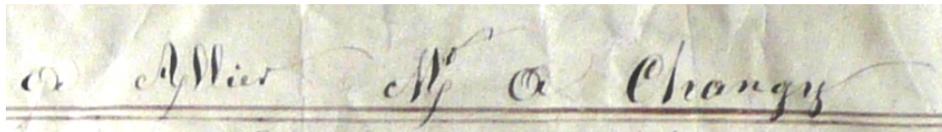
Je ne sais comment le Marquis de Lévis occupait son temps, s'il participait ou non à la gestion de sa fortune et des lieux qu'il occupait à Paris ou à Changy, sans doute pas mais peut-être un peu quand même, les quelques traces qui restent sont éloquentes : il y avait beaucoup à faire.

A Paris, je le vois régulièrement passer chez le notaire Poisson, 4 fois durant l'année 1822 par exemple, pour verser des obligations, renoncer à une succession, finaliser l'inventaire après décès de son père en 1828 ou établir des procurations, le nom de son épouse apparaissant à chaque fois. Passait-il à l'étude ou se faisait-il représenter par un mandataire, je ne sais, la mention n'est en tout cas jamais ajoutée (contrairement à d'autres personnes de la famille).



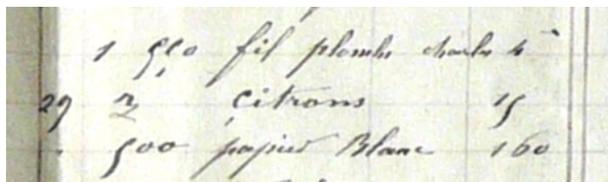
Doit Monsieur le Marquis de Lévis...

A Changy, il pouvait être fort occupé par tout ce qui concernait la propriété de Lugny-lès-Charolles cédée en 1843 mais avec baux à suivre (entre autres) et il n'y avait sans doute pas que Lugny... Plus concret pour nous, et bien plus amusant aussi, sont ces deux feuilles conservées par Tante Bépie puis transmises à Maman qui dénombrent ce que « Doit Monsieur le Marquis de Lévis à Allier M(archan)d à Changy » de juillet à septembre 1864.



... à Allier M(archan)d à Changy

Autre inventaire à la Prévert où se côtoient, bien séparés par secteur (« Menuisier / Charpentier / Ménage et Jardinier / Maréchal-Charron et divers »), les ficelle, bougies, macaroni, clous Renard ou sel de nitre. Et sel et poivre blanc (et gris aussi), citrons (4 puis 3 et encore 4), Vitriol à ajouter aux 700 g de boulons et allumettes en boîtes ou paquet, 1 vis de charrue et 1 douzaine de vis à bois, 1 balai. Continuons avec 2 kg soufre fleur charles (c'était le prénom du jardinier Giraud, pas le nom de la marque, j'ai vérifié), graisse de voiture, huile épurée, cadenas cuivre et miel fondu Bionet, sans oublier Tripoli et blanc de troi (sic), happe française en sus¹²².



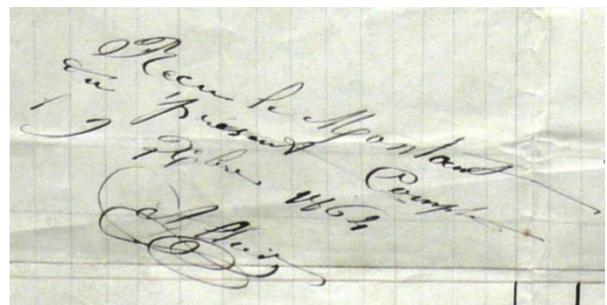
Pour compléter, des outsiders pas forcément limpides, cire jaune et pain (pois ?) noir, Rozine (pour la cuisine), fiolle sirop gomm, ficelle paillason et, surtout, planche de chaise (c'est ce

¹²² Par ordre : Poudre d'une roche siliceuse jaune rougeâtre dont on se sert pour polir le verre, le bois, les métaux / Blanc de Troyes ou de Meudon, poudre de craie utilisée pour la peinture, pour faire briller... / Demi-cercle de fer dont on garnit un essieu pour le conserver ou Espèce de crampon qui lie 2 pièces de bois, 2 pierres... Au choix !

que je lis) ou plombs de chasse (c'est ce que je lis aussi). J'opterais volontiers pour ce dernier article qui donnerait du peps aux activités de Mr le Marquis, d'ailleurs il est indiqué « 80 » et « 60 », plus 1 boîte de bourre et 1 d'amorce, mais c'est tout à fait ça, bien sûr, on est en septembre, Mr Allier M(archan)d à Changy honorait aussi les achats de chasse de Monsieur (joli, non, ces sons ?), c'est même par 2 fois dans le mois qu'il a reçu commande. Le Marquis de Lévis chassait, il chassait, Mr le Marquis, c'est mon scoop de la journée. Pas avec Napoléon III, sujet clos. Avec d'autres. Ne me demandez pas qui, je n'en sais rien.

plomb	2	1/2	plomb. de chasse	80	2	20
			me. boîte amorce		1	25
			charnières et ou			30

En tout cas, pour ces 3 mois d'été, total de 328, 35 frs. « Reçu le montant du présent compte le 24 décembre 1864 », signé somptueusement « Allier », tout est bien qui finit bien.

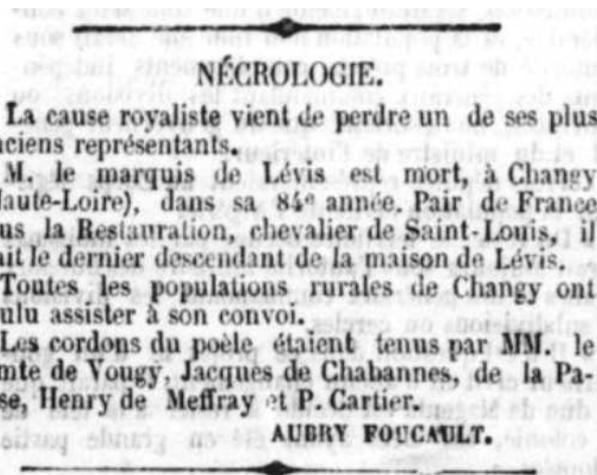


Vous imaginez sans peine comment j'ai couru à Changy (de mon tabouret) pour me rendre compte, via les recensements, s'il y avait bien eu un Allier qui aurait été M(archan)d. Facile. Jean-Marie de son prénom, 29 ans, épicier de profession (c'est mieux que « marchand », non ?), installé au Bourg en 1861 avec son frère Claude, 27 ans, dans une rue nommée « la Rue », ce qui n'est pas loin d'être original. Promue en 1866 rue Impériale (Napoléon le 3^{ème} nous poursuit) et abritant toujours l'épicier Allier. Qui s'est marié (donc allié - plaisanterie facile, mon frerot s'est marié avec une Allier, je connais la musique) mais Claude a déménagé. En 1872, la rue Impériale est devenue Nationale, plus de Jean-Marie Allier non plus, un Gilbert Berthier de 26 ans le remplace, j'imagine que l'épicerie (où « le château » ne commandait au rayon des articles comestibles que des citrons et des macaronis) n'a pas changé. Mais on n'y achetait plus de plombs de chasse pour Mr le Marquis qui n'était plus...



Changy, la rue Nationale vers 1910

Les funérailles du Marquis de Lévis, 11 janvier 1870



La Gazette de France, 20 janvier 1870

Deux articles paraissent à ce sujet dans Le Journal de Roanne, les 16 et 23 janvier 1870. Moment certainement impressionnant et solennel, « garde nationale improvisée » pour accompagner le cercueil, deuil conduit par le Marquis de La Ferté-Meun et son frère, maires et conseils municipaux des alentours, église trop petite. Était venu en effet, de Changy et des communes largement voisines, « un nombre considérable de personnes de toutes les conditions », près de 3000 semble-t-il, pour marquer « l'attachement... voué à la famille entière ». Bien sûr, « les invitations faites par la famille (avaient) amené au château les personnes les plus distinguées des environs ».

Dernier représentant de la branche aînée de l'illustre maison qui porte son nom, ce digne vieillard que sa noblesse, sa belle figure, sa haute fortune recommandaient à la considération, brillait plus encore par les qualités du cœur. L'ardente charité, la bienfai-

Trois discours, celui (« d'une touchante distinction ») de Fernand de La Ferté-Meun « qui n'a pu maîtriser son émotion », puis du Curé, très ampoulé, très catholique mais très juste (« S'est-il rencontré une douleur, une infortune qu'il n'ait soulagé ? ») et du maire, enfin, droit dans sa fonction, louant « celui qui fut toujours le protecteur de la commune et se montra en tête des œuvres de bienfaisance et d'utilité », rappelant le rôle qu'il avait joué dans la construction de la nouvelle église¹²³ et glissant un discret mais bel hommage à la Marquise, « Il fut, nous le savons tous, puissamment aidé dans ses œuvres par la compagne de sa vie... ».



après l'absoute le même cortège a accompagné le corps, avec un profond recueillement, jusqu'à la belle chapelle gothique, bâtie dans le parc du château, pour recevoir les cendres du fils unique du défunt et celles de ses parents.

¹²³ En 1863. Il en a sans doute eu l'initiative, fit des dons conséquents, c'est certain

Au-delà de formules quelquefois excessives ou qui « datent », tout ce qui aura été dit (et conservé et archivé) a le mérite de brosser un portrait du Marquis que l'on n'aurait pu imaginer, un homme sans doute « à connaître ». Un couple aussi, peut-être...



Ainsi se termine mon histoire, l'histoire assez glorieuse du château au temps des Lévis, toute une époque. Il resterait beaucoup à faire, des actes notariés attendent, j'ai les cotes, on saurait ce qu'a laissé la Marquise, en 1877, ou son neveu Fernand de La Ferté-Meun, en 1884 et, de là... Sacré champ d'investigations... que je n'ai eu ni envie ni temps de labourer. Alors admettons qu'à la signature de cet acte, le 14 mai 1895, vient un autre temps, le temps du réveil, le temps d'une autre folie et le temps des enfants. Et des souvenirs, aussi. Chut...



Changy, 1906, les Escalier chez les Fourt

Le personnel à Roanne et à Changy

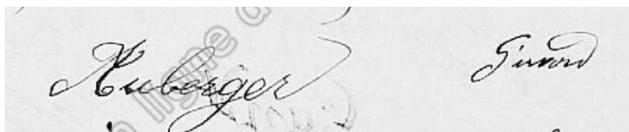
J'ai eu envie de comprendre qui était qui et de « marquer le coup » pour tous ces incontournables qui ont accompagné l'enfance des enfants Fourt. Ils leur ont apporté sans doute un peu de stabilité, du rêve, de l'affection (ah, les bisous du soir de Nanaine...), une forme de liberté et peut-être bien aussi une certaine ouverture vers le monde. Je vous fais donc profiter ici de mes petites découvertes. *En gras, les noms qui apparaissent dans les récits. Les dates de 1891 / 1901 / 1906 / 1911 correspondent aux recensements (rien en 1896).*

A Roanne (rue des Tanneries / 29, Place des Promenades Populle)

* **Claude Girard, concierge**, né le 07.03.1847 (Roanne)

Sa fiche matricule nous apprend comment il a bien « fait la Guerre de 70 » (Grand-Mère le raconte, c'est fou !) : classe 1867, n° matricule 385, teinturier, 1m 60, affecté au 83^{ème} de ligne (18.10.1868, régiment d'infanterie), dans la réserve en 1873 et passé dans les non-disponibles le 10.04.1875 comme employé aux Chemins de fer - Le 83^{ème} de ligne de l'armée de Mac Mahon est détruit à Sedan début septembre 1870 par les troupes prussiennes (reformé en 83^{ème} Régiment de Mobiles, il ira jusqu'en Suisse).

Il se marie à Roanne le 26.04.1877 avec **Victorine Auberge**, née le 12.07.1857 (St-Vincent-de-Boisset) - Lui, « employé de chemin de fer », fils de Charles Girard, menuisier, et Marie Martin (décédée le 22.07.1854, Roanne) - Elle, ourdisseuse, fille de Jean-Marie Auberge, jardinier, et **Philiberte Déchelette** (née en 1827 à Montagny), ourdisseuse, domiciliés à Roanne. En 1906, Claude Girard est « retraité PLM », elle, encore en activité, domiciliés tous trois au 33, rue des Tanneries.



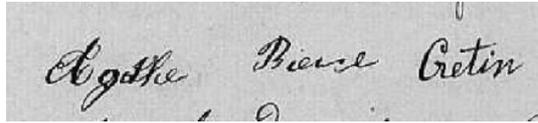
* **Claude (Marie) Crétin, cocher**, né le 16.08.1855 (Perreux) et décédé le 30.09.1911 (Noget-sur-Marne, Val-de-Marne, 94)

Sa fiche matricule nous donne ces renseignements : classe 1871 (il a 16 ans), n° matricule 321, domestique, 1m 69, affecté comme « homme de ligne » au 104^{ème} Territorial d'Infanterie de la Garde mobile à Roanne (et non du Contingent). La Garde nationale mobile avait été créée en 1868 comme auxiliaire de l'armée active mais en 1870, 2 mois après Sedan, les 9/10^{èmes} de l'armée étant engloutis, il avait été fait appel à la Garde mobile : c'est sans doute dans ce cadre que Claude Crétin a devancé l'appel - en lisant entre les lignes et sachant que la Garde mobile avait été dissoute durant l'été 1871 (guerre finie et Commune passée), on peut supposer qu'il n'a pas dû quitter Roanne et aller plus loin que « le maintien de l'ordre intérieur ». Sa fiche matricule porte une mention étonnante : « Ce jeune homme ne connaît ni la date ni le lieu de sa naissance ainsi que les noms et le domicile de ses parents. Se dit enfant naturel ». Ah ? Ce n'est pas ce que signale son acte de mariage...



Photo de cocher de l'époque
© Portrait Sépia 2017

Il se marie à Roanne le 21.04.1893 avec **Agathe Bierce**, née le 07.01.1862 (Riorges) et décédée le 17.10.1941 (Roanne), dite « **Anna** » - Lui, cocher, « demeurant à Roanne, lieu de Matel », fils d'Etienne Crétin, vigneron (1814, Montagny - 27.01.1867, Perreux) et Catherine Marcelin (1823, St-Vincent-de-Boisset - 01.10.1891, Perreux), ménagère - Elle, domestique, domiciliée 29, Place des Promenades Populle, fille d'Etienne Bierce (décédé le 17.06.1871, Riorges) et Marguerite Marchand, propriétaire, domiciliée à St-André-d'Aphon.



Petite échappée vers ce domicile où le cocher Claude Crétin a dû beaucoup apprendre : il s'agit du château de Matel¹²⁴, propriété des Terray de Rosière au 18^{ème}, puis des Chavagnac et enfin de la famille Michel, dont Eugénie Michel, épouse de Jules Poulot (1826-1897), militaire et aide de camp du Maréchal de Castellane¹²⁵ dont le décès est déclaré par son gendre, Louis Alphonse Arnauld Calemard du Genestoux. Un certain nombre de « de » en ce lieu, vous comprendrez pourquoi ce détour en lisant le récit de Grand-Mère.



Le château de Matel

En 1891, Agathe Bierce est **domestique**, domiciliée au 33, rue des Tanneries de même que « Veuve Fourt » (Marie Garret, veuve d'Antoine Fourt) et les 2 enfants, Noémie et Léon Fourt. En 1901 au 35, rue des Tanneries sont notés Léon, Eugénie, Antoine, Marie et Noémie Fourt, Antoinette Gay (la bonne) puis Claude Crétin, cocher et Agathe Crétin, **cuisinière**. Celle-ci est née, mariée et recensée « Agathe », **Anna** est donc vraiment un surnom.

Comme le disent très bien Grand-Mère et Tante Bépie, chacune à sa façon et fort brièvement, Claude et « Anna » Crétin ont été au service de Léon et Eugénie Fourt dès 1893 (mariage des 2 couples) et jusqu'après leur arrivée à Nogent-sur-Marne. C'est le décès de Claude Crétin qui m'a permis de trouver l'adresse et de rétrécir le champ des dates possibles de leur départ de Roanne. Une idée « comme ça », toute une histoire...

Le recensement de 1911 à Nogent ne m'ayant rien apporté (un coup de fil au cimetière non plus !), ce sont les Tables des Successions et Absences qui m'ont donné la clef, avec date de décès, nom de l'épouse (Agathe Bierce, cuisinière), mention « indigent »¹²⁶ et domicile au 24, avenue de la Belle-Gabrielle, en bordure du Bois de Vincennes, maisons splendides et grands jardins¹²⁷. Mais d'acte de décès à Nogent, point. Grand-Mère parlant d'hôpital et de crise de delirium tremens (eh oui...) en 1911, je me suis mise à cogiter, j'ai espéré que cela ne se soit pas produit à la suite d'une errance échevelée (et on l'aurait trouvé dans un fossé ici, ou là...) et

¹²⁴ <https://www.chateaudematel.fr/decouvrir-le-chateau.html> - Cf. les Terray (de Rosière) p. 35, dont note 71

¹²⁵ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Boniface_de_Castellane_\(1788-1862\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Boniface_de_Castellane_(1788-1862))

¹²⁶ Ce qui veut dire en 1^{er} lieu qu'il n'y a rien dans la succession. Ensuite, qualifie les personnes insolubles

¹²⁷ Au 24 aujourd'hui, une espèce de blockhaus des années 50. L'avenue se partage entre 3 communes : Nogent-sur-Marne, Fontenay-sous-Bois et Paris. Le recensement de 1911 est lacunaire, le 24 est introuvable et rien avant 1926 pour Paris. Les AD 94 ont gentiment recherché dans les listes électorales de 1914 de Nogent : rien

décidé que, vu l'homme qu'était Bon Papa, il avait réagi vite, pris son chapeau, sa canne et zou ! hospitalisation, direction... Paris... (on ne rit pas, Paris, c'est 20 arrondissements, donc 20 villes, il faut aimer. Surtout après 21 heures). Bingo !

Claude Crétin est effectivement décédé au 184, rue du Faubourg St-Antoine, c'est-à-dire à l'hôpital St-Antoine, dans le 12^{ème}. Une demande (par mail) de sa fiche médicale aux Archives de l'AP¹²⁸ suivie d'une réponse dans la demi-journée me permet de vous dire qu'il y est mort d'une pleurésie (foudroyante puisqu'il est décédé le jour même de son entrée), salle Marjolin, à 3 heures du soir... Et si vous voulez tout savoir, la dite fiche indique la date du 31 septembre, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

En direct de mon tabouret (2019) - Agathe Bierce est décédée 30 ans plus tard à Roanne, dans son domicile du 20, rue Ledru-Rollin, une toute petite voie assez proche de la rue des Tanneries, le décès est déclaré par une nièce, Claudia Blettery veuve Marquet, ouvrière en bonneterie. Tante Bépie raconte dans ses Souvenirs comment les ponts avaient été coupés...

rue Bel-Air ; Agathe Bierce Vve Crétin,
79 ans, 20, rue Ledru-Rollin.

Journal de Roanne, 24. 10. 1941

* **Antoinette Gay**, née le 11.02.1876 (Roanne), fille d'Antoine Gay (né en 1839), tisseur, et Marie Euphrosine Rigothier (née en 1842), domiciliés rue de l'Asile à Roanne - En 1901, elle est **femme de chambre**, 35, rue des Tanneries - **Bonne** de 1897 à 1907 selon Grand-Mère - C'est la **Nanon / Nanaine** des récits.

* **Louise Plaidy**, née le 20.02.1889 (Changy) et décédée le 28.02.1950 (Panissières, près de Feurs), apparemment célibataire (transcription de décès mais pas de mariage) - **Bonne** de 1907 à 1910 selon Grand-Mère - N'apparaît pas dans le recensement de 1911 à Roanne - Elle était fille de Jean Plaidy, menuisier à Changy, et Marie Guillon (1856, Montagny), cuisinière, domiciliés au Bourg (Grande Rue). En 1901, vit encore chez eux Marie, 25 ans, repasseuse, cette sœur qu'évoque Tante Mite.



Pot de confiture de Changy

* **Valentine xxx** - **Bonne** de 1910 à 1912 selon Grand-Mère - Elle n'apparaît pas dans le recensement de 1911 à Roanne - Pas d'autres renseignements.

	Fourt	Victor	57		Chef industriel patron	
	Fourt	Eugène	26		Epaveur	t.p.
	Fourt	André	6		fil	t.p.
35	6	Fourt	Marie	3	fil	t.p.
		Fourt	Wéline	1	fil	t.p.
		Guy	Andréette	37	f. chambre domestique	Fourt
	2	Crétin	Claude	41	chef	Cocher Fourt
6	31	Crétin	Agathe	29	épaveur	Centiman Fourt

35, rue des Tanneries, Roanne, Recensement 1901

¹²⁸ Assistance Publique. Ne concernent que les structures liées aux hôpitaux publics de Paris et alentours et ce depuis la nuit des temps, une merveille, ma découverte de l'hiver 2017, <http://www.aphp.fr/archives-de-lap-hp>

A Changy

En 1901, Léon Fourt est propriétaire depuis presque 6 ans. De tous ceux qui travaillaient au Château ou au Moulin avant 1895 ne reste que Pierre Cochet, vigneron en 1891, domestique du régisseur Alinot en 1886. Chiffres moindres qu'au temps des Lévis, bien sûr, mais tout de même conséquents : en 1901 et en 1906, familles comprises, 13 personnes vivent au château, 8 et 12 au Moulin, en 1911 les Fourt ne sont plus là. Soit, en 1901 : 1 jardinier, 2 métayers / 1 meunier et 3 domestiques (dont 1 meunier et 1 voiturier), 1 journalier et 1 cultivateur et, en 1906, 1 jardinier, 2 cultivateurs, 1 vigneron et son domestique cultivateur / 1 meunier, 2 domestiques (dont 1 meunier et 1 voiturier, des frères) et 1 journalier.

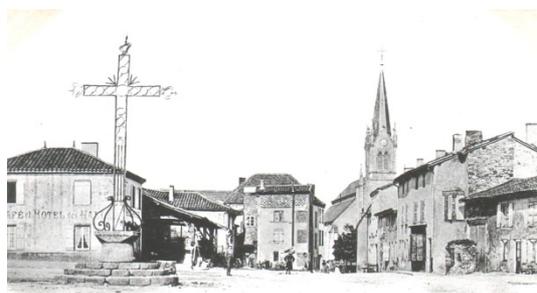
Le « fermier » Decloître - Jean Decloître (1867, St-Bonnet), marié avec Marie Colombat (1861, St Haon-le-Vieux), ménagère, 1 fils : Antoine né en 1898 à Changy (les autres enfants : Jeanne-Marie, 1895-1895, Jacques, 1897-1897) - En 1901, Jean Decloître est « vigneron »¹²⁹, domicilié au Bourg (La Place), en 1906, « vigneron », domicilié Le Château, (« patron : Four »), en 1911, ouvrier agricole (à nouveau La Place).



Vignes au-dessus du château, Ep, 2018

En fait, d'après les recensements, le fermier (de la ferme du château) s'appelle Michel Charrondièrre, « métayer » en 1901, « cultivateur » en 1906 puis « fermier / patron » en 1911 avec 2 domestiques, domicilié Le Château avec sa femme et ses 2 filles dont l'une, née en 1897, se prénomme **Marie-Louise**. En 1901, l'autre métayer est Pierre Cochet, époux de Louise Decloître, 3 enfants (dont Antoine, né en 1885).

Le jardinier Bost - Jean-Baptiste Bost (né 1863, Luré), marié avec Antoinette Chapuisy (1864, Villerest), 3 enfants : Jean (1891, Roanne), Auguste (1894, St-Romain), Antonia (1904, Changy) qui est sans doute « La Baptistine dite Mizette » dont parle Grand-Mère - En 1906, Jean-Baptiste Bost est « jardinier » (« patron : Four »), il a succédé à Jean Barnabé qui en 1906 habite La Place où sa femme est « cafetière ». J. B. Bost, parti de Changy en 1911, est remplacé par...



La Place avec, sur la gauche, un café

Le jardinier Perret - Jean Perret (1872, La Pacaudière), marié à Ambierle avec Marie Genète (1873, Ambierle), 1 fille : Louise, née en 1900 à Ambierle, la « Lili » de Grand-Mère - Et la grand-mère « très vieille » de Grand-Mère s'appelle Marie Marquet, veuve d'Antoine Genète (décédé le 22.03.1900 à Ambierle) - En 1911, Jean Perret est « jardinier » (« patron : Mme Duvergier ») et n'était pas à Changy en 1906.

¹²⁹ Il y avait des vignes à Changy, voir Changy, Une vigne en Côte Roannaise, Bernard Nabaile, Collection Histoire et Patrimoine n° 5, 2017, Éditions du Champ de Foire - La Place se situe tout près du château

L'aide-jardinier Mercier - Gabriel Mercier (1861, Urbize), marié à Ambierle avec **Gabrielle Digoin** (1860, Ambierle - 1954, Vichy, 03), 7 enfants : Augustin (1887, St-Bonnet), Auguste (1890, Ambierle), **Antoine** (1893, St-Forgeux-Lespinasse), Jeanne-Marie (1895, Changy), **Clotilde** (1900, Changy), **Marcel** (1904, Changy), **Claudie** (1906, Changy).

En 1901 et 1911, Gabriel Mercier est « ouvrier agricole », en 1906, « journalier » comme sa femme en 1911 (« patron : divers »). C'est Grand-Mère qui lui donne le titre de « aide-jardinier », je le lui laisse. Ils habitent « Le Moulin » (1901 / 1906) puis Le Bourg (Grande Rue) en 1911 - En 1906, Antoine Mercier est domestique chez Jean-Marie Biétron, cultivateur au hameau de Véron.



Le Moulin aujourd'hui...



et la Teysonne qui coule comme autrefois... (Ep, 2018)

Gabrielle Digoin est « la femme / la mère sans nez / la mère nez en moins » des souvenirs de Tante Mite et Grand-Mère. Sa mère, Marie Desormières (1825, St-Forgeux-Lespinasse - 09.10.1867, Ambierle), épouse de Jean Digoin (1824, Sail-les-Bains), meurt alors qu'elle n'a que 7 ans. Son père, propriétaire cultivateur, se remarie à Ambierle 3 mois après (27.01.1868) avec une veuve, Marguerite Rouchon (1830, Villemontais), domestique, dont il aura 2 filles (Louise, 1869 et Marguerite, 1871). Ensuite, place au roman noir (grâce aux 2 soeurs)...

Difficile de décider de quelle famille était « le Toine » de Grand-Mère et Tante Mite (beaucoup d'Antoine dans ce village !) : l'une relie leurs jeux à la grange « du fermier Decloître » quand le récit de l'autre ferait penser qu'il s'agit d'Antoine Mercier. Allons-y pour ce Toine-là, plus proche en âge d'Antoine Fourt et pouvant jouer le rôle de grand frère.

Pour « la Lili », c'est encore plus difficile : celle de Grand-Mère correspond exactement à la famille du jardinier Perret mais le fermier Michel Charrondière avait aussi une fille qui s'appelait Marie-Louise. Peut-être y'avait-il deux « Lili » ? Je vous laisse lire... et trancher !

La Marie de Véron (hors-sujet mais quand même...)

Il s'agit d'une parenthèse puisque nos deux petites filles ont été loin de jouer avec celle qu'elles appellent « La Marie de Véron » et qui les a manifestement marquées. Comme un défi, j'ai eu envie de voir si je pouvais arriver à retrouver cette pauvre gardienne de chèvres dont je ne connaissais que le prénom (Marie...) et le domicile, un hameau de Changy sur la route de St-Bonnet-des-Quarts, à l'orthographe flottante (Veyrons, Verrons, Les Vérons, Véron...). Onze maisons, une trentaine de personnes, plusieurs Marie bien sûr. C'est un détail (stupide) qui m'a fait penser que « c'était elle » : pour l'une de « mes » Marie, seule avec une mère âgée en 1906 (dite « chef ») et déjà seule en 1901, l'annotation « 43 ans, enfant » a fait tilt (terme pourtant pas extraordinaire, employé tout au long du dit recensement pour « fille non mariée »). Comme j'avais organisé un fort joli bazar dans les noms / prénoms / dates de la famille, j'ai entrepris une petite démarche généalogique dont je vous donne seulement le résultat.

Marie Bouffetier, née à Changy le 25.01.1858, fille de Claude Bouffetier (03.10.1815 - 24.01.1886, Changy), propriétaire cultivateur, marié (27.07.1848, Changy) avec Marie (Maria / Marianne / Mariette) Moulin (26.05.1832, Changy - décédée après 1906). Le couple a au moins 6 enfants (sans doute plus), Marie est la 2^{ème} née à Changy. Et là, elle a 2 filles, l'une, Marie, née le 10.05.1885, décédée à 6 jours le 16.05.1885, l'autre, Catherine, née le 31. 08. 1894, décédée à l'hôpital psychiatrique de Bron (69) en 1971, pas de père, évidemment...

En 1891, Marianne Moulin est ménagère, de même que Marie. En 1886, Moulin Marie (54 ans) était propriétaire et Bouffetier Marie, 28 ans... bergère !

Voilà donc mon histoire à moi de « la Marie de Véron », une histoire sûrement très triste¹³⁰...



¹³⁰ En 1911, plus ni mère ni fille, seulement un frère cultivateur au lieu-dit La Varenne dès 1901 (auparavant, Le Bourg). Catherine n'apparaît jamais dans les recensements. Avant 1886, la famille habite au lieu-dit Rossignol

Dans les courriers de Marie-Antoinette Fourt à Odette Edouard-Guiller (« Aude »), sa nièce...

Chère Aude,
Pendant que tu te perds dans les
Ancêtres communs, moi je découvre un
beau petit arrière-cousin tout neuf, à
l'occasion ! enfin à B. !

envoie-moi une photo de Christina, quelle
belle poupée !

Avril 1961

Je crois que si un jour tu te mets
à écrire sur la famille, tu peux préparer
des colonnes et des volumes ---

Octobre 1961

Nénette a été décorée par son
Cure, d'une médaille diocésaine pour
30 ans de présence à la Chorale --- ça

Juin 1965

Voici les dates communiquées, tu verras
si cela recoupe les Tiennes :
- Marie Veillon † à 64 ans le 18.X.78
- Michel Séro † à 71 ans le 29.X.83

Octobre 1961

Pour mon Père, ses Parents hésitaient entre deux Etablis-
sements : le Petit Séminaire de St-Jodard (Loire), qui recevait
non seulement les futurs prêtres, mais aussi les jeunes gens
pour la formation secondaire (notre Oncle, Nicolas Escalier y
a fait ses études) ; où l'Ecole Supérieure de Cluny (Saône &
Loire). C'est finalement ce dernier Etablissement qui fût choisi,
le premier avait été éliminé parce que dans le trousseau deman-
dé figurait... un pot de chambre.

Petites causes, grands effets : Cluny devait être spéfifi-
quement laïque ce qui à l'époque signifiait athée. Et bien q'il
se soit marié à l'Eglise, nous ait tous fait baptiser, fait
faire la Première Communion, et pour mes soeurs mariage à l'Eglise,

Un extrait du tapuscrit de Tante Bépie

Ouf ! voilà du travail.

T'ai-je dit que notre cousine
Claudia Dardier est morte au début de

Juin 1965

Fernand Séro

Mlle FORT
1 rue Quentin-Bauchart
Paris VIII^e

Bonne Camille est bien

Souvenirs de Marie-Antoinette Fourt (Tante Bépie)

Petite histoire d'une parenté que je n'ai pas connue, telle que me l'a racontée ma Mère (votre « Bonne-Maman »)

Commençons par la branche paternelle (Fourt - Garret)

La personnalité de mon grand-père **Antoine Fourt** se dessine à travers quelques événements seulement.

Né en Auvergne en 1835, d'une famille de paysans pauvres (et famille nombreuse tant par elle-même que par le cousinage), ses sœurs le mirent sur la route à l'âge de 14 ans¹³¹ avec son petit baluchon sur l'épaule et il partit en sabots pour chercher du travail... là où il pouvait trouver.

Nous savons qu'il travailla à la construction de l'Hôtel de Ville de St-Etienne (ou à la Préfecture, les deux bâtiments se font face¹³²), sans doute comme petit tâcheron. Mais il voulait sortir de sa condition et, sur ses premières économies, prit des leçons pour augmenter une instruction sans doute très peu développée. Je n'ose affirmer de mémoire le prix de ces leçons mais il me semble que c'était vingt sous¹³³ chacune - encore fallait-il ajouter un litre de vin et la chandelle pour éclairer le maître et l'élève. Dans la région, il y avait de nombreux petits artisans tisserands et il y trouva du travail comme apprenti. Il fut remarqué par son patron, Guy Garret¹³⁴, qui lui offrit sa succession et... la main de sa fille, Marie.



Vue d'Auzelles



Hôtel de Ville de St-Etienne

C'est sans doute à cette époque de prime jeunesse que se place un incident qui me fut raconté (vers 1950) par Claudia Dardier¹³⁵, une de ses cousines de St-Chamond dont nous reparlerons plus loin. A l'occasion de je ne sais quelle fête, mon grand-père et ses cousins s'étaient retrouvés à Auzelles (lieu de leur naissance) et... ils avaient fait danser les « Enfants de Marie¹³⁶ ». Grande colère du curé du village qui, relatant le fait le dimanche, au prône¹³⁷, conclut ainsi « Les Fourt, c'est des affreux ! » (prononcer âffreux - et, dans la région, c'est un superlatif...). A l'office suivant, les garçons vinrent avec des cailloux et les jetèrent au curé en chaire. De plus en plus âffreux...

¹³¹ Difficile, sa sœur cadette avait 2 ans de moins que lui... Je développe largement ces 2 pages dans la 2^{ème} partie

¹³² Hôtel de Ville construit à partir de 1821, dôme de 51 m de haut en 1864. La ville devient préfecture en 1856

¹³³ 20 sous valent 1 fr en 1850 qui valent 2,53 € en 2006, soit le prix de la leçon (mais 1 litre de vin aujourd'hui...)

¹³⁴ A Roanne - Garret s'écrit aussi Garay / Garet... Je reviens sur les Garret en 2^{ème} partie également

¹³⁵ Petite-fille d'Antoinette Fourt, la petite sœur d'Antoine Fourt et 4^{ème} fille de la famille (nous y reviendrons)

¹³⁶ L'association des Enfants de Marie Immaculée est créée par les Filles de la Charité et les pères Lazaristes en 1837, proposant un enseignement religieux plus poussé à des enfants susceptibles de former une élite de piété

¹³⁷ Homélie, prêche, sermon

En prenant la succession de son beau-père, Antoine Fourt commença à développer son affaire. Beaucoup de paysans avaient un ou des métiers chez eux, dans la montagne, et il leur portait du coton à tisser puis revenait chercher les pièces exécutées¹³⁸. Il y allait en voiture à cheval, portant dans sa poche un petit encrier pour rédiger les papiers nécessaires et les reçus. Un soir, à la nuit tombée, son cheval refusa d'avancer et il dut descendre de voiture pour voir ce qu'il se passait : la bête avait mis le pied dans la cheminée d'une maison et ne pouvait plus s'en sortir (la région compte de forts dénivellements de terrain, la maison était dans doute en contrebas de la route et la neige avait nivelé le fossé).

Puis il parvint à avoir son usine à Roanne (qui a compté jusqu'à 300 ouvriers) et fit suffisamment fortune pour avoir maison, chevaux, voiture et domestiques et faire élever ses deux enfants dans des maisons cotées. En mourant (à l'âge de 52 ans seulement), il léguait tout cela à son fils, Jean-Léon¹³⁹ et assurait à sa fille Noémie une dot très importante (500.000 francs-or¹⁴⁰). Il avait été servi par des circonstances exceptionnelles : c'était l'époque de l'industrialisation, du libéralisme. Mais avoir su les utiliser ainsi est une belle preuve d'intelligence et de travail acharné. C'est donc en bien peu d'années qu'il était devenu le bourgeois apparemment satisfait que nous montre la seule photo que nous ayons de lui, avec son importante chaîne de montre barrant le gilet et son chien à ses pieds.



Homme d'action, mon Grand-Père supportait mal les velléitaires et leur disait avec ironie « Et si le ciel tombait, il y aurait bien des cailles de prises ».

De mon Père, **Jean-Léon Fourt**, je ne connais que très peu de souvenirs d'enfance... D'humeur généralement sombre après les événements qui avaient amené la perte de sa fortune (probablement méconnaissance de l'importance de la concurrence qui commençait à jouer) et l'émigration de toute la famille de Roanne à Paris, il parlait peu du passé. L'interroger ? Impensable. Il me faisait l'effet de Jupiter Olympien et je me suis souvent entendu dire « Ne fais pas de bruit, ne dis rien, Papa a des embêtements ». C'était un leitmotiv.

Des quelques souvenirs qui ont filtré, je pense qu'il avait dû avoir une enfance moyennement insupportable : sa grand-mère¹⁴¹ lui disait, paraît-il : « Petit Fourt, tu fais plus de bruit que la Machine à Marly ! »¹⁴². Et il avait rêvé de devenir... tambour. Avec sa sœur Noémie (plus tard religieuse) et avec laquelle il s'entendait très bien, ils étaient allés un jour ouvrir la barrière du passage à niveau pour voir ce qui arriverait... Heureusement, la circulation n'était pas alors très dense et le garde-barrière avait dû s'en apercevoir à temps.

¹³⁸ C'est exactement ce qu'il se passait dans la région à cette époque-là

¹³⁹ Tante Bépée écrit toujours « Jean-Léon » avec un tiret. Or il s'agit bien de 2 prénoms distincts (sur tous les actes) et il signait « L. Fourt ». Peut-être était-il appelé ainsi par certains, en famille ?

¹⁴⁰ Le Franc-or de 1860 étant estimé à 1,99 € en 2006, on arrive à une somme énorme de 995 000 € qui correspond à une flambée des dots entre 1870 et 1910. Ce sujet revient x fois dans les récits sous une forme ou sous une autre

¹⁴¹ Qui ne peut être que Jeanne Roche, épouse de Guy Garret

¹⁴² (Note MAF) - La machine de Marly construite sous Louis XIV pour alimenter Versailles en eau. D'énorme réputation, surtout pour la province qui ne l'avait jamais vue - https://fr.wikipedia.org/wiki/Machine_de_Marly



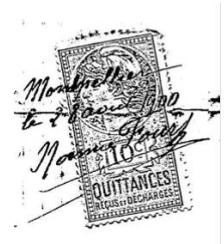
Léon et Noémie Fourt, 1876

Lorsque le moment fut venu de les mettre en pension, l'Abbaye de Pradines fut choisie pour Noémie. Les religieuses bénédictines ont en effet tenu une maison d'éducation (sélect) jusqu'en 1904 (elles s'occupent maintenant d'œuvres de retraites)¹⁴³.

Noémie souhaitait se faire religieuse mais elle attendit pour cela le décès de ses Parents, qu'elle aura soignés jusqu'à leur fin. Elle partit donc seulement vers la trentaine après avoir cherché



femme pour son frère¹⁴⁴. Elle ne voulait pas entrer à Pradines et, après avoir éliminé le Carmel et la Visitation, entra au Cénacle¹⁴⁵ (noviciat à Montpellier) puis fut recueillie chez son frère avec deux autres religieuses au moment de la Séparation de l'Église et de l'État en attendant que les couvents se reforment à l'étranger. Au bout de 18 mois environ, elle put rejoindre son Ordre à Fribourg (Suisse) où mes Parents allèrent la voir plusieurs fois. Elle y mourut en 1918, avant la fin de la Guerre, ce qui ne permit pas à mes Parents, qui la savaient malade, de la revoir une dernière fois. Elle fut enterrée là-bas, dans le caveau de son Ordre¹⁴⁶.

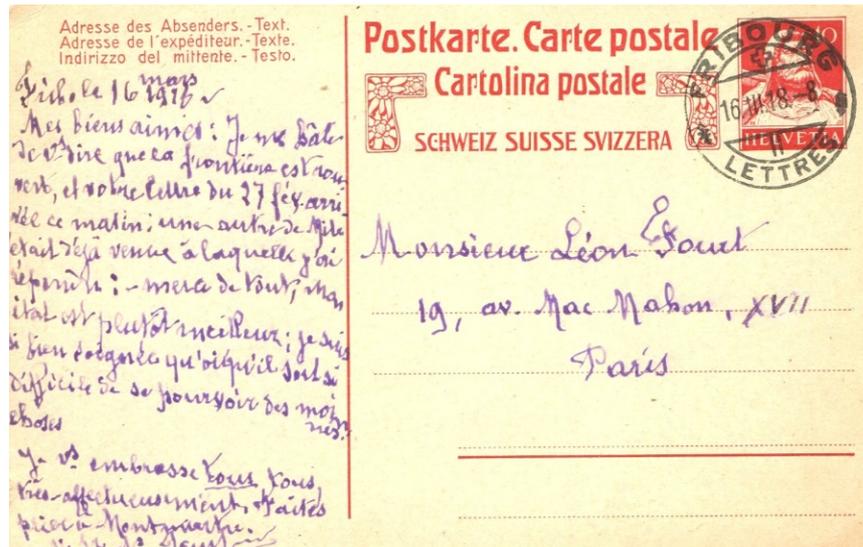


¹⁴³ Pradines, 15 km SE de Roanne, fondée en 1814, vit aujourd'hui d'une imprimerie et d'une maison d'accueil - Dès 1880, les lois Jules Ferry instituent un enseignement public, laïque et obligatoire, les congrégations s'y opposant sont fermées. La loi de 1904 leur interdit d'enseigner et celle de 1905 (Séparation de l'Église et de l'État) pose le principe de la liberté de conscience et du libre exercice des cultes (confiant à l'État les biens confisqués). D'où un bouleversement complet pour toute la société française (très catholique) évoqué x fois dans les trois récits

¹⁴⁴ Voir le chapitre « Eugénie Sérol et Léon Fourt » p. 92

¹⁴⁵ Congrégation religieuse fondée en 1826 à Lalouvesc (07), accompagnement spirituel, catéchèse...

¹⁴⁶ Sur le caveau familial Fourt au cimetière de Roanne, son nom est précédé de la mention « A la mémoire de » - Cf l'historique en Partie 2, page 13 (les cousines de St-Chamond)



Frib(ourg). Le 16 mars 1916 - Mes biens aimés : Je me hâte de v(ou)s dire que la frontière est rouverte, et votre lettre du 27 fév. arrivée ce matin ; une autre de Mite était déjà venue à laquelle j'ai répondu ; merci de tout, mon état est plutôt meilleur ; je suis si bien soignée quoiqu'il soit difficile de se pourvoir des moindres choses. Je vous embrasse tous, tous, très affectueusement. Faites prier à Montmartre. V(otre). S(oeu)r N. Fourt

Pour mon Père, ses Parents hésitaient entre deux établissements : le Petit Séminaire de St-Jodard (Loire) qui recevait non seulement les futurs prêtres mais aussi les jeunes gens pour la formation secondaire (notre Oncle, Nicolas Escalier, y a fait ses études) ou l'École Supérieure de Cluny¹⁴⁷ (Saône-et-Loire). C'est finalement ce dernier établissement qui fut choisi (le premier avait été éliminé parce que dans le trousseau demandé figurait... un pot de chambre).



L'école de Cluny hier et aujourd'hui

Petites causes, grands effets : Cluny devait être spécifiquement laïque, ce qui à l'époque signifiait athée¹⁴⁸. Et bien qu'il se soit marié à l'Église, nous ait tous fait baptiser, fait faire la Première Communion et, pour mes sœurs, mariage à l'église, je ne l'ai jamais vu pratiquer. Lorsque sa fin approcha, Maman consulta mes sœurs et beaux-frères sur l'opportunité de demander l'assistance d'un prêtre. La réponse fut oui à l'unanimité et il reçut les Sacrements étant encore en pleine connaissance.

¹⁴⁷ Créée par Victor Duruy en 1866 dans les bâtiments conventuels de l'abbaye, l'École pratique de Commerce et d'Industrie a eu pour but de former de futurs cadres, avec un enseignement de qualité avant tout scientifique et technique (mais avec sport, musique, dessin...). Très visionnaire. Devient les Arts et Métiers en 1901

¹⁴⁸ Cluny était tout simplement une école « républicaine », ce que Tante Bépie traduit par « athée »

Pour la branche maternelle (Sérol - Chavanon)

De mon arrière grand'mère **Chavanon**¹⁴⁹, je sais seulement qu'elle chantait à tue-tête lorsqu'elle avait des difficultés, des ennuis, une femme de tête assurément. Avec son mari, ils avaient un commerce de graineterie à Roanne. Ils eurent trois enfants¹⁵⁰ :

Claudine qui, dans sa jeunesse, ne pouvait pas voir une égratignure et moins encore couler le sang... Sous le nom de Sœur Ste-Marie, elle se fit religieuse hospitalière à Montbrison... et fut toute sa vie affectée en salle d'opération. Les chirurgiens tenaient à son assistance et l'on peut dire qu'elle en mourut car ils insistèrent pour qu'elle vienne un jour où, déjà malade, elle n'aurait pas dû se lever. Mes grands-parents Sérol¹⁵¹ (sa sœur et son beau-frère) l'estimaient beaucoup. Chaque année, ils allaient la voir, à la grande joie de leurs enfants¹⁵² car, pour aller prendre le train (nouveau), il fallait se lever à 4 heures du matin et faire un voyage de plusieurs heures (Roanne-Montbrison !), bref, pour eux, la grande aventure.

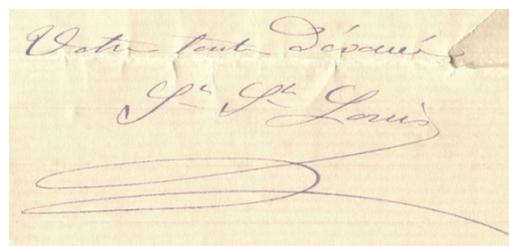
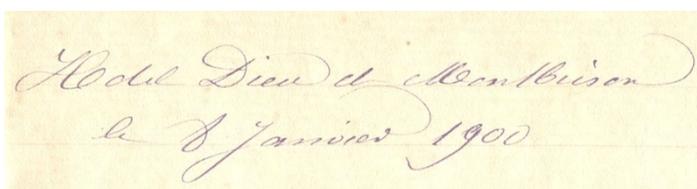


Tableau de cheveux (familiaux)¹⁵³

Vœux de la Supérieure de Montbrison
à Marie Chavanon, 1900

Louis. Ici une ambiance de mystère : il serait parti pour faire fortune « aux Amériques » et en serait revenu plus pauvre qu'avant. Ma Mère savait seulement qu'il vivait seul dans une maison de bois, dans la forêt aux environs de Roanne, et que, pour qu'il puisse vivre sans cependant dilapider un capital, Marie Chavanon, sa sœur, ma grand-mère Sérol, lui versait une rente sur sa part d'héritage paternel. Elle exigeait qu'il ne vienne pas en ville. Il avait lui-même fait ses meubles et j'ai entendu parler d'une certaine commode toute recouverte d'écaillés de pommes de pin. Un jour, dans des

¹⁴⁹ Jeanne Alanoski, donc, née en 1819 : que c'est beau, ce souvenir !

¹⁵⁰ Non, quatre - Quant à la « graineterie », curieux... - Ils avaient des biens immobiliers, une vente se fait en 1885 à Sevelinges où le nom apparaît comme ex-proPRIÉTAIRES (Journal de Roanne, 24 mai) et Marie Chavanon vend 2 maisons avec boutique qu'elle tenait d'eux (rue d'Urfé, cf. J. de R. 30 06 1895 et acte transmis par MAF)

¹⁵¹ Marie Chavanon et Joanny Sérol

¹⁵² Marie, Eugénie (Bonne-Maman), Henri et Antonin Sérol - Montbrison est à 60 km au sud de Roanne

¹⁵³ Fait par les Clarisses de Montbrison. Cheveux de J. Cl. Chavanon et Jenny Alanoski, une mode au 19^{ème}

circonstances inconnues, le feu prit à la maison et tout brûla... lui-même avec, et dans les cendres on ne retrouva que sa pipe en écume de mer. Lors de l'enterrement (une poignée de cendres dans le cercueil), très peu de membres de la famille l'accompagnèrent au cimetière. Loin derrière le cortège suivait une femme inconnue, en grand deuil. Il aurait été enseveli dans le caveau Chavanon-Sérol (plus tard Escalier), sans toutefois que son nom y soit inscrit. Quelle a pu être la raison d'un pareil ostracisme familial ? Je l'ignore. Ma Mère ne le savait pas non plus. Ma Tante Escalier devait le savoir, mais n'en a rien dit à ses filles.

Alors Ky Jeanne son épouse est accouchée avant hier soir à huit heures dans son domicile, d'un enfant du sexe masculin qui lui nous présente et au quel il a donné le prénom de Louis; les dites déclarations, et présentations faites en présence de Socrate Gery âgé de vingt sept ans et de mère François tous les deux témoins, domiciliés à Roanne; le Déclarant a signé avec nous le présent acte non les témoins sus nommés qui sommes de le faire ont dit ne le savoir, après lecture faite.

Chavanon
Vassier

Naissance de Louis Chavanon (1841) et signature de son père

Ad Chavanon

Signature de Louis Chavanon au décès de sa mère (1866)

Marie épousa **Joanny Sérol**. Ce furent mes grands-parents. C'est d'elle que j'ai le plus entendu parler et il faudra bien une page pour elle toute seule. Ils avaient un commerce de Nouveautés, mercerie, jouets, etc., à Roanne. Mon Grand-Père avait désiré se faire architecte et avait même obtenu une médaille à un concours mais son Père avait exigé qu'il reprît le commerce à sa suite.



Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Monsieur Sérol,
Agent Principal
de la Compagnie dans toute la France,
Roanne

Il mourut à 40 ans (attaque ? crise cardiaque ?), laissant quatre enfants : Marie (ma Tante Escalier), Eugénie (ma Mère), Henri et Antonin.



Mariage de Joanny Sérol et Marie Chavanon, 1867, signatures : les époux, (Marie) Vialon, (Michel) Sérol-Vialon, A(ntyony) Sérol (en marge), (Jean-Claude) Chavanon et L(ouis) Chavanon



Marie, Eugénie, Henri et Antonin Sérol

Ma Grand-Mère Sérol a la réputation d'avoir été une femme de tête et d'avoir eu un f... caractère. C'est probablement vrai, mais je crois qu'il est juste d'apporter quelques nuances à ce jugement abrupt. Certes, ses méthodes éducatives auront lieu de nous surprendre mais il faut tenir compte de la situation dans laquelle elle s'est trouvée : elle restait veuve à 40 ans avec quatre enfants à élever, de 15, 10, 7 et 5 ans.



Elle était bien tutrice légale des enfants mais, selon la coutume de l'époque (la femme n'étant guère qu'une éternelle mineure), en référait à son beau-frère Antony Sérol qui était subrogé tuteur¹⁵⁴ et qui n'a sans doute pas

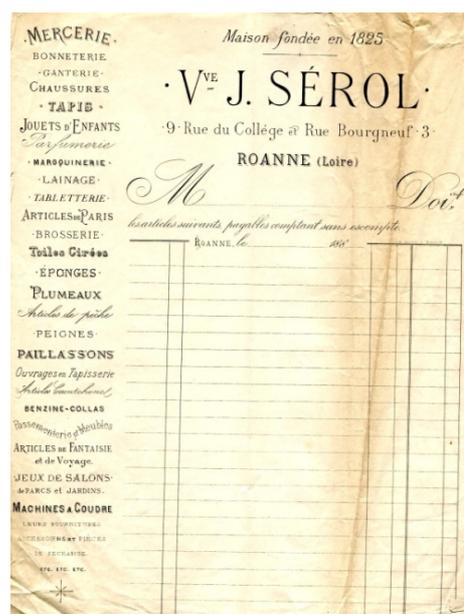
¹⁵⁴ Personne choisie par le conseil de famille pour contrôler et surveiller la gestion du tuteur

recherché pour ses neveux ce qu'il faisait pour ses propres fils. Henri et Antonin ont fait leurs études chez les Frères des Écoles Chrétiennes¹⁵⁵, dans la classe de tout le monde, pendant qu'Albert et Léon, ses fils, étaient mis dans la classe des « Seigneurs » (voir à ce sujet le livre du Professeur Leriche, leur contemporain, Souvenirs de ma vie morte). Puis Henri et Antonin furent envoyés à Lyon, au lycée, quand Albert et Léon étaient élevés « aux Chartreux¹⁵⁶ » (école si cotée dans la région que, toute sa vie, « on sort des Chartreux » comme ailleurs « on sort de Polytechnique »). Ce n'est que par suite de ruses de ma Grand-Mère - qui faisait crédit aux artistes - que ses filles eurent des leçons de dessin, peinture, piano, les impayés étant ainsi soldés.



Audition Musicale 1891
Avec Eugénie et Marie Sérol

Car l'Oncle Antony épluchait aussi les comptes du magasin dont ma Grand-Mère avait dû assurer la gestion. Elle y employait trois demoiselles de magasin. En ce temps-là, la clientèle « bien » ne réglait jamais sur le champ ce qu'elle achetait. La note, parfois fort longue, ne pouvait être envoyée qu'à la fin de l'année, et encore fallait-il attendre le bon plaisir du client pour être réglé. D'où des fins de mois difficiles. Ma Grand-Mère réunissait alors toute la maisonnée, demoiselles de magasin et bonne comprises, et mettait tout le monde à genoux autour des banques¹⁵⁷ pour une neuvaine à St Joseph. Il paraît qu'en plusieurs circonstances l'argent parvint à point...



Pour tenir son monde en main, ma Grand-Mère exigeait de ses enfants une franchise absolue, on devait tout dire tout de suite, même les bêtises. D'où un excès de franchise qui fit tort à Bonne-Maman toute sa vie. Dans certains cas, c'était la punition corporelle, et la plus dure : ma Mère qui, pour rien au monde n'aurait dit quelque chose de défavorable de ses Parents, ne m'a avoué qu'avec beaucoup d'embarras que sa Mère les battait à coups de lanières de cuir. « Eh ! que faisais-tu alors ? » - « Je me couchais par terre et j'attendais que ce soit fini » - « Mais... que disais-tu ? » - « Rien ». Du reste, si l'un des enfants pleurait, il se voyait pris entre les genoux de ma terrible Grand-Mère, qui lui disait alors « Ravale tes larmes, tu entends ? Ravale tes larmes ! ». Et s'il récidivait, il recevait une maîtresse gifle « Au moins, tu sauras pourquoi tu pleures ! ». Ceci

¹⁵⁵ Congrégation laïque (les Frères ne sont pas prêtres) fondée en 1680 par Saint Jean-Baptiste de La Salle, vouée à l'enseignement, en particulier des plus défavorisés. Surnommés « Frères quatre bras » (habit + manteau)

¹⁵⁶ Sur la colline de la Croix-Rousse à l'emplacement d'une ancienne Chartreuse (active de 1584 à la Révolution). Ordre contemplatif fondé par Saint Bruno au 11^{ème} siècle. Lycée toujours prisé

¹⁵⁷ Comptoirs ou tables de forme allongée servant pour la communication avec la clientèle

était, je crois, habitude courante dans la région à l'époque... et on ne peut s'empêcher de penser aux fessées du Bon Petit Diable de la Comtesse de Ségur.



Un bon petit diable



La poupée de Bonne-Maman

Ma Grand-Mère devait également gérer plusieurs maisons en ville¹⁵⁸, où elle avait trente-deux locataires, presque tous employés du chemin de fer (pour être plus sûre du paiement). Elle leur prenait un loyer peu élevé, en stipulant que les réparations leur incomberaient. Enfin, elle devait avoir quelques soucis du côté de ce frère vivant en paria dans les bois et qu'elle éconduisit violemment un jour où il s'était présenté chez elle. On n'en a jamais eu de photos.

Dans cette atmosphère, quelle était la vie des enfants ? Tant qu'ils furent à Roanne, les garçons n'avaient qu'à contourner le pâté de maisons pour aller à l'École des Frères. Peut-être rentraient-ils déjeuner ? Mais les filles, qui n'avaient pourtant qu'environ 150 mètres à faire pour aller au Pensionnat de l'Immaculée Conception tenu par les Sœurs de Saint-Charles¹⁵⁹, furent demi-pensionnaires. Le matin, elles étaient obligatoirement accompagnées par la bonne ou une demoiselle de magasin qui emmenait en même temps deux fillettes du voisinage : Louise et Marguerite Michallard¹⁶⁰ et c'est leur bonne qui ramenait tout le monde le soir. Cela dura plusieurs années et cette ancienne relation (les Michallard) devait énormément me servir, beaucoup plus tard, par deux fois, pendant la guerre de 1939 /45.



Pensionnat où furent élevées :

- Marie Sézol
- Eugénie Sézol (Hans)
- Marie-Louise Escalier
- Denise Escalier
- Marie et Noémie Follst (quelques mois seulement)

Ecriture de M.A.F.

¹⁵⁸ Venant sans doute de Jean-Claude Chavanon, voir p. 81, note 150

¹⁵⁹ Congrégation fondée en 1652 à Nancy sous le nom de Sœurs de la Charité de Saint-Charles Borromée pour s'occuper des personnes âgées, des malades, des nécessiteux et d'enseignement. Se situait rue de la Charité

¹⁶⁰ Je les ai retrouvées ! Marguerite (1870, Roanne - 1957, Paris 7^{ème}) mariée (Roanne 1903) Léon Humbert et Louise (1872, Roanne -1969, Ste-Geneviève-des Bois, 91), célibataire. Filles de François Michallard (fabricant de cotonne puis rentier, + 1894, 65 ans) et Marie Balouzet (+ 1905, 67 ans), domicilié rue du Jardin Botanique

Le soir, à la belle saison, ma Grand-Mère emmenait tout son monde au jardin (situé vers la Gare, surface maintenant construite) où elle faisait cultiver fruits et légumes par un vieux jardinier. Les enfants désherbaient, cueillaient les fruits, pique-niquaient. Il semble que ce soit resté un bon souvenir. Ma Mère a été triste lorsqu'elle a vu que ce cher jardin avait disparu.

Le deuil de mon Grand-Père avait été porté avec sévérité (à 10 ans, ma Mère avait porté pendant un an le voile de crêpe devant le visage !) et chaque dimanche, après les Vêpres, toute la famille allait au cimetière.



Marie, Eugénie, Henri et Antonin

Ensuite, les enfants rentraient jouer à la maison, souvent avec les cousins¹⁶¹. Ma Tante Marie faisait déjà la jeune fille et ne se mêlait guère aux jeux. Ma Mère était donc entourée de garçons et s'occupait moins de sa poupée que des billes, voire de jeux plus actifs : dans la cour de l'immeuble où l'on entreposait les caisses vides, celles-ci devenaient des huttes de sauvages ou des forteresses. S'il pleuvait, dans le magasin vide on rapprochait les banques pour en faire des navires à l'abordage. Albert se déclarait toujours Amiral (le futur Ministre pointait déjà chez le garçon autoritaire). L'hiver étant très rude dans la région (l'eau gelait dans les pots à eau dans les chambres toujours sans feu), les garçons préparaient des patinoires en versant des seaux sur les trottoirs (!) et y faisaient de mémorables glissades (il paraît qu'il ne fallait pas glisser « en fille »).



« Les cousins », Maurice et Antoinette - (sans doute) Albert, Maurice, Henri, Antonin et Léon vers 1890

¹⁶¹ Antoinette et Maurice Sérol, enfants de Georges, Albert et Léon Sérol, fils d'Antony

Les trois familles se recevaient entre elles à des jours de fêtes fixes (c'est chez l'Oncle Georges, je crois, que le menu était immanquablement le même). Une année, au moment des Jours Gras, les jeunes eurent l'idée de jouer une comédie et (hélas !) de partir tout costumés chez l'Oncle et la Tante qui recevaient. A la vue des moustaches en bouchon et des chignons de ces demoiselles, l'Oncle exigea qu'avant de se mettre à table, chacun « aille se laver ». Je ne sais pas si la comédie fut jouée, mais le cœur ne devait plus y être ! La Tante Marguerite¹⁶² semble être restée surtout célèbre par son traditionnel goûter du Jeudi-Saint auquel elle conviait ses neveux et nièces, après la Bénédiction des Enfants à laquelle chacun devait assister en costume neuf, robe de mousseline et chapeaux de paille, quel que soit le temps !

Les vacances scolaires étaient plus courtes que les nôtres et il n'était pas question de quitter la ville. Pourtant, par haute protection, l'Oncle Antony prenait les enfants pendant huit jours dans sa propriété de Marcigny. Ils faisaient avec Albert et Léon des promenades à travers champs, se fixant un clocher pour but, se faufilant sous les haies ou sautant par-dessus, s'arrachant les mollets dans les éteules¹⁶³.

En grandissant, il fallait savoir tout faire (même ce dont on n'avait pas la moindre notion), selon cette maxime « Mes enfants, vous n'êtes pas plus bêtes que les autres, ce que d'autres font vous devez pouvoir le faire aussi ». Et ma Mère, dès sa sortie de pension, à 16 ans, dut « redrapper » le pouf¹⁶⁴ de sa sœur ou changer le nœud de son chapeau selon cette autre maxime « Les enfants, si vous en voulez, faites-le ! ». C'était dur, sans doute, mais peut-être est-ce grâce à cet apprentissage autodidactique que ma Tante et ma Mère ont pu travailler si bien et se lancer hardiment dans des travaux inconnus. Jusqu'à ses 80 ans, j'ai vu ma Mère réaliser nos robes et nos manteaux, voire faire des travaux de tapissier ou organiser la sonnette électrique de notre appartement à Paris (qui fonctionnait encore après 40 ans d'usage et faisait l'étonnement des électriciens qui la voyaient). Mais le principe était si étendu qu'il aurait fallu être un génie pour faire face à toutes les exigences de ma Grand-Mère. Et c'est pour avoir dit qu'elle ne pouvait faire réciter les leçons de grec de ses frères (que ma Grand-Mère ne connaissait pas elle-même) que ma Mère reçut l'une de ces épouvantables corrections citées plus haut.



*Pouf
(Marie Sérol)*



Assiettes signées Marie Sérol, 1887 et 1888

¹⁶² Épouse de Georges Sérol

¹⁶³ Le chaume

¹⁶⁴ Pièce de tissu accrochée à l'arrière de la robe, au niveau des hanches (mode de la 2^{ème} moitié du 19^{ème})

Faut-il parler des médicaments usités ? Ils peuvent nous donner un peu froid dans le dos... Il reste que c'était ceux employés dans la région à l'époque (lire à ce sujet un petit chef d'œuvre, « La Médecine du Docteur Gnafron », de Joseph Folliet¹⁶⁵, aux Chroniques Sociales de Lyon). Il y avait les sinapismes¹⁶⁶ aux cuisses ou la purge à l'eau de vie allemande (un remède de cheval employé sans avis médical). Contre les maux de gorges et angines, on vous insufflait de la poudre d'alun¹⁶⁷ mise dans un cornet de papier et à l'aide d'une plume d'oie (j'avoue n'en pas comprendre la technique...). Bien sûr, il y avait les sangsues, et aussi l'arquebuse. C'est un vulnéraire¹⁶⁸ que l'on trouve toujours, raide « à réveiller un mort » (43°) mais auquel j'ai vu donner des résultats étonnants, tant en applications pour éviter les bleus après un coup ou une chute que par ingestion (sur un sucre pour les enfants) pour revigorer, après une émotion, un accident ou pour faciliter la circulation. Toujours est-il que, pour éviter les maux de gorge auxquels elle était si sujette, ma Mère, dès l'enfance, obtint de faire sauter le col de la robe de pension et de le remplacer par le fameux « petit velours¹⁶⁹ » (un ruban de velours noir n° 3) qu'elle porta toute sa vie (on reconnaissait l'approche de la canicule au fait qu'elle l'enlevait).



Le petit velours noir (1929)

Mais les enfants grandissaient et ouvraient les yeux. Un soir, Henri alla trouver l'Oncle Antony et lui reprocha, à tort ou à raison, d'avoir dilapidé leur héritage. L'Oncle le prit de haut et, voulant lui signifier qu'il n'était qu'un gamin, usa d'une expression qui peut surprendre (mais typiquement locale), sonnait étrangement dans la bouche d'un tuteur et notable de la ville « Tu n'as même pas vu le loup péter sur la grande pierre de bois ! » - « Et toi, tu l'as vu ? », fut la réponse. Et Henri partit en claquant si fort la porte... que ce fut la vitre qui se brisa.

Quelle était la vraie situation ?... Le commerce n'avait-il pas donné ce qu'on pouvait en attendre ? Était-ce la faute de l'Oncle Antony ? C'est bien possible car on peut être bon avocat (et je crois qu'il l'était) et n'être pas un bon administrateur. Il obligeait par exemple ma Grand-Mère à ne prendre que 3 % de bénéfice sur ce qu'elle vendait, 5 % sur les jouets au moment des fêtes de fin d'année, on peut penser que c'était insuffisant...

Dès qu'il eut ses 18 ans¹⁷⁰, Henri, qui n'avait pas de service militaire à faire selon la législation de l'époque car il était "fils aîné de veuve", alla s'engager dans l'armée sans même le dire à sa Mère et partit à Madagascar. Au bout d'un certain temps, il en eut assez et trouva le moyen de persuader son frère Antonin d'aller le remplacer. Il partit alors faire du commerce en Côte d'Ivoire. Henri, plus tard, se maria et Antonin mourut à 25 ans, des "fièvres", à Grand Lahou (Côte d'Ivoire), célibataire.

¹⁶⁵ Joseph Folliet (1903-1972, Lyon), chrétien engagé, résistant, fondateur de La Vie Catholique - Gnafron est l'ami de Guignol, philosophe et fêtard de 1^{ère} catégorie

¹⁶⁶ Genre de cataplasme à base de farine de moutarde

¹⁶⁷ Minéral ayant des propriétés hémostatiques, bactéricides...

¹⁶⁸ De « vulnerarius », relatif aux blessures - L'arquebuse : boisson élaborée en 1857 par macération et distillation de plantes par un frère mariste de l'Hermitage près de St-Chamond puis produite à St Genis-Laval (69)

¹⁶⁹ Se souvenir que l'industrie du ruban s'est développée dans la région de Saint-Étienne / St Chamond. Le numéro correspond à la largeur. Ce ruban noir était pour moi un sujet de perplexité (et de tristesse) totale !

¹⁷⁰ Il avait en fait 19 ans sonnés (mais pas 20 ans, âge du recrutement)



Henri et Antonin Sérol en Afrique

Quoiqu'il en soit, ayant marié ses deux filles et ses deux fils étant partis, ma Grand-Mère n'eut plus qu'à liquider son magasin et s'installer dans un petit appartement où elle mourut après avoir subi une intervention chirurgicale (à Lyon, comme il se doit). Elle n'avait plus suffisamment pour vivre et ses gendres lui versaient une rente.

Marie Sérol et Nicolas Escalier

Ma Tante, Marie Sérol, avait épousé à vingt-trois ou vingt-quatre ans, Nicolas Escalier.



Celui-ci, pharmacien, rentrait du service militaire (qui avait duré, selon l'usage de l'époque, sept ans !) et il l'avait accompli au Tonkin, d'une traite, sans pouvoir revenir en permission étant donné la longueur des voyages à ce moment-là¹⁷¹. Aussi, les jeunes filles à marier qui guignaient ce prétendant possible paré de l'auréole des pays lointains l'avaient surnommé « le chinois ». Ses parents avaient une tuilerie à Mably, près de Roanne, et les affaires avaient dû assez bien marcher puisqu'ils établirent leurs deux enfants, Nicolas



et Émilie, lorsqu'ils se marièrent, en leur offrant l'installation complète de leurs magasins, toutes factures payées, prêts à fonctionner (nous parlerons ailleurs d'Émilie). Nicolas, qui avait fait ses études de pharmacien à Clermont-Ferrand et y avait obtenu son diplôme, dut aller le repasser à Lyon pour pouvoir exercer à Roanne car un diplôme de telle faculté n'était pas valable dans telle autre. Si bien qu'on voyait couramment sur les vitrines « Mr X, pharmacien, deux fois diplômé » et cela n'étonnait personne.

¹⁷¹ Le service durait 5 ans, ensuite, réserve, ce qui donne... 25 ans pour Nicolas Escalier, libéré des obligations militaires début 1910. Il s'est engagé en 1885, a été intégré au Corps expéditionnaire du Tonkin d'octobre 1887 à septembre 1889, section d'Infirmiers (pacification du Tonkin après la Guerre franco-chinoise de 1881-1885)



A gauche et sous la publicité Escalier, on devine les boiseries de la vitrine de la pharmacie

Il faisait donc un stage chez un pharmacien de Roanne lorsque ma Tante Marie, qui habitait en face, se fit une brûlure à une main et vint se faire panser. Je ne sais pas si la brûlure était profonde ni étendue, toujours est-il qu'on fit un peu durer les pansements... et que Marie Sérol épousa Nicolas Escalier.

Ils ouvrirent une pharmacie rue Mably¹⁷² à Roanne, très bien placée, à un endroit qui était alors à l'entrée de la ville et où passaient tous les paysans qui venaient vendre leurs produits au marché. Mon Oncle, qui était la crème des hommes, très aimable, était très aimé. Il savait fort bien d'une fois sur l'autre dire « Eh bien, Mère Untel, comment va la vache ? » et au besoin il ajoutait quelques mots de patois... Dans la pharmacie, il portait une blouse mais dès qu'il la quittait il était en jaquette. Les boiseries du magasin étaient noires (intérieur et extérieur) et les vitrines s'ornaient de très gros bocaux (dont j'ignore le nom), remplis de liquides teintés pour l'un de rouge, pour l'autre de bleu, qui étaient de coutume pour signaler les pharmacies.



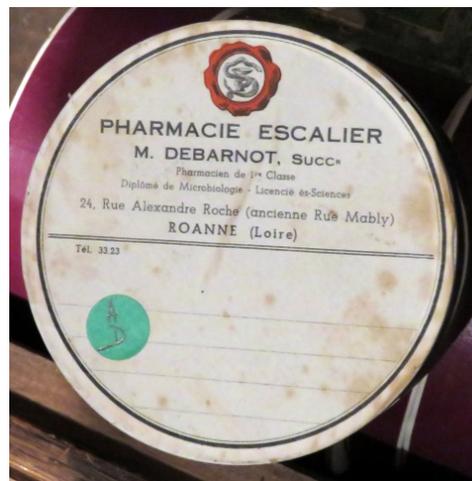
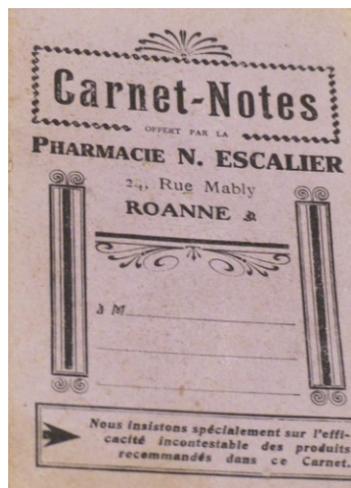
Caricature (1887) de Mr Peyronnet, pharmacien et Journal de Roanne



¹⁷² La famille du successeur Debarnot a légué le matériel de la pharmacie que l'on peut voir exposé joliment au rez-de-chaussée du Petit Louvre à La Pacaudière, voir <http://www.lesamisdupetitlouvre.fr/>



Un reste des boiseries intérieures de la pharmacie Escalier, Ep, 2018



Carnet et boîte de médicament, Le Petit Louvre, Ep, 2017

Comme tout pharmacien de l'époque, il était fréquemment dérangé la nuit pour remplir les ordonnances. Celles-ci n'étaient pas faites alors à coup de spécialités préparées dans des boîtes : les médecins formulaient et, après avoir déchiffré leurs écritures, il fallait faire les préparations. Les petites bouteilles étaient bouchées, ficelées, le bouchon recouvert d'un papier qu'il fallait encore plisser à la main puis reficeler soigneusement. Pas de dimanches mais il devait tout de même y avoir des tours de garde puisque, les jours de liberté, il faisait avec sa famille des promenades dont les kilométrages ont de quoi couper le souffle (lorsque, ces dernières années, des amis nous emmenaient en voiture dans la montagne, ma cousine Denise et moi, et qu'elle reconnaissait certains des buts de leurs promenades, faites à pied, tout le monde était saisi).

Mon Oncle était Juge au Tribunal de Commerce et il y a seulement une quinzaine d'années que nous avons, Denise et moi, brûlé sa toque galonnée d'argent et son épitoge¹⁷³ à pan d'hermine.



Mon Oncle chantait fort bien. Il faisait partie d'une chorale qui donnait des concerts et il chantait à l'église. Traditionnellement, il était invité aux banquets de la Saint-Isidore (Saint Isidore le Laboureur) où il entonnait « J'ai deux grands bœufs dans mon étable / Deux grands

¹⁷³ Bande de tissu distinctive portée par-dessus la toge

bœufs blancs marqués de roux...¹⁷⁴». Par ailleurs, il aimait la pêche à la ligne. Ma Tante, elle, semble bien avoir mené son ménage et élevé ses enfants « avec compétence et autorité ». Car ils eurent trois enfants : Marie-Louise, Denise et Léon.



Enfants, ils jouaient avec mes frère et sœurs (je n'étais pas encore de ce monde). Bien entendu, tout ce monde tombait, se cognait, etc. Maman disait que les siens n'avaient jamais de suite à leurs bosses et écorchures non soignées tandis que les enfants Escalier, lavés à l'eau bouillie et désinfectés, avaient toujours des séquelles...

Il y avait quelque « distance » entre nos mères. D'abord, sans doute en raison de la différence d'âge (plus de cinq ans), ensuite parce qu'elles avaient des caractères aussi dissemblables que possible. Ensuite aussi, sans doute, parce que la cadette avait fait un mariage beaucoup plus fortuné que l'aînée et avait un train de maison beaucoup plus brillant. Cela avait valu à Maman, lorsque le vent avait tourné, cette parole affreuse de ma Tante « Vous avez bien assez joui, à votre tour maintenant ». Mais je dois dire qu'après le décès de mon Père en 1927, ils furent parfaits pour moi, et le restèrent. Les choses s'arrangèrent par la suite avec Maman.

Eugénie Sérol et Léon Fourt

Mes Parents, Jean-Léon Fourt et Eugénie Sérol, se sont mariés à Roanne (Loire) le 6 Juin 1893. Il s'agissait d'une union comme la plupart de celles qui se contractaient à la fin du XIX^{ème} siècle, à savoir un arrangement intervenu entre les deux familles sans même que les intéressés ne se soient jamais vus. Mon Père avait 31 ans. Il dirigeait depuis plusieurs années l'usine héritée de son Père¹⁷⁵. Sa soeur, Noémie, s'était enquis, auprès du Pensionnat¹⁷⁶, d'une jeune fille « qui soit assez souple pour s'accorder avec son frère, très autoritaire... ». La jeune Eugénie Sérol, 19 ans, avait été désignée comme pouvant convenir et ma Grand-Mère Sérol, enchantée de la proposition, pensait caser ainsi richement sa fille sans dot. Les préliminaires avaient été brefs, « Veux-tu te faire religieuse ? » -

¹⁷⁴ Saint Isidore, espagnol, 12^{ème} siècle, patron des laboureurs - Poésie de Pierre Dupont (1821-1870), chansonnier, à écouter ici, http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/pierre_dupont/les_boeufs.html et là, <http://www.chansons-net.com/Chansonsretros/index.php?param1=BO00142.php>

¹⁷⁵ En 1887. Au Rect de 1881, il est noté « 19 ans, employé », comme sa sœur Noémie, « 17 ans, employée »

¹⁷⁶ De l'Immaculée Conception, voir précédemment (p. 85)

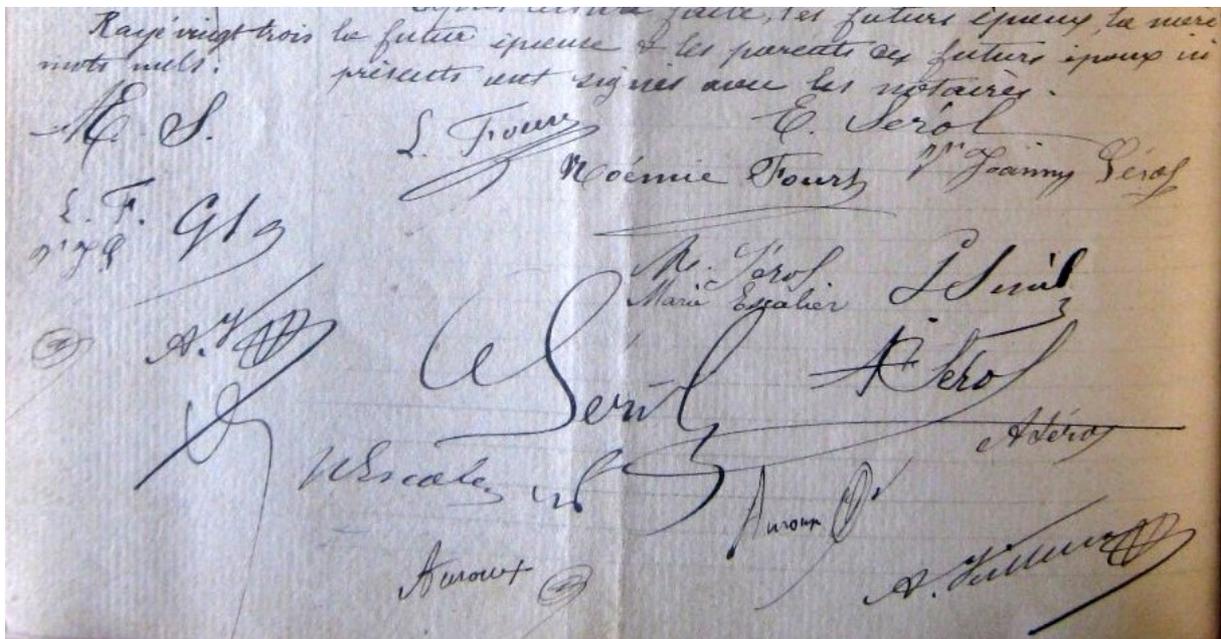
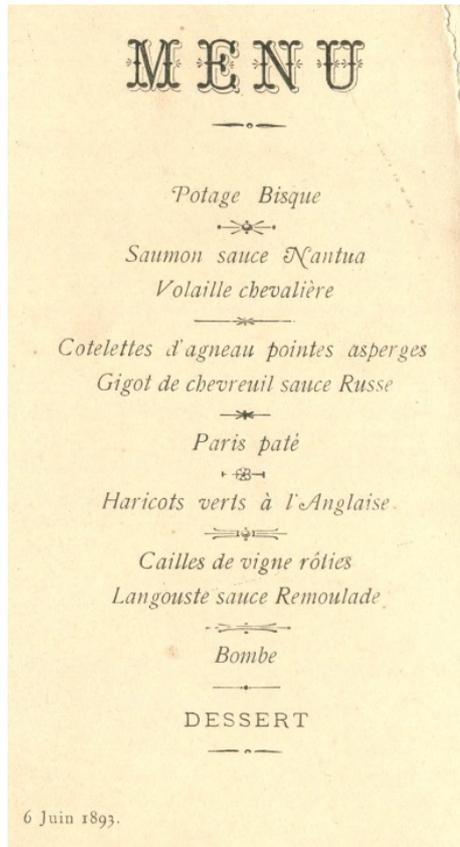
« Non. » - « Alors c'est que tu veux te marier ». Et le tuteur¹⁷⁷ avait renchéri « J'espère que tu ne feras pas la bêtise de refuser ». La jeune fille, tout juste sortie de pension, se posait bien des questions... mais que faire ? Les filles sans dot qui ne se mariaient pas, considérées comme « vieilles filles », « restées pour l'âne gris », ne pouvaient que vivoter en donnant des leçons de piano... Alors elle dit oui et les entrevues se succédèrent, assorties de très beaux bouquets (venus de Paris !). Courtes fiançailles, bijoux, dentelles et mariage à grand tralala dans l'église St-Etienne de Roanne, sa paroisse. Toute la ville en retentit, paraît-il.



Dentelle de la robe de mariée



¹⁷⁷ Antony Sérol



Contrat de mariage devant Maître Veilleux, Roanne, 27 mai 1893, signatures L(éon) Fourt, E(ugénie) Sérol, Noémie Fourt, V(eu)ve Joanny Sérol, M(arie) Sérol / Marie Escalier, G(eorges) Sérol, (dessous, très large) A(nton) Sérol, H(enry) Sérol, à sa droite A(ntonin) Sérol, (à gauche) Nicolas Escalier et les notaires Auroux et Veilleux

Après un voyage de noces au Havre (à la mer ! un vrai conte de fées pour l'époque¹⁷⁸), entrée dans une maison jusque-là dirigée par la belle-sœur et, il faut bien le dire, par les domestiques, Claude et Anna Créatin, qui avaient servi mes grands-parents¹⁷⁹ et dont ceux-ci avaient fait promettre à leurs enfants de ne jamais se séparer... Le trousseau était déjà rangé dans les armoires (je ne sais combien de douzaines de chemises de toile, etc.) et aucun meuble ne devait être changé de place « parce que c'étaient les Parents qui les avaient mis là »... Par des lettres touchantes dans le style ampoulé de l'époque, mon Père et sa Sœur avaient chacun offert à la jeune femme une dot de cent mille francs or¹⁸⁰... dont elle ne vit jamais un sou. Pas d'argent de poche, « Fais des notes chez les commerçants, je paierai » (mais sévèrement contrôlées). Nous avons déjà vu que c'était la mode de l'époque...

Ils eurent quatre enfants : Antoine, né le 22 Décembre 1894, Marie, née le 3 Avril 1897, Jeanne Noémie, née le 7 Avril 1900. Je ne naquis que beaucoup plus tard, le 2 Mars 1909¹⁸¹.



Les soucis ne devaient pas manquer à mon Père car on n'en était plus aux facilités dont avait bénéficié son Père et ce libéralisme plus ou moins teinté de paternalisme... Les ouvriers astreints à de longues heures de travail (10 à 12 heures par jour), avec un maigre salaire et sans aucune protection de lois sociales¹⁸² s'agitaient. Les grèves se succédaient et Maman racontait qu'à la naissance de son premier enfant on promenait le drapeau rouge sous ses fenêtres (d'où le surnom d'Antoine, Monsieur la Grève¹⁸³). Le Patronat semble avoir été surpris par l'ampleur de l'agitation, n'ayant pas su comprendre la nécessité de réformes profondes. Les pouvoirs publics, eux, envoyaient l'armée pour contenir le mouvement (qui sévissait d'ailleurs dans toutes les régions ouvrières de France).

¹⁷⁸ Le Havre était devenue au milieu du siècle une station balnéaire très prisée, fréquentée par les parisiens, voir <http://lehavrephoto.canalblog.com/archives/2007/08/03/5801846.html>

¹⁷⁹ Anna, oui, Claude, non, voir les pages Le personnel, pages 70...

¹⁸⁰ Le Franc-or de 1900 étant estimé à 2,37 € en 2006, on arrive à une somme de 237 000 € - Tante Béprie se trompe ! Elle se réfère à 2 lettres écrites par Noémie Fourt le 14 mai 1893, l'une à sa future belle-sœur accompagnant un don de 100 000 frs et l'autre à son frère à qui elle octroie la même somme. J'y reviendrai

¹⁸¹ Grand-Mère est la seule à avoir eu 2 prénoms. Grand-Père l'appelait Jeanne. Après son décès, elle a fait mettre Jeanne sur sa carte d'identité. C'est le prénom qu'utilisait l'une de ses amies, Mme Martinet (je m'en souviens !)

¹⁸² (Note MAF) - Les enfants travaillaient en usine dès l'âge de 12 ans. Un ouvrier moyen gagnait 2 frs par jour, un très bon ouvrier, 5 frs et même si l'on pense qu'il s'agissait de frs or, cela ne devait pas aller bien loin. Pas de semaine anglaise, pas de congés payés, pas de Sécurité Sociale, pas d'allocations familiales (celles d'initiative patronale ne s'étendirent que bien plus tard). Les accidents du travail ne furent couverts que bien après

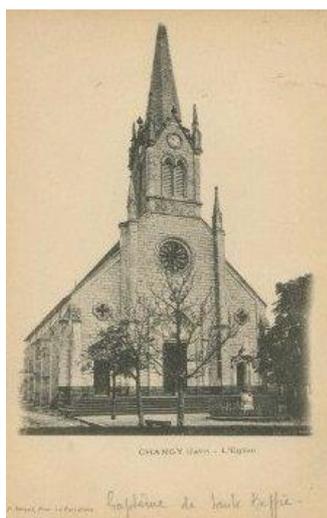
¹⁸³ Grèves en 1894, générale en décembre (conséquence politique : la mairie de Roanne devient socialiste), voir <http://www.forez-info.com/encyclopedie/histoire/21234-la-naissance-du-socialisme-municipal-a-roanne.html>

Pourtant, dans l'ensemble, les affaires prospéraient. Maman avait émis le souhait d'avoir, aux environs de Roanne, une maison avec un jardin où les enfants puissent s'ébrouer à leurs jours de vacances et mon Père s'y montrait favorable. Je ne sais si mes Parents avaient visité ensemble plusieurs propriétés pouvant convenir mais... hélas, Maman reçut un jour un télégramme de Paris où mon Père annonçait qu'il venait de signer l'achat du Château de Changy (XVI^{ème}- XVII^{ème} siècle), à 20 km de Roanne, entouré de terres importantes, comportant plusieurs fermes, un moulin... que sais-je encore. Et Maman fondit en larmes, prévoyant que les enfants s'en enorgueilliraient. Encore ne pouvait-elle imaginer à quel point toute la famille en resterait imprégnée, même et surtout quand tout fut perdu (regrets inutiles et vrai traumatisme de l'adolescence pour mes aînés).



La vie déjà très aisée semble avoir été quasi fastueuse pour l'époque. Mon Père, qui possédait déjà chevaux et voitures, avait été l'un des premiers à obtenir son permis de conduire (dit « brevet de chauffeur¹⁸⁴ » en ce temps-là) et à acquérir cette « automobile » qui devait bien faire du 40 à l'heure. Ces « signes extérieurs de richesse » déclenchèrent-ils des jalousies ? Mon Père ne vit-il pas venir la crise du textile ? Ne comprit-il pas les arcanes de la concurrence qui commençait à jouer ? Fut-il trop confiant en disant « Mais on ne me peut rien puisque tout est à moi » ? Il y eut sans doute de tout cela mais, nourrisson que j'étais, je n'en pouvais rien saisir. Par la suite, mon Père s'était muré dans le silence et nul n'aurait tenté de poser des questions.

Mon baptême, le lundi de Pâques 1909¹⁸⁵, fut sans doute la dernière des festivités célébrées à Changy puisqu'il fallut vendre la propriété, l'usine et tous les biens.



¹⁸⁴ Qui s'appelait « certificat de capacité », instauré en 1893 par le préfet Lépine pour Paris, étendu à tout le territoire en 1899, délivré par le préfet du lieu de domicile. En 1900, il y a environ 1600 automobiles en France. Le permis de conduire date de 1922

¹⁸⁵ Un 12 avril - Pas de cliché de Marie-Antoinette bébé - Photos : église de Changy, enfants Fourt vers 1908

N'y avait-il pas d'autre solution que de partir à Paris en emmenant la famille, les domestiques ? N'aurait-il pas été possible d'accepter une association, au prix même d'une situation inférieure, permettant ainsi à la famille de rester sur place sans la dépayser et interrompre les études des aînés ? Je ne l'ai jamais su¹⁸⁶... Toujours est-il que le déménagement fut organisé et que tout le monde partit à Nogent-sur-Marne où mon Père avait loué une villa et d'où il chercha une situation. Fit-il des expériences infructueuses ? Je le crois mais n'ai jamais eu de détails à ce sujet. Pendant cette période, le domestique, Claude, mourut. Sa femme, Anna, devint odieuse et il fallut s'en séparer. Elle avait toujours régné sur la cuisine, ne laissant personne s'en occuper. Maman et mes aînés semblent avoir fait des débuts difficiles dans cet art. Puis mon Père sembla avoir trouvé sa voie en s'occupant de la vente de fonds de commerces.



Marie-Antoinette Fourt à Nogent-sur-Marne, printemps 1912

Antoine avait voulu, dès ses 18 ans, s'engager. Il avait fait une demande pour les dragons¹⁸⁷. Certes, il en avait la stature, la cavalerie était une « arme noble » et sans doute se souvenait-il d'avoir, petit garçon, passé en revue, à partir de son cheval de bois, les cavaliers que mes Parents devaient loger dans les granges, tous les deux ou trois ans, lors des grandes manœuvres qui se déroulaient dans la Loire... Mais il fut refusé en raison de sa myopie et des verres qu'il devait porter.

Toute la famille s'installa dans un appartement où mon Père avait fait son bureau, avenue Mac-Mahon à Paris. C'était tout-de-même un peu exigu pour tant de monde... Mais la question fut assez vite résolue, hélas, car la Guerre éclata en Août 1914.



Marie-Antoinette Fourt

¹⁸⁶ Tante Bépie s'est vraiment posée les bonnes questions sur tout ce sujet. On peut ajouter ceci : la mode pousse à ce moment-là les femmes vers des tissus plus souples (soie...) et imprimés, avec motifs divers et variés (Roanne produit à partir de fils teints, d'où simples carreaux) et la crise s'est faite en quelques petits mois (fort ralentissement en 1911 avec disparition d'entreprises, aggravation en 1912 / 13, le ville se vide d'ouvriers)

¹⁸⁷ Cavalerie de ligne, les soldats se déplaçant à cheval mais combattant à pied

Souvenirs d'enfance.

Il était une fois deux petites filles qui s'appelaient Mite et Fouporme. L'aînée, Mite votre tante était très intelligente, esprit vif - beaucoup de mémoire, très autoritaire, mais c'était elle qui menait "la bande", car elle inventait toujours des jeux nouveaux. Elle avait de magnifiques cheveux roux, deux longues tresses qui descendaient jusqu'à ses mollets. C'était parfait pour fouer au cheval.

La plus jeune Fouporme, c'était moi - eh oui mes enfants, moi votre Grand Mère j'avais des joues rondes, des cheveux frisés, j'étais douce et très timide, absolument terrorisée par ma grande sœur.

À l'époque où commença ce récit, nous

Souvenirs d'enfance de Noémie Fourt (Grand-Mère)

A Roanne



Il était une fois deux petites filles qui s'appelaient Mite et Pouponne. L'aînée, Mite, votre grand-tante, était très intelligente, esprit vif, beaucoup de mémoire, très autoritaire et c'était elle qui menait « la bande » car elle inventait toujours des jeux nouveaux. Elle avait de magnifiques cheveux roux, deux longues tresses qui descendaient jusqu'à ses mollets. C'était parfait pour jouer au cheval. La plus jeune, Pouponne, c'était moi. Eh oui, mes enfants, moi votre Grand-Mère ! J'avais des joues rondes, des cheveux frisés, j'étais douce et très timide, absolument terrorisée par ma grande sœur.



Eugénie Sérol et Noémie Fourt 1901



Noémie et Marie 1906

A l'époque où commence ce récit, nous avions environ 6 et 3 ans. Cette histoire, on me l'a racontée, je ne m'en souviens pas.

Nous habitons à Roanne une maison avec un grand jardin, nous allions en classe chez les sœurs, à l'Asile¹⁸⁸, comme on disait alors. Mite apprenait à lire, moi je faisais du « parfilage », ce qui consistait à effiler des carrés de grosse toile. Un jour, après le déjeuner, nous étions allées jouer dans le jardin. Au moment de nous conduire en classe, plus d'enfant, nous avons disparu. Nos parents affolés nous cherchaient dans toute la maison. Pendant qu'Anna la cuisinière et Antoinette la femme de chambre exploraient le jardin et le « Béal », un ruisseau qui passait au fond du jardin¹⁸⁹, Claude le cocher courait à l'école voir si nous y étions... Personne. Maman devait pleurer comme une fontaine d'avoir perdu ses petites filles. Papa voulut aller prévenir la police, il alla chercher son chapeau dans son bureau (assez éloigné de la maison) et aperçut 4 petites chaussures noires qui passaient sous le coffre-fort. Au bout de ces chaussures, il y avait deux petites filles assises par terre et qui attendaient, sans rien dire, qu'on les découvre. Mite a été grondée très fort, moi, pauvre innocente, j'avais obéi...

¹⁸⁸ Le jardin d'enfants au Pensionnat de l'Immaculée Conception, voir page 85 note 159

¹⁸⁹ Affluent du Renaison se jetant dans la Loire à Roanne. Des tanneries s'y étaient installées tout au long et il était sans doute utile à l'usine Fourt, voir aussi le début de *Mésaventures...* de Tante Mite, p. 131

Les Concierges

Notre maison de Roanne était confortable pour l'époque mais bien laide - située Place des Promenades Populle. Sur la rue des Tanneries s'étendait un long corps de bâtiment, avec le bureau de Papa, les bureaux des employés.



De la maison, les Promenades et le kiosque (ph. Léon F) et, du bassin, kiosque à droite, 2 fenêtres...



... de la maison de la rue des Tanneries et le toit (CPA datée « octobre 1939 », même image en 1905)

Au 1^{er} étage, les magasins d'exposition des pièces de « cotonne ». Tout au bout, au fond du jardin, la maison des concierges, les Girard, mari et femme, plus la mère de Mme Girard. J'ai oublié son nom¹⁹⁰, je me souviens seulement que le jour de ses 80 ans Maman nous a envoyées, Mite et moi, lui souhaiter son anniversaire et lui porter un cadeau - un déjeuner. La brave femme n'était pas là, elle était partie à « la plate¹⁹¹ » laver son linge.

Hiver comme été, les femmes du peuple allaient à « la plate » (sorte de lavoir) au bord du Béal (un ruisseau), elles partaient avec une brouette dans laquelle étaient la lessiveuse, le linge, le bois pour faire bouillir sur place. Elles se mettaient à genoux dans des caisses pleines de paille,

¹⁹⁰ Philiberte Déchelette, née en 1827 (voir les pages Le personnel, p. 70), nous sommes donc en 1907

¹⁹¹ Mot du roannais. À Lyon, bateau plat où l'on faisait la lessive

un battoir (« un royer¹⁹² ») à la main et tapaient gaillardement sur le linge étalé sur une pierre plate, on lavait et rinçait à même le ruisseau.

La mère Girard était ourdisseuse - mais elle prononçait « ourdicheuse ». Le jour de la paye, elle nous achetait un gâteau en pâte à choux en forme de S qui coûtait un sou. Chez elle, nous découpons des catalogues. Quels dégâts nous devons faire... Elle était pieuse. Un jour de « Cension », elle avait été à une cérémonie présidée par le « Maigre » (Monseigneur, Mgr en abrégé !). Son mari, plus ou moins pochard à ses heures, était notre souffre-douleur. On lui disait « Girard, on va faire la soupe ! » en mélangeant de l'eau et de la poussière de charbon, il faisait semblant de se régaler et ajoutait « Ben... nous vont boire un canon ! ». En avons-nous passé du bon temps à nous amuser chez eux...

Nous allions souvent y jouer. C'était de très braves gens. Elle travaillait au dehors, lui, il était retraité du chemin de fer, empestait le vin rouge et la pipe froide. Nous l'aimions bien et lui faisons mille misères. Il avait un tout petit chat qui nous faisait très peur et Mite me remorquant le soir pour revenir à la maison criait très fort « Va t'en, méchant Poupoule ! ».

Le père Girard avait fait la guerre de 1870 et nous lui demandions de raconter ses campagnes « Ben, on nous disait qu'on allait se battre, alors on nous donnait des fusils, puis on nous disait « Voilà les Prussiens », alors moi, je me cachais derrière un arbre !¹⁹³ ».

	Girard	Claude	1847	d°		Chef	Retraité	P.M.
}	Aubergon	Vitorine	1857	J. Div. de Plain		épouse	ourdisseuse	
	Leichelitte	Philiberte	1897	Montargis		mère	2 p.	

33, rue des Tanneries, Roanne, Recensement 1906

Les Domestiques

Comme dans toutes les familles bourgeoises de ce temps-là, il y avait plusieurs domestiques. Claude Crélin (un nom fait sur mesure) était cocher, il s'occupait des chevaux avec le plus grand soin, il entretenait le jardin de Roanne et, les jours de réception, faisait le service de table, en gants blancs. Son plus grand regret a été que mon Père n'a jamais voulu qu'il porte le gilet à rayures jaunes ou rouges, emblème de sa profession. Il avait dû se marier en 1893 ou 94 avec Anna, la cuisinière. Il est mort en 1911, toujours chez nous. Il s'était mis à boire, seul. Peut-être de désespoir de ne plus avoir de chevaux. Il a eu une crise de délirium à l'hôpital¹⁹⁴.

Sa femme Anna était entrée toute jeune au service de ma Grand-Mère, Madame Fourt¹⁹⁵, donc avant le mariage de mes parents en 93. Elle est restée jusqu'en 1912. Elle gagnait 365 frs¹⁹⁶ par an - plus du tissu pour 2 robes, une au printemps, une à l'automne. Elle était très bonne cuisinière mais avait mauvais caractère et menait la vie dure aux femmes de chambre.

¹⁹² Royer ou battou (mots du roannais)

¹⁹³ Voir les pages Le personnel pour les renseignements officiels !

¹⁹⁴ Détail qui m'a permis de retrouver la famille à Nogent-sur-Marne (voir les pages Le personnel)

¹⁹⁵ Marie Garret, veuve d'Antoine Fourt. Pas de familiarité en ce temps-là, on devait la nommer ainsi

¹⁹⁶ Le Franc- or de 1910 étant estimé à 2,69 € en 2006, on arrive à une somme de 981,85 €

Je n'en ai connu que 3 : Antoinette, notre brave Nanon, entrée en 1897 à la naissance de Mite et qui a dû rester jusqu'en 1907. Après il y a eu « La Louise Pledi » qui était de Changy. Quand nous étions à Changy, elle sortait la nuit par la fenêtre de la lampisterie pour aller rejoindre son amoureux - Anna s'en étant aperçu, la pauvre fut renvoyée sans pitié. J'avoue que c'est moi qui avais gravé ses initiales et celles du garçon sur un des gros platanes... Ensuite, il y a eu Valentine (1910-1912) qui fut la dernière. Il y avait peu de temps qu'elle était chez nous et je jouais avec mes poupées de papier quand, tout à coup, j'ai fait tout haut cette réflexion malheureuse « Celle-là a l'air bête, ce sera la bonne ! ». Que c'est cruel, un enfant... Valentine n'avait peut-être pas entendu mais moi, j'en ai gardé un grand remords.



La maison de la rue des Tanneries, Antoine Fourt 1895, Eugénie et Noémie Fourt, 1901

Quand nous n'étions pas sages à table, Maman, croyant nous punir, nous envoyait « manger à la cuisine avec les domestiques ». Pour elle, ce devait être une humiliation mais pour nous c'était un plaisir. Les domestiques nous avaient tous vu naître, ils nous aimaient et nous gâtaient, et puis à la cuisine on mangeait du pain bis ou pain de ménage, bien supérieur au pain blanc de la salle à manger. Car en ce temps-là, maîtres et domestiques ne mangeaient pas le même pain. On nous donnait du vin sucré, des bonbons. Claude me faisait danser la bourrée et Antoinette nous chantait des chansons pieuses, « Le Petit Jésus s'en va-t'à l'école...¹⁹⁷ ». Plus tard, Valentine m'apprendra des chansons d'un autre genre, « Elle a les jambes en cane / Et l'tour du cou crasseux...¹⁹⁸ » ! Quand je chantais ça à mes parents, ils étaient horrifiés.

Nous aimions beaucoup Antoinette mais nous lui faisons souvent des niches. Le matin, elle nous mettait nos bottines noires qui avaient chacune une dizaine de boutons mais le tire-bouton était toujours perdu. Antoinette prenait alors une épingle de son chignon, avait un mal fou, nous pinçait. Quand enfin elle avait fini, nous nous mettions à boîter en hurlant. Elle déboutonnait les bottines et trouvait au fond le tire-bouton que nous y avions caché. Cette stupide plaisanterie se répétait souvent, toujours avec le même succès.

¹⁹⁷ <https://chansons-net.com/index.php?param1=EN00688.php>

¹⁹⁸ Même le Web n'a pas pu m'aider ! Des jambes de cane seraient plus juste, peut-être...

Le Cours Moulin

Il y eut vers cette époque la Séparation de l'Église et de l'État¹⁹⁹. Les religieuses n'ayant plus le droit d'avoir des écoles, que faire des « Petites Filles Bien » ? Le lycée ? Fi donc ! On tournait la tête, on descendait du trottoir pour ne pas passer à côté d'une élève du lycée. La Pension de l'Immaculée Conception ? Pas assez chic. Alors un certain nombre de Parents installèrent à leurs frais une institutrice, Mlle Moulin.



Le Cours Moulin au 21, rue du Phénix et peut-être le mur de « la jolie maison » évoquée plus loin ?...

Pour être admis dans ce Cours il fallait être enfants d'industriels, de notaires, de docteurs, la crème, la fine fleur. Nous allions au Cours accompagnés de nos femmes de chambre gantées, chapeautées et tabliers blancs, insignes de leurs fonctions. Ces jeunes filles très vexées dissimulaient leur tablier sous leur jaquette.

Mlle Moulin, personne sévère, avait éduqué les filles des châtelains environnants. Elle faisait la classe des grandes (brevet). Tante Mite était la plus jeune mais tenait la tête de la classe.

J'adorais ma maîtresse, Mlle Toussaint-Maignoux, je travaillais par amour pour elle, j'ai beaucoup pleuré quand elle est partie pour se marier. La maîtresse des petits, « Mlle Poupée », nous ne l'aimions pas, elle était laide et avait des gants percés ! La pauvre devait avoir un salaire de misère. Antoine et Mite avaient composé ces vers : « La Poupée au long nez / Se promène dans les prés / La Poupée au long trot / Se promène dans l'Côteau » (où elle habitait²⁰⁰). J'ai appris par Nénette que cette « Poupée » si méprisée avait été lauréate des Jeux Floraux.

En face du Cours était une jolie maison habitée par Mr et Mme Jacquier de Vacheron²⁰¹. Mr était Grand Louvetier, je ne savais pas ce que ça voulait dire mais j'étais pleine d'admiration.

¹⁹⁹ 1905, voir p.79, note 143

²⁰⁰ Quartier de Roanne, de l'autre côté de la Loire, érigé en commune en 1845 - Nénette = Denise Escalier

²⁰¹ Pas tout à fait juste, mais presque ! Effectivement, en face, au 10, (Rect 1911) habite Louise Déchelette (née Moreau, 1850, Charlieu), veuve de Jacques Henri Déchelette (dcd en 1901) dont la sœur, Hortense (1861, Roanne, fille de Barthélémy dit Rémi Déchelette) s'était mariée (1890, Roanne) à Jean Paul Jacquier de Vacheron (1862, St Vérand, 69), propriétaire et lieutenant de louveterie (bénévole, nommé par le préfet - avant la Révolution, le Grand Louvetier était officier du Roi). Ils habitaient déjà là au Rect de 1891 (maison détruite aujourd'hui). Il est possible que Grand-Mère n'ait retenu, des papotages généalogiques, que ce qui paraissait le plus beau ! N.B. Au 20, habitait Emile Noirot, le peintre, https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89mile_Noiroit

Ils recevaient beaucoup, il y avait toujours des voitures avec de beaux chevaux, les cochers sur leur siège. On reconnaissait un cocher de grande maison à ce qu'il ne devait absolument pas bouger aussi longtemps que durait la visite de ses Maîtres. Les jeunes femmes de chambre essayaient de les faire rire. Un jour, l'une d'elles a dit devant moi « Celui-là ne bouge pas plus qu'une Madone ! » et toutes, de rire. Je ne connaissais pas ce mot et longtemps j'ai cru que c'était un vilain mot qu'une petite fille bien élevée ne doit pas prononcer. La petite tenue des cochers était le chapeau melon et la grande tenue, le chapeau haut-de-forme. En hiver, ils portaient un grand manteau noir avec pèlerine de fourrure à longs poils. Avant d'être chez nous, Claude avait été chez une Mme de...²⁰² et, un hiver, ses oreilles avaient gelé à rester immobile, il en souffrait toujours.

Nous allions au catéchisme rue des Thermes Romains²⁰³. Bien entendu, les élèves du Cours Moulin étaient au premier rang, il nous fallait traverser toute la salle. Le long du mur étaient assises les « Gratuites » (il faut prendre un ton très méprisant pour prononcer ce mot). Au passage, elles nous faisaient des crocs-en-jambe pour nous faire tomber. Pendant la leçon de catéchisme, elles s'amusaient à comparer leurs clés, c'étaient des « filles d'ouvrières » (autre mot plein de mépris), elles portaient la clé de leur maison pendue autour du cou par une ficelle. Les petites filles « bien » avaient des distractions plus distinguées. J'en connais une qui s'amusaient à inscrire ses initiales N.F. sur son manchon de castor en le peignant à rebrousse-poil, jusqu'au jour où elle se fit gronder par l'abbé devant toute la salle. Elle n'a jamais recommencé.

Nos parents et autres souvenirs de Roanne



Léon Fourt et Eugénie Sérol, été 1897



Nous aimions beaucoup nos parents, nous avions pour eux un grand respect. Ils nous semblaient très supérieurs, juste au-dessous du Bon Dieu - mais c'étaient des Parents très lointains, très distants.

²⁰² Exact ! Cf. page 71

²⁰³ Au 9, Colette Berthaud, directrice - 8 institutrices, institution privée avec pensionnat (Rect 1911)

Papa était un monsieur à l'air sévère, grave, il n'avait pas besoin de dire deux fois quelque chose, un regard suffisait à nous faire rentrer sous terre.

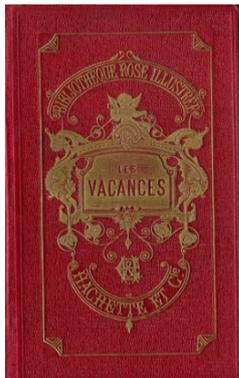
Je trouvais Maman très belle. Elle était toujours si bien habillée, de jolies robes de soie doublées de taffetas qui faisait un bruit doux, avec des volants, des guipures, des cols baleinés qui étranglaient. Elle s'habillait chez la meilleure couturière, ses robes coutaient 150 francs²⁰⁴ (ceci en 1908 environ).

Le dimanche, nous allions tous à la messe. Ensuite, à la bibliothèque, c'est ainsi que j'ai connu la Comtesse de Ségur. Au retour, arrêt chez le pâtissier. Les beaux gâteaux à la crème coûtaient 2 sous²⁰⁵. En hiver, après-midi²⁰⁶, pendant que Papa et Maman faisaient d'interminables parties de jacquet²⁰⁷, nous nous amusions dans la « p'tite chambre » à côté du salon où étaient tous nos jouets.



Eugénie Fourt, 1898

Quand il faisait beau, Papa disait « Allez dire à Claude qu'il attelle », alors nous faisons la grimace car nous avons en horreur ces promenades en victoria²⁰⁸.



Nous avons deux beaux chevaux, Bichette et Cocotte, que Claude soignait avec amour. Papa et Maman s'installaient dans le fond de la voiture, Antoine sur le siège à côté du cocher, Mite et moi sur le strapontin qui était très dur. Il ne fallait pas remuer les jambes pour ne pas froisser la robe à falbalas²⁰⁹ de Maman. Nos immenses chapeaux cognaient contre le siège du cocher et c'est incroyable ce que les chevaux peuvent lancer de mauvaises odeurs, j'en garde un bien mauvais souvenir. Un jour où nous faisons une promenade en victoria, nous avons rencontré un campement de bohémiens, ils avaient des ours qu'ils faisaient danser. Dès que les chevaux les eurent sentis, ils commencèrent à piaffer et, malgré les efforts de Claude, ils s'emballèrent et nous avons versé dans un fossé, sans accident. Mais chaque fois que nous repassions dans cet endroit, les chevaux avaient peur.

²⁰⁴ Soit l'équivalent de 395,50 €

²⁰⁵ Le sou valant 1 / 20^{ème} de franc et le franc, 2,69 € en 2006, cela fait 26 cts

²⁰⁶ Sans « l' »... A la manière roannaise, sans doute... mais on dit de même en Lorraine !

²⁰⁷ Jeu inspiré du tric-trac, se jouant à deux avec dés et pions que l'on déplace sur une tablette divisée en deux

²⁰⁸ Voiture hippomobile à 4 roues munie d'une capote mobile, tirée par un ou deux chevaux, légère et rapide, destinée à des déplacements en ville. Du nom de Victoria, reine d'Angleterre de 1837 à 1901

²⁰⁹ Bandes d'étoffe froncée en largeur

Nous préférions les promenades en « voiture automobile²¹⁰ », fort rare à cette époque. Papa avait été le second monsieur de la région lyonnaise à avoir le permis de conduire²¹¹ au début du siècle. C'était la 3^{ème} voiture, elle était grande, haute et découverte.

Maman qui portait de très grands chapeaux devait mettre un voile noué sous le menton. Papa, Antoine, Mite et moi portions des « cache-poussière » gris, des casquettes et de drôles de lunettes avec de fins grillages sur les côtés.



Sur les routes, nous croisions rarement d'autres voitures. Dans les villages, tous les gens sortaient pour nous voir, ceux qui étaient à bicyclette tombaient comme des mouches à notre approche, c'était très amusant.

Quelquefois, nous allions à des goûters d'enfants chez les petites Dufour²¹², des goûters très mondains, séance de Guignol, distribution de coiffures en papier - nous étions nombreux. Mme Dufour se mettait au piano et nous faisait danser ou alors la gouvernante, une Fräulein que nous détestions, nous conduisait dans leur minuscule jardin et nous faisait faire de ridicules rondes en chantant « Mon âne, mon âne a bien mal à la tête²¹³ ». Nous n'aimions pas du tout ces réceptions, nous préférions jouer en liberté dans notre jardin.

Nous faisons des hamacs en toile d'emballage. Un jour, Antoine et Mite m'ont cousu dans mon hamac puis sont partis, me laissant là, incapable de m'en sortir. J'avais juré de me venger. Dans le même coin, nous avons nos balançoires, entre deux nous avons mis une longue planche, ce qui faisait un banc balançoire. Un jour que Mite était installée à lire, je tirai brusquement la planche, elle tomba à la renverse dans la « grotte » - un bassin plein d'eau boueuse, de vers de terre et d'escargots noyés. Elle se fit mal à la tête mais j'avais eu ma vengeance... Dans le jardin, il y avait aussi un grand bassin avec des poissons rouges et des salamandres au ventre orange. En hiver, nous allions casser la glace et mettions des bouchons de paille pour que les poissons respirent - jamais nous ne sommes tombés dans le bassin.

Quand nous n'étions pas sages, on nous menaçait non pas de Croquemitaine, trop connu, mais d'un vieux ménage très méchant « la Tire Vieille et le Pique Marmot ». Je ne les ai jamais vus mais je connaissais bien une femme qui faisait très peur, « la Bzzz ». Son portrait avait été fait par un employé sur le mur de la salle d'emballage.

Oh ! cette salle, y avons-nous passé du bon temps, surtout les jours de pluie. C'était une grande pièce au milieu du jardin où l'on préparait les expéditions de « cotonne » pour toute la France

²¹⁰ A l'apparition des véhicules automobiles, on disait voiture automobile, automobile, auto pour les distinguer des véhicules attelés (ou voitures hippomobiles) qui avaient chacun un nom (victoria, break...) mais pas de nom générique (comme en anglais, *carriage*). Belle leçon de vocabulaire de la part de Grand-Mère !

²¹¹ Voir les Souvenirs de Tante Bépie, p. 96 - Je reviendrai sur le sujet des voitures

²¹² Ce qui a une suite ! Ginette Ch. a envoyé ces pages à un couple d'amis roannais et... « les petites Dufour » étaient les grand-mère et grand-tante de cet ami, Régis Dupont ! Le piano (Gaveau) se trouve dans leur salon, il y avait effectivement une bonne allemande et le tout se passait rue du Lycée. Il conclut « La boucle est bouclée sur ces délicieuses familles bourgeoises du roannais ». Eh oui ! Et nous nous sommes vus... et revus (2017 / 2019)

²¹³ <http://www.mondedestitounis.fr/comptine-chanson.php?id=47>

et l'Afrique²¹⁴. Ça sentait bon la paille et la toile d'emballage. Un des jeux consistait à grimper jusqu'en haut du gros tas de paille qui allait jusqu'au plafond et se laisser glisser. Nous avions alors les jambes et les cuisses tout écorchées et les robes pleines de poussière. Comme j'étais la plus petite, les employés me faisaient sauter « à la couverte », ce qui consiste à vous faire coucher sur une grande toile, faire sauter en l'air et retomber sur la toile tendue. Très amusant... quand on a 5 ans !

Mite rêvait d'être fermière. Quand elle eut 10 ans, elle demanda à avoir des poules. Papa fit construire un poulailler dans le jardin et on acheta une douzaine de belles poules, des Orpingtons Fauves²¹⁵. Le coq s'appelait Jérémie. Mite seule avait la clé. Avant de partir en classe, elle soignait ses poules et vendait les œufs à Maman.



Les poules de Tante Mite et son image de Communion, 30 avril 1908

Pendant la retraite de 1^{ère} Communion²¹⁶, ne pouvant s'en occuper, elle me fit l'insigne honneur de m'en charger. Mais j'avais bien peur des jeunes coqs qui me couraient après et, un jour que l'un d'eux voulait s'échapper, je refermai si brusquement la porte de fer que le malheureux eut la tête coincée ! Deux jours après, il mourait. Je n'ai avoué mon crime que 20 ans plus tard. Je gage que Mite ne m'aurait pas pardonné.

Je garde un très joli souvenir d'une cérémonie qui n'avait lieu que quand Papa était en voyage, c'était la prière en commun. Après dîner, nous nous mettions tous à genoux derrière nos chaises, Maman récitait les prières, nous répondions « Notre Père... Je vous salue Marie... », ça allait bien. Après, nous commençons à avoir mal aux genoux. Mais quand venaient les Litanies, alors ça durait, ça durait... Comment se fait-il que Maman, qui n'avait pas de mémoire, pouvait ne rien oublier ? ! Je trouvais que « Tour d'ivoire - Arche d'Alliance²¹⁷ » étaient de bien drôles de noms à donner à la Sainte Vierge.

²¹⁴ Vers les années 1880, les exportations vers les colonies permettent d'échapper à un marché qui se réduit (concurrence de la Normandie, des Vosges, mais aussi étrangère, anglaise ou allemande)

²¹⁵ Race originaire du village d'Orpington en Angleterre

²¹⁶ En France, à partir du 17^{ème} et jusqu'en 1910, la 1^{ère} communion se fait vers l'âge de 12 ans au cours de cérémonies collectives (d'où l'adjectif « solennel » plus tard). En 1910, le pape Pie X instaure la « communion précoce » dès l'âge de 7 ans et l'ancienne 1^{ère} communion devient « communion solennelle » pour inciter les enfants à continuer d'assister au catéchisme entre 7 et 12 ans. L'année suivante, on pouvait « renouveler » (sa profession de foi). Voilà qui permet d'éviter une confusion possible... et de dater à coup sûr souvenirs ou photos

²¹⁷ Il s'agit des Litanies à la Sainte Vierge, longue suite d'invocations (Mère aimable... Rose mystique... Tour d'ivoire... Porte du ciel...) suivies d'une formule récitée par tous (Priez pour nous), toute une époque...

Un jour, en hiver, il neigeait, c'était le 1^{er} Mars 1909. Au soir, brusquement on nous annonce que nous allions coucher chez nos cousins Escalier. Quelle aubaine ! C'était la 1^{ère} fois²¹⁸ et nous avons passé une excellente soirée. Le lendemain, on nous apprenait que nous avions une petite sœur, Marie-Antoinette, dite Mimi, dite Beppie.

du MARU par-devant nous Léon Fourt
 Conseiller municipal, officier de l'état civil de la ville de Roanne, délégué
 soussigné, est comparu Fourt Léon
 de quarante-his ans, manufacturier,
 demeurant à Roanne, rue Pélissier

LE DÉCLARANT,

D'après cette déclaration, nous avons rédigé le présent acte en présence de
Escalier Nicolas, âgé de quarante quatre ans,

Acte de naissance de Marie-Antoinette, Roanne, 2. 3. 1909, L(éon) Fourt, décl. - Escalier Nic., témoin

Sa venue au monde m'a causé des mésaventures. J'étais si heureuse d'apprendre la nouvelle à mes petites amies, je m'en allais, le nez au vent. En traversant le jardin public, je rentraï en plein dans un arbre. Cris, pleurs, saignement de nez. Quelques jours après, il fallait peser la petite sœur (les pèse-bébés n'existaient pas, on mettait les balances par terre devant le feu de bois à la salle à manger et l'on pesait le bébé dans le plat à rôtir). Pour mieux voir, je voulus m'asseoir sur le coffre à bois en tapisserie (qui est encore chez Maman²¹⁹). Le coffre était ouvert et je tombais les 4 fers en l'air !... Il m'arrivait toujours des malheurs de ce genre - et on se moquait de moi et je pleurais, je pleurais...

Voilà quelques souvenirs de notre
 enfance à Roanne - Il y en a encore
 beaucoup et de bien plus fâchés - ce sont
 ceux de Changy.
 Changy, notre joie - Changy notre royaume.
 Mais ça, c'est une autre histoire !

Tours 1961

²¹⁸ Qu'ils allaient dormir chez les Escalier - Grand-Mère écrivait toujours Béppie avec 2 « p », Maman aussi

²¹⁹ Celui sur lequel, avec Jean-Louis, on devait s'asseoir lors des goûters (somptueux) rue Quentin-Bauchart, à Paris, ça grattait les cuisses, on attrapait des crampes pour ne pas glisser, le bord de l'énorme table de Changy (je pense) nous rentrait dans le ventre... on attrapait le fou-rire. Tante Bépie nous l'ouvrait souvent, ça sentait le renfermé (terrible)... mais il était bourré de trésors (qu'elle nous détaillait), dont les poupées anciennes

La famille... et Changy



Papa n'avait qu'une sœur²²⁰, Noémie, religieuse en Suisse - à Fribourg. Nous sommes allés la voir en 1907²²¹, en voiture automobile, une véritable expédition, nous avons amené un mécanicien, en cas de panne. De ma tante, je ne garde que le souvenir de sa cornette tuyautée qui piquait quand on l'embrassait.

Je me souviens mieux d'Odile et Adèle, les petites filles du jardinier du couvent avec qui nous avons fait des courses d'escargots. Et des ours de Berne.

Je n'ai vu qu'une fois l'oncle Henri Sérol, frère de Maman, et sa femme, c'est vague.

Il n'y a que la famille Escalier qui comptait. L'oncle Nicolas était un excellent homme, nous l'aimions beaucoup, il venait avec nous à la pêche à Changy, dans l'étang ou dans la rivière. Il devait craindre sa femme car, au dernier Noël que nous avons passé à Roanne (1912), il nous a donné à chacun un « Louis » de 10 frs²²² en disant « Pas un mot à votre tante ! ». La Tante Marie (sœur de Maman) était une personne autoritaire qui menait ses enfants à la baguette, ou plutôt à la cravache, on la fuyait.



Marie-Louise Escalier, Antoine Fourt, Nicolas et Marie Escalier, une visite, Eugénie et Noémie Fourt, Léon Escalier (devant), Changy, 1906 (légende MAF)

²²⁰ Non, il y avait eu un petit frère, Paul (voir p. 23 et Partie 2, p. 44 et 45)

²²¹ 1906 m'arrangerait bien, expliquant l'absence de la famille au recensement de Roanne...

²²² Disparu en 1914, le louis d'or était un Napoléon 20 frs, autour de 200 € aujourd'hui - En 1912, les Fourt habitent Nogent-sur-Marne (cf. p. 71 et Partie 2 p. 113, entre autres), ils sont peut-être revenus pour Noël

Avec Marie-Louise, Denise, Léon (Lili, Nénette et Loulou), nos cousins, nous avions tous un an de différence (cela faisait : Marie-Louise, Antoine, Denise, Mite, Léon et moi).

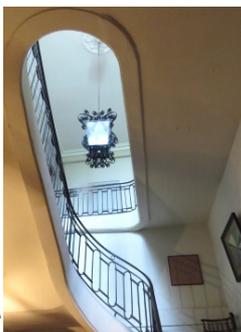


Quand ils venaient à Changy, on s’amusait bien. Une année, pour la fête, le lundi de Pâques, l’Oncle nous avait tous amenés sur l’unique manège de chevaux de bois et nous avait acheté des mirlitons. Quel concert !

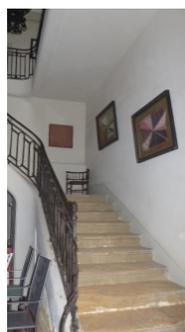
Vers 1908-09, il y a eu à Roanne une fête de Jeanne d’Arc. Un poète du coin avait écrit une marche héroïque qui donnait ceci « Sonnez, fanfares triomphales / Tonnez, canons, battez, tambours / Et vous, cloches des cathédrales / Ébranlez-vous comme aux grands jours ». Nous en avons fait cela « Son nez sa bouche et ses oreilles / Sont grands si grands sont tellement grands / Que j’y puis passer mes orteils / Tous à la fois tellement c’est grand... Ra- ta-plan ! ».

Et ces parties de « charit »... Un « charit » est un grand drap de grosse toile²²³ qui sert à envelopper les lessives. Il faut choisir de préférence un jour très chaud, on se divise en deux camps, on se cache (2, 3, 4 au plus) sous le « charit », l’équipe adverse doit deviner qui est caché sous le drap, on étouffe, on rit, quelle joie !

Un jeu très agréable, pour jour de pluie, était de descendre l’escalier sur le derrière (il y avait un tapis), par rang de taille. En arrivant en bas, on se voyait dans la glace sous le porte-manteau, ce qui donnait encore plus de plaisir.



La cage d’escalier à Changy, Ep, 2017



La lampisterie se trouvait au fond, partie gauche

Souvent, le soir, nous nous tenions tous les 6 par les bras et nous partions en chantant très fort, nous faisons le tour du jardin jusqu’à la rivière et au moulin. Ensuite, au moment du coucher, nous allions tous à la lampisterie²²⁴ où Claude nous donnait à chacun une bougie allumée. Nous allions nous reconduire dans nos chambres, ayant un peu peur dans ces longs corridors pleins d’ombres. Mon frère Antoine ayant une chambre Empire était « Napoléon Casque à Mèche » - ou « Broum Broum Brock » quand il était un chef indien. Moi, j’étais « La Fée Bringuée » !

²²³ De chanvre, renfermant de la cendre et placée sur le linge sale empilé dans un baquet. On arrosait ensuite d’eau bouillante plusieurs fois avant d’aller rincer à la rivière

²²⁴ Local où l’on range et entretient les lanternes... Cf. « Les Lévis à Changy », p. 55

Pourquoi ? Je ne sais pas. Avec Léon Escalier, nous nous appelions « Le Bon Michel et la Troubuse », ceci pour faire enrager Mme Escalier - c'était, je crois, un couple de clochards.

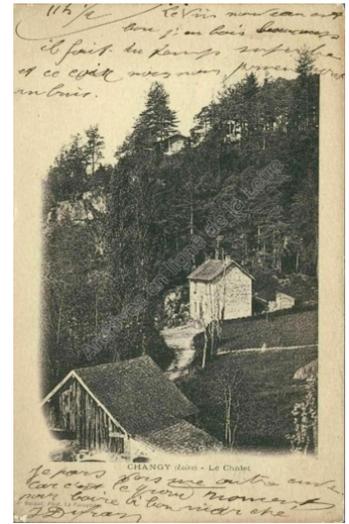
Il faut bien parler aussi de la Marie de Véron²²⁵. C'était une pauvre fille, une innocente, qui habitait Véron, près de Changy. Elle avait deux chèvres, le Rogome et le Quegni²²⁶. En les gardant dans la montagne, elle chantait « Ave Maria » puis « Les campagnes d'Afrique / J'en ai plein le dos²²⁷ ». Maman lui donnait de vieux vêtements. Un jour d'été, très chaud, elle avait 7 corsages l'un sur l'autre. De peur qu'on ne lui vole.

Le Chalet

Dans la propriété, sur une petite montagne, il y avait un délicieux chalet de bois.

A côté, les Pierres druidiques²²⁸. Trop rarement à notre gré, nous y allions goûter. Claude et Anna emportaient le nécessaire dans des paniers. L'endroit était très joli.

Les gamins de Changy y venaient et écrivaient sur les murs en planches. Je me souviens de cette phrase qui nous a fait bien rire « Les Firmin ont le c... pointu comme un radis » ! Un jour, un visiteur ayant laissé un souvenir malodorant devant l'entrée, Antoine et Mite baptisèrent le chalet « Crotte-Belle » et firent ces vers « A Crotte Belle / Joli Castel / Où habite / Une Mite / Sous les pins / Collatin / Fume une pipe / Crache une chique » ! Mite avait décidé d'y habiter plus tard, avec Claude comme domestique (on le surnommait Collatin²²⁹).



Marie, Noémie, Léon et Antoine Fourt aux Pierres druidiques, 1906

²²⁵ Voir les pages « Le personnel » p. 73 pour tout ce qui suit

²²⁶ Le rogomme est une eau-de-vie ou fait référence à une voix rauque / d'ivrogne. Quegni : je sèche !

²²⁷ Chanson des fantassins de la campagne d'Algérie de 1840, « Les campagnes d'Afrique / J'en ai plein le dos ! / On marche trop vite / On n'boit que de l'eau ! Tra-vad-ja, Tra-vad-ja, Tra-vas-ja, Bo-no ! » (curieux savoir... Une piste à poursuivre ?...), <http://www.histoiredefrance-chansons.com/index.php?param1=MI0125.php>

²²⁸ Mystère total pour cet amas de pierres dénommé ainsi dans beaucoup d'endroits en France sans qu'il y ait de vraies réponses (phénomène naturel ou « pierres de culte, de sacrifice »...). A Changy, personne n'en avait connaissance avant que je ne transmette cette photo familiale... Bernard et Ginette étaient aux anges !

²²⁹ Neveu de Tarquin l'Ancien (dernier roi de Rome, 6^{ème} siècle avant J.C.), il avait violé sa femme, Lucrece, qui s'est suicidée pour ne pas être accusée d'adultère. Quelle science avait ces enfants !

Un jour, avec les Escalier, nous sommes allés jouer du côté du Chalet, à l'endroit où la rivière « la Teysonne » faisait une cascade. A nous tous, nous avons transporté des tas de cailloux sans nous rendre compte que nous changions le cours de la rivière qui est allée se déverser dans le jardin du Père Mercier, l'aide-jardinier. Inutile de dire que Papa nous a bien grondés, et qu'il a fallu réparer...

A Changy, quand il pleuvait, nous faisons nos devoirs de vacances. Je me servais alors d'un délicieux petit meuble (je n'en ai jamais revu de semblable). Fermé, il était tout plat, on rabattait une tablette qui formait bureau, on relevait l'autre côté qui faisait écran : ainsi à l'abri, on pouvait faire semblant de travailler.

Notre zèle ne durait pas. Comme nos parents ne s'occupaient jamais de nos études, il était facile de filer à d'autres occupations.

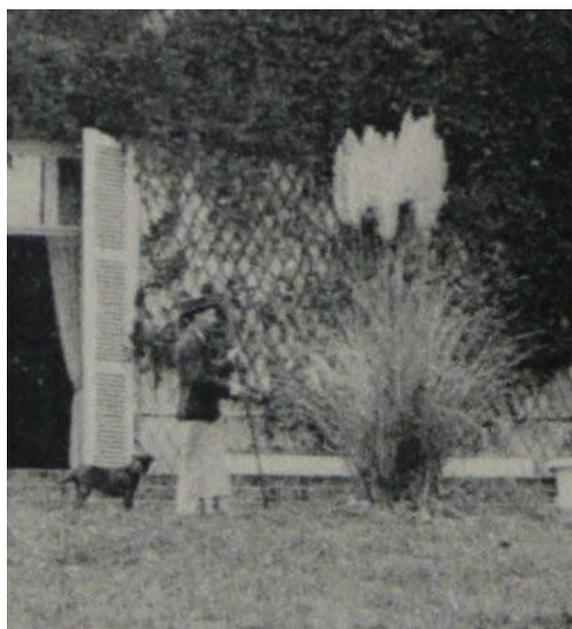
Par exemple aller jouer sous la grange du fermier Decloître avec le Toine - on grimpe sur les tas de fagots, on faisait des maisons. À côté de la grange était une pièce interdite aux enfants, il y avait l'alambic (en ce temps, chacun pouvait « brûler » chez soi, faire son eau de vie, de la « blanche »). Après, étaient les grandes cuves où les hommes foulait le raisin, avec les pieds. Puis une pièce où la Mère Decloître faisait cuire les pommes de terre pour les cochons dans une énorme marmite en fonte. Dès qu'elles étaient cuites, nous en prenions. Une fois épluchées, on les mettait dans le volant de son jupon, on tapait bien fort pour en faire une galette, c'était joli : les broderies du jupon se voyaient sur la galette. Les garçons se servaient de leur mouchoir (assez douteux) !

Les jardiniers

Il n'y a eu que 2 jardiniers à Changy. Le 1^{er}, Baptiste Bost, avait une femme genre mégère et 3 enfants (Jean, Auguste et « La Baptistine » dite La Mizette). Il n'était pas rare de voir les 2 garçons sauter par une fenêtre, suivis par un balai lancé d'une main vengeresse par leur mère.

Après, il y a eu Baptiste Perret qui avait une petite fille de mon âge, « La Lili », une femme douce et gentille et une grand-mère qui me semblait très vieille. Elle nous racontait des histoires, je n'en ai retenu qu'une seule, qui m'a frappée « Il y avait une fois un « genti l'homme » amoureux d'une princesse - qui le méprisait. Alors, désespéré, le pauvre « genti l'homme » est devenu si maigre, si maigre que la peau de ses fesses tombait jusqu'à terre ». On ne peut pas oublier une histoire semblable !

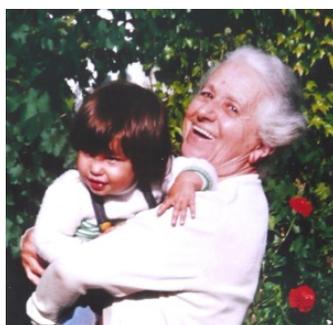
L'aide-jardinier, le Père Mercier, logeait avec sa nombreuse famille dans une petite maison près de la rivière. Sa femme s'appelait « La mère sans nez » ou « La mère nez en moins » ! Quand elle



était petite enfant, sa marâtre²³⁰ l'avait traînée par terre par les cheveux et lui avait cassé le nez à coup de sabot... Il y avait 5 ou 6 enfants. Le Père Mercier s'est fait mettre à la porte parce que Papa l'a surpris en train de lancer par-dessus le mur du jardin des sacs de légumes et du charbon destiné à la serre et qu'il emportait chez lui. Hélas ! Combien gagnait ce malheureux ? Ça laisse rêveur... Maman donnait à la mère Mercier les échantillons de « cotonne » des voyageurs²³¹, elle les cousait ensemble pour faire des draps à sa nichée.



Eugénie Sérol, Marie Fourt, Denise Escalier, Antoine Fourt et Marie-Louise Escalier, Changy, 1898



Noémie Fourt-Guiller

²³⁰ La dite marâtre s'appelait donc Marguerite Rouchon, voir « Le personnel », p. 74

²³¹ De commerce (aujourd'hui, « représentants ») - Photo, Grand-Mère et Marie Pierrel, La Ber, sept. 1976

Jeux innocents.

Pour une fois nous ne nous disputons pas... Je saigne
jouer avec Boupoune : on joue à z'youse à z'youse, et je sent
la palpitation de ses longs cils sur mes paupières ; à nez à nez,
et nous frottons énergiquement nos deux petits nez l'un contre l'autre
à bouche à bouche, ça ne donne pas grand'chose ! à langue à
langue, pouha ! c'est tiède et fade !... — Jouons plutôt à la
Maman, naturellement c'est moi la Maman... j'installe
l'autorité Boupoune dans notre vieux moine : lui, bien conduit et
défense absolue de bouger tant que je ne serai pas revenue — Je
pars et bien entendu je l'oublie complètement !... Quand je
reviens longtemps après, elle pleure doucement, toujours dans le
berceau... mais il y a une mare, dessous, qui blanchit le parquet

"Mairaine", dit Boupoune à Antoinette, j'sais pas quoi faire !
"Grattez-vous les jambes avec un couteau pour vous faire des
bas rouges !" — Docile, elle va chercher un couteau ! —

Nos petits amis de classe sont empotés pour jouer, ce sont des
enfants de ville qui n'ont pas, comme nous, la chance d'avoir
jardin en ville, parc à la campagne — Nous, nous débordons
d'imagination et nous sommes avec la même condition
tour à tour : dangereux pirates sur un char à foin en guise
de vaisseau — écureuils sur un sapin — mousquetaires, si nous
arrachons une plume de plumbeau pour la mettre sur un chapeau
— l'anneau du jeu de grâces sur la tête et nous voilà prin-
cesses de légende — Nénette devient une reine à qui nous
rendons tous hommage pour peu qu'elle ait une longue
chaîne, faite en anneaux de glanés, partant de ses trous de
nez... jusqu'à ses poignets !... Elle ne peut pas garder longtemps

Souvenirs de Marie Fourt (Tante Mite)

Jeux innocents



Pour une fois, nous ne nous disputons pas... Je daigne jouer avec Pouponne : on joue à z'yeux à z'yeux et je sens la palpitation de ses longs cils sur mes paupières, à nez à nez, et nous frottons énergiquement nos deux petits nez l'un contre l'autre, à bouche à bouche, ça ne donne pas grand-chose ! A langue à langue, pouah, c'est tiède et fade !... Jouons plutôt à la Maman. Naturellement, c'est moi la Maman. J'installe d'autorité Pouponne dans notre vieux moïse²³² : là, bien couverte, défense absolue de bouger tant que je ne serai pas revenue. Je pars et, bien entendu, je l'oublie complètement ! Quand je reviens, longtemps après, elle pleure doucement, toujours dans le berceau. Mais il y a une mare, dessous, qui blanchit le parquet...



Marie et Noémie, 1906

« Nainaine », dit Pouponne à Antoinette, « j'sais pas quoi faire... » - « Grattez-vous les jambes avec un couteau pour vous faire des bas rouges ! ». Docile, elle va chercher un couteau.



Nos petits amis de classe sont empotés pour jouer, ce sont des enfants de ville qui n'ont pas, comme nous, la chance d'avoir jardin en ville, parc à la campagne. Nous, nous débordons d'imagination et sommes avec la même conviction tour à tour : dangereux pirates sur un char à foin en guise de vaisseau - écureuil sur un sapin - mousquetaires, si nous arrachons une plume de plumeau pour la mettre sur un chapeau ou encore, l'anneau du jeu de grâces²³³ sur la tête, princesses de légende. Nénette devient une reine à qui nous rendons tous hommage pour peu qu'elle ait une longue chaîne, faite en anneaux de glands, partant de ses trous de nez... jusqu'à ses poignets (elle ne peut pas garder longtemps son sérieux parce que ça la chatouille trop). Et si nous sommes des cannibales, nous décidons de manger Loulou l'explorateur mais... froid (il paraît que c'est meilleur).



Marie-Louise, Antoine, Denise, Marie, Léon et Noémie, Changy 1904

²³² Petite corbeille d'osier garnie de tissu servant de berceau aux nouveaux-nés (1889), du nom de Moïse déposé à sa naissance dans une corbeille sur les eaux du Nil

²³³ Jeu de(s) grâces, analogue au jeu de volant, qui se jouait avec un petit cerceau et des bâtonnets

Quand nous décidons une descente au jardin potager, alors... il reste peu d'amandes sur l'amandier... et pas une figue - c'est pourtant difficile à atteindre : le figuier est au-dessus d'une ancienne citerne et on a peur « d'embouler²³⁴ ». Antoine dessine avec une épingle des têtes de mort sur les poires et essaie d'y écrire les premiers mots du « Dies irae » - c'est difficile mais il prétend que ce sera joli quand les fruits grossiront.

Nous sommes dans la cabane à outils, à l'ombre : Lili et Nénette nous apprennent à réciter « Un Évangile » de François Coppée²³⁵ en disant après chaque phrase « par la tête » ou « par la queue ». C'est amusant mais bien plus drôle avec « Après la bataille »²³⁶ de Victor Hugo.

Pendant ce temps, Antoine bourre de terreau la pipe du jardinier et la remet soigneusement en place. Si nous le rencontrons, nous lui offrirons une prise de poudre contre le rhume de cerveau... et il en aura pour une bonne demi-heure à éternuer. Le jardinier, en tout cas, se plaint que sur la treille, jusqu'à une certaine hauteur, les raisins soient tous entamés. Naturellement : nous savons choisir les grains les plus mûrs. Il n'y a dans le parc qu'un seul noisetier rouge. Il paraît que presque toutes les noisettes, sauf sur les hautes branches, sont mangées par les écureuils (je connais l'écureuil, il a une tresse rousse et de bonnes dents !).

On s'arrange pour jouer le plus loin possible de nos Mamans. Tatan Marie fait toujours des histoires quand on se blesse les uns ou les autres. C'est ainsi qu'on nous a interdit le jeu si amusant du Tournoi. Loulou avait pourtant ce jour-là une si belle armure : deux vieux cartons à chapeaux, un bouclier fait d'un couvercle, sa lance en bambou du jardin terminée par un bouchon noirci : pas de chance, il a reçu la lance de son adversaire en plein sur le nez, il a saigné... Il leur arrive souvent des malheurs, aux enfants Escatar²³⁷, ils n'ont pas autant que nous l'habitude des plaies et des bosses...



Les Mamans, Tatan Marie à gauche

Je n'ai rien dit, pour ne pas faire punir les garçons, le jour où étant « cheval de renfort » à la charrette anglaise, la roue m'a passé sur le pied en m'écrasant plusieurs doigts... Comme j'avais déjà fait mes devoirs de vacances, j'étais pieds nus²³⁸ et ça m'a fait très mal. J'ai seulement été à la cuisine me faire mettre du « trèfle de Jérusalem²³⁹ » sur mes écorchures, ça a guéri tout seul. Tatan Marie apporte toute une pharmacie en cas d'accident, lave les plaies à l'eau bouillie, etc., et nos cousines ont toutes des cicatrices, pas nous !

²³⁴ De tomber, sans doute (cf. débouler)

²³⁵ Poète populaire et sentimental de Paris et ses faubourgs (1842-1908), devenu à la fin de sa vie catholique et antidreyfusard, <http://www.poetica.fr/poeme-2039/francois-coppee-un-evangile/>

²³⁶ http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/victor_hugo/apres_la_bataille.html - Poème de La Légende des Siècles. Effectivement, ces deux exercices valent le détour !

²³⁷ Les Escalier. Nicole m'a dit « Évidemment » !

²³⁸ Devoirs finis, elle avait le droit d'enlever ses bottines pour aller jouer ?

²³⁹ Plutôt la sauge de Jérusalem (Phlomis) dont les feuilles en cataplasme soignent les blessures ?

Ce jour-là, on décide de faire une grande expédition... sans rien dire aux Mamans - si on a



besoin de nous, on sonnera la cloche. Toutes nos précautions sont prises : chacun a une baguette de noisetier pour si on trouve des serpents - car chacun sait que le noisetier est l'arbre de la Sainte Vierge, donc rien de plus efficace (beaucoup plus que la trousse que Maman emporte contre les morsures de serpent mais dont personne ne sait se servir). Antoine s'arme de son petit piochon - au cas où on rencontrerait « le Taureau ». Mais Lili prétend qu'elle saurait nous défendre en le battant avec sa ceinture de cuir - comme elle veut avoir la taille mince, elle en porte une le plus serré possible. Elle fait une démonstration, la brandit sur Antoine qui fonce sur elle, l'essai est concluant, on peut partir sans aucune crainte. Nous allons à la cascade, c'est un coin charmant de la rivière, l'eau tombe de très haut à grand bruit sur les rochers.



Il n'y a plus beaucoup d'eau, nous y grimpons par un joli petit pont de bois, assez dangereux car c'est glissant, nous voici arrivés et nous unissons nos efforts, faisant glisser rochers et pierres au risque de nous rompre le cou (nos anges gardiens ont sûrement veillé sur nous ce jour-là !). Après beaucoup de travail, nous voici satisfaits : nous avons complètement détourné la cascade... sans nous douter qu'en bas, la « Femme sans nez » nous a regardés faire avec désespoir (sans oser rien dire) car désormais elle n'aura plus une goutte d'eau pour laver son linge... et comme elle a une ribambelle de gosses - et qu'en plus, elle lave pour tout le monde !... En revenant, fiers de notre travail, nous passerons peut-être au moulin pour chercher du « matton²⁴⁰ » pour attirer les poissons dans les nasses, on en mangera en cachette - c'est bon, mais ça donne mal au cœur...



Antoine a parié de faire embrasser sa « lune » par Antoinette, notre bonne !... Sitôt couché, dès qu'elle est entrée dans sa chambre, il l'appelle à grands cris « Vous avez oublié de m'embrasser ! » (c'est elle qui nous borde tous les soirs et nous l'aimons bien). Elle revient sans rallumer la bougie, cherche à tâtons (il s'est vite recouché à plat ventre, cachant sa tête sous le traversin), elle trouve bien les grosses joues... pas le nez ! Elle nous entend rire dans l'autre chambre, comprend... Elle est indignée « Un petit garçon qui se prépare à faire sa 1^{ère} Communion²⁴¹ !... ».

C'est Antoinette qui nous a fait notre jouet préféré : une grosse poupée en chiffons que nous appelons « Pattes-Molles » et qui nous amuse plus que nos coûteux joujoux.

²⁴⁰ Maton (Belgique) : lait caillé, d'où metton (Franche-Comté), lait caillé fermenté, base de la cancoillotte

²⁴¹ Et qui a donc environ 12 ans (cf. p. 107, note 216)

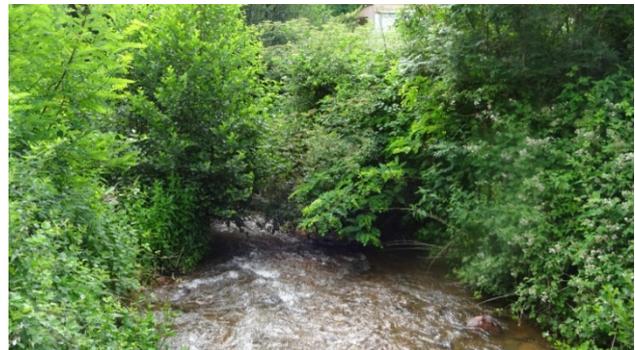
Nos parents partent en voyage pour quelques jours, quelle chance ! On peut manger à la cuisine, des frites à tous les repas, peut-être qu'Anna ne fera pas de soupe et qu'on boira un peu de vin pur, on mettra les coudes sur la table, on mangera du fromage blanc avec beaucoup de « petites queues »²⁴² et d'ail (ça fait crever les vers) à l'envers de l'assiette : toutes choses interdites à la salle à manger...



Service de table Fourt



Ce dimanche, on part à la rivière, nous trois, les domestiques, la famille du jardinier, il fait très, très chaud, je voudrais quitter mon corset... mais après quoi boutonner ma culotte ? Que je voudrais m'habiller en garçon ! Mais Maman ne veut pas. C'est pourtant ennuyeux, tous ces volants brodés vont tremper dans l'eau tout à l'heure en « gayant »²⁴³... J'ai très soif ! Il ne faut pas boire si je veux me mettre à l'eau. La bonne verse quelques gouttes d'alcool de menthe sur un petit caillou « Sucez ça, ça coupe la soif ! ». La rivière est presque à sec, on pêche des loches²⁴⁴ sous les cailloux, à la fourchette. Mais les garçons (Antoine avec Jean et Auguste, les fils du jardinier, galopins du même âge que nous) voient des poissons un peu plus gros dans le seul « gour »²⁴⁵ un peu profond. Comment les prendre ? Il n'y a qu'à le vider, pardi ! On tire une vanne et ça y est, l'eau s'écoule vite. Un drôle de silence, soudain, on n'entend plus le bruit du béliet, la pompe aspirante qui amène l'eau près du château. Les garçons s'affairent à ramasser les poissons dans la vase, très excités. Ça, c'est une belle pêche ! J'ai faim, est-ce qu'on va bientôt goûter ? On n'attend plus pour cela que Baptiste, le jardinier. Il arrive enfin. Mais qu'y a-t-il ? Dans une colère folle, il tombe à grands coups de pied et de poing sur ses fils, dit des sottises à sa femme et aux bonnes qui bavardent sur l'herbe... « N'ont pas surveillé ces misérables... Que va dire Monsieur quand il rentrera ?... Il n'y a plus une goutte d'eau pour arroser, maintenant ! ». Glaude²⁴⁶ fait une de ces têtes : que va-t-il donner à boire aux chevaux ?... Pourvu qu'on ne soit pas obligés de retourner à Roanne en attendant la pluie ! Il paraît que c'est arrivé un été. Nous ne sommes pas fiers du tout.



Par rang de taille : Lili, Antoine, Nénette, Loulou, Mite, Pouponne sont alignés sur l'herbe, cachés aux yeux des Mamans par le gros thuya. On fait un concours : à qui fera pipi le plus

²⁴² Nom de la ciboulette (mot du roannais)

²⁴³ En marchant dans l'eau (mot du roannais)

²⁴⁴ Petit poisson d'eau douce de forme allongée (et pas « limace », comme dans le Sud-Ouest !)

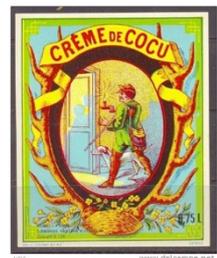
²⁴⁵ Partie creuse d'un cours d'eau, remplie même en période sèche (mot répandu le long du cours de la Loire)

²⁴⁶ Déformation de « Claude » (Crétin)

haut et le plus loin ! Nénette a tellement ri qu'elle a trempé son pantalon, elle le quitte pour le faire sécher. Comme ensuite on joue « aux fantômes », on le remplit de foin et on laisse un peu dépasser le bout du volant brodé pour faire croire qu'elle est sous le « charit »²⁴⁷. Lili y a mis aussi sa montre pour faire croire qu'elle y est. Je suis du clan de ceux qui devinent qui est sous la couverture, on n'a pas le droit de toucher mais on peut dire toutes les bêtises qu'on veut pour faire rire l'adversaire. Je vais jusqu'à dire « Foui-Pan », c'est une phrase magique et qui, pour les initiés, ne peut manquer de faire pouffer Lili ou Nénette. Rien ne bouge... et je crie « Y a personne ? ». Le reste de la bande sort de la cachette en criant, pas trop fort pour ne pas attirer les Mamans, elles voudraient nous faire jouer au croquet, un jeu où on se dispute toujours, Lili m'enverra « dinguer au brindezingue », je lancerai, si je perds, mon maillet à la tête de quelqu'un, je serai grondée et les autres ricaneront « Bisque-bisque-rage-rage-tu mangeras du cirage et nous du bon fromage ! ». Si je pleure, ils m'appelleront « Gnoule, magnoule ! »²⁴⁸, ça finit toujours comme ça...



On nous couche inexorablement à 8h 1/2. Nos Parents font chaque soir leur tour de ville. Louise a succédé à Antoinette, celle-là on prend plaisir à la faire enrager... et puis on n'a pas toujours sommeil. Je lui ai déjà fait redéfaire mes nattes sous prétexte qu'il y a « un cheveu qui me tire » ! C'est pas vrai, c'est pour avoir le temps de lire une page de plus du Général Dourakine. C'est au moins la 6^{ème} fois que je le relis. On n'a pas sommeil du tout, on se parle d'une chambre à l'autre, Antoine veut nous apprendre les verbes anglais, il en sait au moins 2 ou 3. Trop difficile à prononcer. On aime mieux réciter les personnages du Cid. Pour faire taire le tapage, Louise nous promet un petit verre de « liqueur de Cocus²⁴⁹ », c'est sa mère qui fabrique ça avec les petites primevères jaunes des prés. C'est très bon. On s'endort, Louise est tranquille pour ce soir.



Elle a vraiment mauvais caractère cette Louise qui s'est fâchée lorsqu'Antoine lui a dit « Toucome » - il paraît que c'est un verbe anglais qui veut dire « venir ». On la fait aussi enrager en lui disant « Louise, on voit votre crêpé ». C'est une espèce de boudin en faux cheveux qu'elle met pour faire son « bouffant »²⁵⁰ mais comme il n'est pas tout à fait de la même couleur que les siens, ça se voit !



Eugénie Fourt, 1907

Celui de Maman ne se voit pas, il paraît que le coiffeur lui en a fait un avec des cheveux à elle mais je l'ai vu un jour où elle l'avait posé sur sa coiffeuse pour le peigner. Il faut le dire à personne... ni qu'on lui coud des petits volants de dentelle dans ses corsages pour faire une grosse poitrine.

²⁴⁷ Voir la définition de Grand-Mère p. 110

²⁴⁸ Pleurnicheuse (mot du roannais, toujours en cours)

²⁴⁹ Sur le même thème, il existait l'Huile de Vénus, le Bouquet de la mariée... mais alcool de toute façon !

²⁵⁰ Bandeau de cheveux tirés en arrière au niveau du front (Tante Bépie utilisait aussi cette technique !)

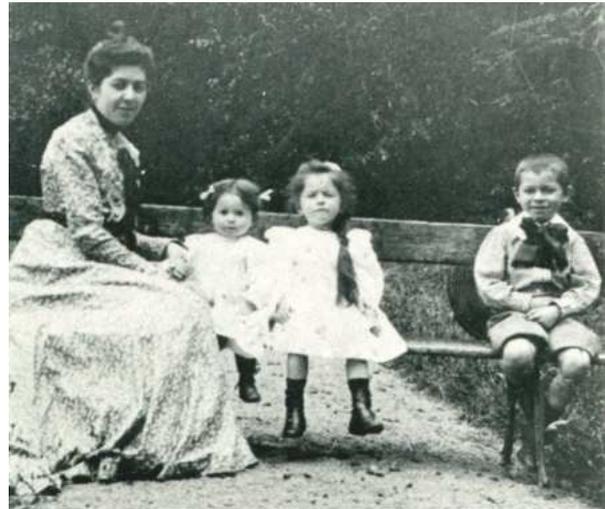


Maman a de très jolies robes, c'est Madame Mahaut, la plus grande couturière, qui lui fait, elles sont toutes de même prix : 150 frs²⁵¹, c'est très cher. Les plus belles sont doublées de taffetas, ça fait du bruit quand elle marche, elle est obligée de les retrousser pour ne pas les salir, il y a une balayette à l'envers de l'ourlet et des rondelles de plomb pour que ça tombe bien.

Elle a aussi de drôles de chapeaux, un en « plumes collées », un autre avec des tas de roses dessus, un autre avec beaucoup de grandes plumes de coq, roses aussi, et un qui est joli ! joli ! en velours gris avec le dessous en mousseline de soie grise toute plissée, on dirait le dessus d'un champignon. Il faut beaucoup de grandes



épingles et une voilette blanche toute brodée pour tenir tout ça en équilibre. Maman a beaucoup de bijoux, des diamants aux oreilles (ça brille), un sautoir en or pour tenir sa montre, avec plein de breloques (mais ça s'accroche dans les poignées des portes), un très beau bracelet (il paraît qu'il a coûté 1000 frs), des bagues de toutes les couleurs, Papa lui en offre pour toutes les fêtes. Il y en a une que nous aimons beaucoup : une pierre toute longue, une opale entourée de brillants, nous l'appelons la « mère poisson » (c'est embêtant quand Maman nous peigne, ça nous tire les cheveux). Toutes les amies de Maman en sont jalouses car elles ont bien moins qu'elle - même Tatan Marie. Elle, elle n'a pas de jolies robes, elle est presque toujours en noir car elle pense que sa belle-mère va bientôt mourir. Ses chapeaux sont souvent faits par elle-même (Maman les appelle des « bibis »). Elle change souvent les plumes d'autruche de ses chapeaux car c'est une vieille cousine, Mme Janson²⁵², qui les lui donne... mais qui les lui reprend aussitôt qu'elle les a faites friser²⁵³.



Eugénie, Noémie, Marie et Antoine, 1902

Quand Mme Janson vient chez les Escalier, elle commande un vol-au-vent chez le pâtissier et quand c'est la saison elle apporte de son jardin une poire pour chacun... et une plus petite pour la bonne ! Il paraît que c'est une originale mais elle a promis à Tatan Marie de la coucher sur son testament, je ne sais pas ce que ça veut dire, ce doit être une très belle promesse car notre Tante (qui se dispute souvent avec Maman) la supporte tout en se plaignant tout le temps d'elle. Elle a très peur de l'orage : un jour qu'elle demandait qu'on allume un cierge béni à cause du

²⁵¹ Le Franc-or de 1910 étant estimé à 2,69 € en 2006, on arrive à une somme de 403,50 € (ridicule...). Plus bas, le bracelet vaudrait 2 690 € (la comparaison paraît plus raisonnable...)

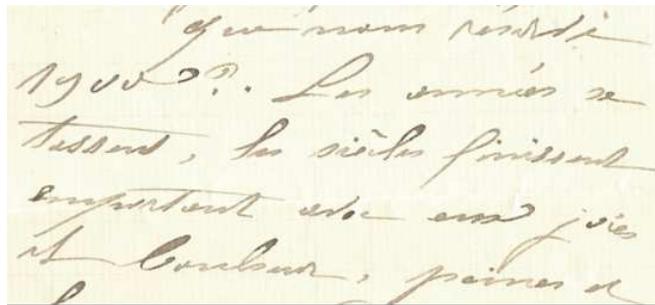
²⁵² Née Poizat, petite-cousine de Joanny Sérol, voir p. 8

²⁵³ Car on les frisait à l'aide d'un couteau spécial, c'était l'une des activités du plumassier

tonnerre, Tonton Nicolas lui a proposé « d'éclairer le gaz »²⁵⁴ ! Elle était furieuse, paraît-il. Elle fait coucher sa bonne avec un bonnet rouge pour faire peur aux voleurs.



Madame Janson

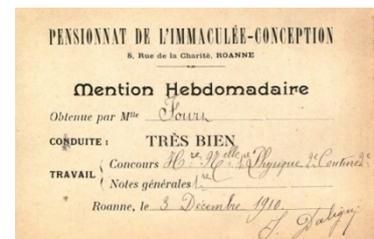


... Que nous réserve 1900 ? Les années se tassent, les siècles finissent emportant avec eux joies et bonheur, peines et...



Maman a dit qu'Anna, la cuisinière, se fâcherait si elle savait que nous l'avions surnommée « Valise » (parce qu'elle est grosse et qu'elle a mis sur sa blouse blanche une courroie de valise en guise de ceinture). Alors Pouponne tournicote autour d'elle qui fait son lit en chantonnant « Valise, veux-tu « huder »²⁵⁵ ». Nous avons naturellement surnommé « Les Cartons à chapeaux » les deux sœurs d'Anna, des paysannes noiraudes à l'air sournois, aux éternels chapeaux de crêpe qui ressemblent à des bouses de vache, qui viennent apporter, les jours de marché, des petits « cabrions²⁵⁶ » frais dont nous raffolons et, parfois, un rayon de miel qui contient des abeilles prises dans la cire.

Je suis déjà à la Grande classe avec la Sœur Vitalina (qui a de si jolies mains) mais nous allons pour la leçon de lecture auprès de la Mère Marin. Nous traversons une grande pièce qui sent le charbon de bois car une sœur fabrique des hosties. Elle coule la pâte blanche dans un gaufrier, la fait cuire rapidement puis découpe des ronds à l'aide d'une espèce de machine à coudre. Elle nous donne des déchets, on les mange, c'est un peu fade. Quand il y en a beaucoup, Anna nous les fait cuire dans du lait, on appelle ça de la « soupe d'hosties ».



Chaque fois que j'ai la croix d'honneur, Papa me donne 1 pièce de deux sous toute neuve, c'est sûrement de l'or car c'est très brillant, je la cache dans ma tirelire. Les Sœurs m'ont dit « Minette, que ferez-vous de cet argent ? ». Elles ont ri quand j'ai répondu « C'est pour faire ma dot » et elles ont ajouté « Comme si la petite fille de gens si riches avait besoin un jour de faire sa dot ! ».



²⁵⁴ Équivalent de nos « allumer la lumière » et cie, au temps où l'on s'éclairait au gaz. Pourtant, dans ce cas, c'est surtout l'impertinence de Nicolas Escalier qu'il faut noter (cierge / gaz) !

²⁵⁵ Je parie pour un mot d'enfant mal prononcé (ou avec nez bouché), à savoir « hurler » (puisque « Maman a dit qu'Anna se fâcherait » si on l'appelait « Valise »... hurler, c'est bien mieux que se fâcher)

²⁵⁶ Fromages de chèvre

En sortant de l'Asile, j'ai manqué le trottoir parce que je m'étais retournée pour regarder un petit garçon qui est aussi dans ma classe, Robert Grasse. La bonne s'est moquée de moi « Il vous a tapé dans l'œil ? ». Vexée, j'ai répondu « C'est pas vrai, il m'a caressé l'œil ! ». On m'a fait rougir au moins jusqu'à mes 15 ans avec cette histoire !

Nos cousines se moquent de moi : elles viennent d'apprendre une poésie de Victor Hugo où il y a ces mots « Près du trou de balle, la mite a rongé son dolman criblé »²⁵⁷. Je suis horriblement vexée.



Nous sommes partis à l'étang d'Arçon²⁵⁸. J'y ai oublié mon parapluie. L'étang est à sec, nous y avons ramassé de très grosses coquilles de moule d'eau douce (par la suite, nos Mamans les ont tendues de ruban et garnies, pour Pâques, de petits poissons en chocolat - comme œuvre d'art, on ne fait pas mieux). Nous



avons trouvé dans les fossés quantité de rainettes vertes, nous en avons garni les poches de nos pèlerines et l'intérieur de nos parapluies, au grand dégoût de Tatan Marie. Rentrés à la maison, nous les avons installées en grande pompe (c'est le cas de le dire) dans le bac de la pompe, une bonne planche par-dessus... et le lendemain, elles avaient toutes filé. Plus heureuses que celles qui tombaient entre les mains des employés de Papa au cours de la fameuse réception annuelle : un peu ivres, ils s'amusaient à les gonfler avec la fumée de leur cigarette et les installaient



pantelantes sur le bord de leur verre. Nous assistions horrifiées à ce spectacle instructif... Car, en général, nous n'étions pas cruels avec les animaux. Ce n'était que par pure gaminerie et pour le plaisir de les entendre grogner que nous tapions de toutes nos forces sur le groin des cochons quand nous allions dans le fumier chercher d'appétissants vers rouges pour aller à la pêche et que, parodiant Mme Boulotté et Mme Ripaton²⁵⁹, nous criions à nos cousines « Arrivez-vite, ma chère, l'eau est délicieuse ! ». Et ce n'était qu'un amusement de glisser notre « zize », notre bâton de bergère, en travers de la queue du veau « Botatin ».

²⁵⁷ Il s'agit en fait de Théophile Gautier (merci, l'ami Web) et d'un poème tiré de Emaux et Camées décrivant l'horreur suivant une « suprême bataille » (surtout pour les vêtements des soldats), vers de 8 pieds (j'ai dû compter depuis le début, c'était pas évident). Le texte : « Près des trous de balle, la mite / A rongé leur dolman criblé ». Il y a des crus meilleurs de poésie ! - Dolman : veste militaire (très ornementée) des hussards

²⁵⁸ A Changy. Je donnerai le kilométrage (ou le mètre) après le pique-nique du 7 mai 17 - 2, 1 km (le 17. 6. 20) !

²⁵⁹ Personnages d'une planche d'Images d'Epinal. Pour Nicole, cette phrase fait partie des « mots de la famille »

Plus cruel était peut-être de menacer la pauvre « Marie de Véron » de la carabine ou des gendarmes si elle n'arrivait pas, au commandement, à faire sortir de son corps boudiné, les bruits les plus incongrus... Quand elle avait bien... tonné, on la récompensait d'une tranche de melon trop fait ou de tomates trop mûres, c'était son régal... Sa coquetterie : nos vieux rubans de cheveux (elle devança la mode de la queue de cheval) et les bottines à élastique qu'avait portées Papa - elle les chaussait toujours d'ailleurs la gauche au pied droit, ce qui ajoutait beaucoup à son élégance naturelle. Moins cependant que le fait de porter, **à l'envers**, les corsets de Maman, baleinés, à gorge ample, taille étroite, hanches rebondies. La malheureuse étouffait là-dedans, d'autant plus que, par les chaudes journées d'été, elle portait 7 ou 8 corsages ou camisoles les unes sur les autres... ayant peur d'être volée.

Cette année-là, au cours de la scarlatine d'Antoine, Maman lui a tellement lu de livres d'aventures que c'est la grande mode pour nous de jouer aux Peaux-Rouges. On nous a fabriqué avec des échelas et des « échantillons de cotonne » de superbes tentes, on a déplumé tous les plumeaux pour nous faire des coiffures, je suis devenue un grand chef sous le nom de « Chou farci », notre cri de guerre est « Tou-lou-lou-clock ». Mais quand les garçons ont voulu me faire fumer le calumet de la paix, c'est-à-dire de la moelle de sureau, j'ai trouvé ça tellement mauvais que ça m'a dégoûtée pour toujours de fumer ! Je n'aime d'ailleurs pas beaucoup jouer avec les garçons, ils veulent toujours jouer à la guerre et, sous prétexte que j'étais la plus jeune, ils me collaient dans les mains un affreux étendard jaune en me disant que je serais le japonais, quand on jouait à la guerre russo-japonaise²⁶⁰. J'aime tellement mieux ma bande de « gates »²⁶¹ qui m'obéissent au doigt et à l'œil, bien contentes encore de s'amuser avec « Mamizelle la Mite » ! On en fait, de ces parties de cache-cache ou de quilles... et on s'arrange toujours pour que ce soit le Toine²⁶² qui soit le loup. Ou bien c'est lui qui est chargé de surveiller le plus jeune des petits frères ou sœurs, la « Glaudia » ou la « Cotide » (ce sont les enfants de l'aide-jardinier et de la « Femme sans nez », ainsi appelée parce que, dans son enfance, sa belle-mère lui a enfoncé le nez d'un coup de sabot, elle n'a plus que les deux trous qui s'ouvrent au milieu de ses joues et cela lui fait une figure toute plate). Quand un des « mimis²⁶³ » pleure trop fort dans sa petite guimbarde qu'il a copieusement arrosée, on lui fourre dans la bouche une espèce de sucette en chiffon qu'on ramasse généralement par terre ou dans son pipi, on l'essuie un peu avec un tablier sale et on peut jouer tranquilles... A quatre heures, j'emmène toute la bande à la cuisine où il y a toujours une ample distribution de tartines de confiture !



²⁶⁰ 1904-1905 (détachement français en Mandchourie - dont une partie reviendra au Japon)

²⁶¹ Féminin de « gars » (mot du roannais)

²⁶² Antoine Mercier

²⁶³ Tout petit enfant (mot du roannais... et d'ailleurs)

Maman a acheté au « bazar à treize sous »²⁶⁴ de très jolies poupées pour toutes les « gates » et on va les baptiser. On nous permet de cueillir quelques géraniums un peu fanés pour garnir le petit autel de « l'oratoire ». L'un de nous va dire la messe, baptiser les poupées, donner la communion avec des pastilles de menthe (pour le Toine, comme d'habitude, un bouton de culotte qu'on lui mettra sur la langue en guise d'hostie). On ira goûter, puis les « gates », rentrées chez elles, enfermerons précieusement leur belle poupée dans l'armoire et elles n'auront droit d'y toucher que les jours de grande fête...



Avec nos cousines, il y a deux clans : les trois grands, Lili, Antoine et Nénette, qui ont fait leur 1^{ère} Communion²⁶⁵... et les trois autres : moi, Loulou et Pouponne qui ne l'ont pas encore faite. Le plus souvent, les « grands » ne veulent pas que je joue avec eux ou que j'entende certaines confidences. Moi, je ne veux pas m'abaisser à jouer avec les « petits » qui ont deux et trois ans de moins que moi. D'où de fréquents conflits qui font... que j'enrage souvent.



« Vos cousines sont très studieuses », nous disent nos Parents, « On les voit toujours le nez dans un dictionnaire ! ». Moi, je ris sous cape, je sais bien ce qu'elles y cherchent, dans le gros Larousse, c'est ce qu'on ne trouve pas dans nos dictionnaires d'école ! C'est ainsi que Nénette m'a dit d'un grand air de supériorité « Moi, je sais ce que c'est qu'une faiseuse d'anges ! ». Ce mot m'intriguant beaucoup, je la questionnais longtemps... mais, m'a-t-elle répondu, « Je ne te le dirai que lorsque tu auras fait ta 1^{ère} Communion ! ». J'enrage ! Le pire, c'est que lorsque j'ai eu fait cette 1^{ère} Communion tant désirée, les « grands » me dirent « Oh ! mais tu ne compteras dans les « grands » que lorsque tu auras **renouvelé** ! ». Quelle déception... Par la suite, Nénette étant l'élève la plus sage de sa classe, devenue « *Enfant de Marie* »²⁶⁶ avec le grand cordon bleu et très réservée dans ses propos... je n'ai plus osé lui poser la fameuse question (et je n'ai su que beaucoup plus tard ce qui m'avait tant intriguée) !

²⁶⁴ Chiffre peu ordinaire, sous-entend en tout cas une valeur nulle.

²⁶⁵ Tante Mite parle ici de l'ancien système (d'avant 1910), voir p. 107

²⁶⁶ Voir p. 77, note 136

Nous sommes des enfants obéissants, on ne fait pas ce qui est défendu... mais qui pourrait deviner les idées saugrenues qui peuvent nous passer par la tête ? C'est ainsi qu'un jour, Antoine, en compagnie de Lili et Nénette, est allé dans le lavoir, au bord de la rivière et... a « posé culotte » dans la lessiveuse pour faire enrager Anna... Je n'ai connu cet exploit que beaucoup plus tard (car n'ayant pas fait ma 1^{ère} Communion, voir plus haut...).



Le « Taureau » fut pour toute notre enfance un animal redoutable qui nous causa beaucoup de soucis. Ce jour-là, je suis avec Pouponne au bord de l'étang, les garçons pêchent à la ligne, soudain quelqu'un crie « le Taureau qui est sauté ! ».

C'est-à-dire qu'une fois de plus il a franchi la clôture de son pré. Je suis terrifiée, car moi, avec mes cheveux **rouges**, je me sens particulièrement visée... Vite, vite, j'entraîne Pouponne par la main, la bonne n'est pas avec nous et je suis consciente de ma responsabilité d'aînée. Nous courons à travers les allées du « bosquet » en choisissant les plus touffues et nous arrivons devant le perron juste au moment où l'horrible bête apparaît vers le « banc rond », il était temps ! A l'abri derrière une porte-fenêtre, nous regardons le jardinier qui le poursuit et le ramène au pré. Soudain, Pouponne pleure « Ma poupée, ma poupée !... ». Elle est restée auprès du massif de géraniums **rouges**, elle a une robe de soie **rouge**. Nous nous précipitons pour voir si le monstre n'en a pas fait qu'une bouchée... et nous trouvons une bouse toute fraîche auprès de la poupée et du mouton chéri de Pouponne (qui n'a que trois pattes et s'appelle Caliadowski).



Tonton Nicolas chante « Le chemineau »²⁶⁷, Tatan Marie l'accompagne au piano, nous sommes assis deux par deux sur les trois canapés du salon. Soudain, un léger bruit sur le perron : dans l'embrasure de la porte, un chemineau, un vrai avec une besace en bandoulière, ce que nous appelons un « voyageur sur les croûtes de pain ». Papa n'est pas content, il l'envoie à la cuisine où on lui donnera à manger. Maman a eu très peur, elle déclare qu'elle veut un chien de garde, un gros, au moins un St-Bernard. Quelque temps après, Monsieur Fontaine, le représentant de la maison à Paris²⁶⁸, envoie un, choisi, paraît-il, dans une exposition. Il est gros comme mes deux poings, tout en poils, avec de grosses oreilles, un bout de nez noir comme une truffe. Bien entendu, Pouponne et moi en avons d'abord très peur car il mange tout : nos pantoufles, nos rubans de cheveux, etc. Nous grimpons



²⁶⁷ Opéra de Xavier Leraux (1863-1919)

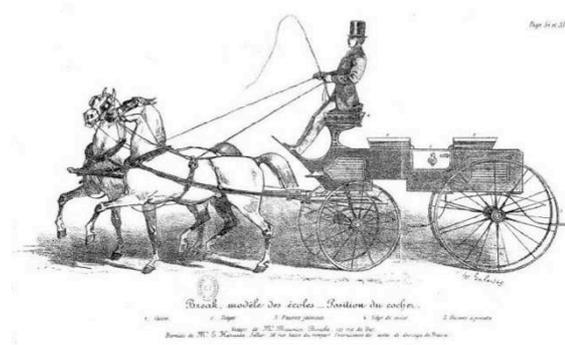
²⁶⁸ Pierre Charles Fontaine (né près de St Lô en 1838), marié à Paris en 1867 avec Eugénie Joséphine Villain (née à Cherbourg en 1843). En 1904, dans l'Annuaire Paris Hachette, il est noté comme représentant de commerce au 8, rue du Sentier (2^{ème}). Le bureau connu de Bon-Papa était situé 42, rue de Cléry (2^{ème}) - ce qui est à deux pas

sur la table en hurlant dès qu'il apparaît dans la pièce où nous sommes. Antoine fait le fanfaron, prétend qu'il est à lui, le baptise « Boc ». Par la suite, il sera notre meilleur ami, se mêlera à tous nos jeux (nous l'avons dressé à jouer à cache-cache avec nous). Mais il ne deviendra jamais un St-Bernard : ce sera un quelconque chien aux longs poils touffus et qui sentira bien mauvais quand il sera mouillé. Il aura longtemps l'habitude de mordiller tout ce qu'il trouve. Un jour, nous voyons qu'il est en train de manger un des longs gants blancs que Maman porte toujours et qu'Anna a mis sécher sur l'herbe. Nous nous précipitons vers lui pour lui prendre, Tonton Nicolas avec ses lorgnons et les pans de sa jaquette flottant au vent, Maman et Tatan Marie encombrées par leur longue robe, tous les six nous hurlons, Boc court, s'arrête un instant, avale un petit bout du gant, repart, recommence le manège... jusqu'à ce qu'il ait tout avalé ! Consternation. Mais lorsqu'il a fallu le restituer, le lendemain... ce n'était pas facile et il a fallu qu'Anna l'aide et tire le gant qui était devenu tout jaune - aucune lessive ne put le rendre blanc. Antoine voulait le mettre en souvenir dans une vitrine du salon, Papa n'a pas voulu ! Pourtant, il y a des vitrines dans le salon avec des choses très curieuses : une collection de pièces anciennes (un sou qui date du temps de Jésus-Christ), des statuettes, des pierres, des coquillages où on entend « le bruit de la mer » et des silex curieusement taillés...



Pourquoi ?

Pourquoi, lorsqu'on revient de Changy avec le break²⁶⁹ (un peu défraîchi et toujours surchargé de colis de légumes, fruits, jouets, etc.) passe-t-on par ces petites rues où l'on risque de verser à cause de deux ou trois caniveaux... alors que lorsqu'on est en victoria... Là, c'est autre chose, Maman en grande toilette, ombrelle et gants de peau blanche, nous deux sur le strapontin, gênées par nos trop vastes chapeaux garnis de lourdes cerises, le cocher, très « grande maison » avec son melon et son air imperturbable... Et l'on passe par la grande rue où circule un encombrant tramway, et l'on défile devant le « Café de Vétique²⁷⁰ » (jamais personne n'a prononcé son vrai nom, et d'ailleurs qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?...) à l'heure où la terrasse est encombrée de beaux messieurs qui saluent presque tous. Il faut croire que nos Parents en connaissent, du monde !



Break et son cocher en position

²⁶⁹ Voiture découverte, à quatre roues, dont la caisse contient des sièges transversaux. Il sert à la campagne pour la chasse, la promenade, le dressage et l'exercice des chevaux

²⁷⁰ Le Café Helvétique, au coin de la rue du Lycée (aujourd'hui, rue Charles de Gaulle)



La rue du Lycée avec le tramway et le Café Helvétique (sur la gauche)

Pourquoi les grandes personnes chantent-elles des choses aussi bêtes ? Des phrases qui n'ont aucun sens ? Par exemple lorsque Maman tape aussi fort qu'elle peut sur le piano, surtout le dimanche au retour de la messe du Lycée, et qu'elle chante d'une voix très pointue « L'amour est enfant de Bohême / Il n'a jamais connu de l'oie »²⁷¹. Quelle oie ? Aux marrons ou bien du jeu de l'oie ? L'amour, on sait bien que c'est des espèces de têtes joufflues avec de petites ailes d'ange comme on voit sur les tableaux... A moins que ce soit ces ailes, en plumes d'oie ? C'est comme l'autre chanson, toujours de Maman, « Une étoile d'amour / Une étoile d'ivresse »²⁷² (l'ivresse, on sait, on a déjà vu des ivrognes) et la suite « Les amandes, les maîtresses / Sèment la nuit, le jour ». Mais on n'y voit rien, la nuit, pour semer... Et semer quoi ? Alors Antoine prétend que la vraie phrase, c'est « Les **Annas**, les maîtresses / S'aiment la nuit, le jour ». Ce serait plutôt ça... Oui, comme l'histoire a l'air de se passer au ciel (à cause des étoiles), tout le monde est réconcilié et Maman ne se dispute plus avec **Anna** la cuisinière (car elles ne sont pas toujours d'accord !). Par contre, quand nos cousines chantent, on comprend presque tout, ce sont des chansons de Théodore Botrel²⁷³, un monsieur qui a un drôle de costume breton. Il y a quand même des mots bizarres : je ne sais pas ce qu'est une « Paimpolaise » ni « un grand Pardon ». Et c'est amusant de voir Tatan Marie au piano et ses filles qui lui tournent les pages (même si j'ai toujours peur qu'elles ne se brûlent les cheveux après les bougies). Quand Tatan Marie chante (oh ! bien moins fort que Maman) le « Cher anneau d'argent²⁷⁴ », on a tout de suite envie de dormir... ça vous berce. Mais on est bien réveillés quand Tonton Nicolas chante

²⁷¹ Dans Carmen de Georges Bizet, Le texte : « L'amour est enfant de bohème / Il n'a jamais, jamais, connu de loi » https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27amour_est_un_oiseau_rebelle et <https://www.youtube.com/watch?v=lspRhX5Vhhg>

²⁷² Du chanteur compositeur Paul Delmet (1862-1904). Le texte : « Une étoile d'amour / Une étoile d'ivresse / Les amants, les maîtresses / Aiment la nuit, le jour », http://www.paroles-musique.com/paroles-Lucienne_Boyer-Letoile_Damour-lyrics,p57617

²⁷³ Compositeur-interprète breton (1868-1925), auteur de La Paimpolaise, http://www.dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/paroles/paimpolaise_la.htm

²⁷⁴ De Cécile Chaminade (1857-1944), compositrice et pianiste, <http://www.chansons-net.com/Chansonsretros/index.php?param1=BO00062.php>

« L'Angélus de la mer²⁷⁵ ». Il a une très belle voix forte qui fait trembler les vitres et sa barbiche en pointe danse drôlement, surtout quand il entonne « Le clairon » de Déroulède²⁷⁶, alors là on a envie de partir à la charge avec lui ! Et on sait très bien que les domestiques et le jardinier avec sa famille sont cachés derrière les volets du salon pour l'écouter (on a souvent envie de les ouvrir brusquement pour qu'ils les reçoivent sur le nez mais on n'a jamais osé).

Pourquoi les dames en visite ont-elles de si curieux petits rires ? On dirait qu'elles gloussent... Surtout Mme Dufour. Quand elle vient, Pouponne se cache entre la porte du salon et celle de la salle à manger pour essayer de faire comme elle mais elle y arrive difficilement. Nous n'aimons pas du tout « aller dire bonjour » au salon quand il y a des visites, surtout quand c'est des messieurs. Un jour, Monsieur Phat nous a baisé la main, à Pouponne et à moi, ce qu'il avait l'air bête. Mais il avait envoyé une grande boîte de chocolats. Il devrait venir souvent.



Pourquoi cet été-là Louise, la bonne, au lieu de nous mener coucher directement à 8h 1/2, nous laisse-t-elle encore un petit moment ? Je suis couchée dans l'herbe avec la Lili (la petite fermière²⁷⁷) et, enroulées toutes deux dans la même pèlerine, nous cherchons à voir les étoiles. Mais que font donc la Marie, sa sœur²⁷⁸, Louise et une autre personne dont nous avons entendu la voix (d'homme), dans le bosquet de rhododendrons ?... Et pourquoi quelqu'un a-t-il écrit sur le mur du portail « Louis Dusset est le bon ami de Louise Plaidy ?...



Pourquoi Tatan Marie a-t-elle eu l'air si vexé quand, au moment de partir pour la grand-messe, toute froufroulante dans sa robe à volants bouillonnés, une immense « charlotte » sur ses cheveux coiffés « à bouffant », cet incorrigible gaffeur Antoine lui a dit « Tu as oublié d'enlever ta poudre de riz, tu as le nez tout blanc ! » ?

Pourquoi Antoinette, la bonne, voulait-elle mettre une housse en « échantillons de cotonne » sur la statue nue de « La femme à la coquille » qui trône sur le piano, lors d'une visite du Supérieur de l'Institution Saint- Joseph²⁷⁹ ?...

Pourquoi Tonton Nicolas s'est-il esclaffé, et pourquoi Tatan Marie a pris un air si pincé quand Papa a raconté que, visitant la Malmaison avec Maman, ils avaient vu un billard comme celui de Changy et que c'était là que Napoléon faisait « ses effets de queue » ?



²⁷⁵ De Gustave Goublier (1856-1926), compositeur et chef d'orchestre (Eldorado, Folies Bergères...), <https://www.youtube.com/watch?v=wDs8L5LCXBc>

²⁷⁶ Paul Déroulède (1846-1914), écrivain et militant politique (droite nationaliste), http://dutempsdescrisesauxfeuillesmortes.net/paroles/clairon_le.htm

²⁷⁷ Pour Grand-Mère, Louise est la fille du jardinier Perret

²⁷⁸ Marie Plaidy, cf. p. 72 - Pas pu retrouver Louis Dusset (sûrement parent avec Benoît Dusset, né en 1869 à Montaguët-en-Forez, journalier à Changy dès 1906) - Pour la délation, se reporter en page 102...

²⁷⁹ Le Petit Collège, ouvert en 1901 (après avoir été tenu par les Jésuites). Antoine Fourt y a fait ses études

Pourquoi Maman invite-t-elle 3 fois à goûter Antoine Giraud alors que nous ne sommes invités qu'une fois chez lui ? Vrai que c'est bien assez car on ne nous y donne à goûter que cinq petites pastilles en chocolat sur une tranche de pain. Chez nous, on sert des petits pots de crème, des mandarines et des papillotes dans mon joli service de poupée. L'ennui, c'est que ce malencontreux garçon ne sait jouer à rien, je ne l'aime pas : il me tire les cheveux et il marche toujours dans toutes les crottes de chien qu'il rencontre.

Il vaudrait mieux qu'il vienne le dimanche car Girard (le concierge) balaie les allées le samedi (c'est très amusant car, entre deux ramassis de feuilles mortes et de saleté, il me fait monter sur sa brouette - il a soin d'étaler un journal pour que je ne me salisse pas). Nous l'aimons bien, Girard, quand même il sent très mauvais le tabac. Il a bien ri, je me demande pourquoi, quand je lui ai dit que Maman ne se serait sûrement pas mariée avec Papa s'il avait fumé - mais il n'était pas content du tout quand je lui ai dit que j'avais montré à Papa la dictée que je lui avais fait faire et que Papa avait ri en disant « Girard est brouillé avec l'orthographe ! ». Il nous fait de très jolis



petits meubles pour nos poupées, il pousse nos balançoires et joue aux dominos et à cache-cache avec nous. Pourquoi faut-il qu'il ait un chat si méchant, le « méchant Poupoule » ?

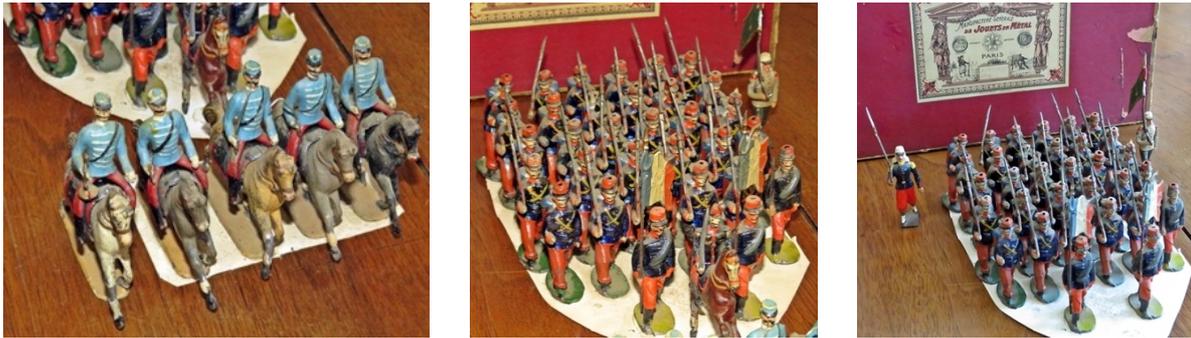
Pourquoi Mme Planut, la modiste, qui a toujours tant de poudre sur la figure, qui fait des mines si amusantes en essayant des chapeaux bizarres à Maman et qui a des trésors de fleurs et de rubans dans les tiroirs, a-t-elle dit à Maman, en parlant d'une autre de ses clientes « Madame X, c'est une cocotte, une vraie cocotte ! » ? J'ai beau chercher, je ne trouve aucune ressemblance à cette dame élégante avec une de mes poules ou avec une de ces cocottes en papier que fabrique si habilement Antoinette (elle en fait de si petites qu'il faut les tourner avec la pointe d'une aiguille, elle a même failli gagner un prix dans « Le Miroir des Modes » - et moi, j'ai eu une mention pour un concours du plus long cheveu, plus d'un mètre, mais je n'ai que 7 ans).

Pourquoi la bonne a-t-elle été vexée en entendant Pouponne, qui a une nouvelle poupée de papier, dire « Celle-là, c'est Angèle Piémon, elle a l'air bête, ce sera la bonne ! » ?

Il paraît que nous allons avoir une petite sœur... à la fin de l'hiver ! Comment nos Parents le savent-ils à l'avance ?... Et pourquoi la couturière a-t-elle conseillé à Maman un grand manteau noir tout soutaché de bizarres dessins en disant que c'est « ce qui dissimule le mieux » ? Et pourquoi la tante Marguerite²⁸⁰ vient-elle si souvent prendre des nouvelles de Maman en disant « Et le pied ?... », sous prétexte que Maman s'était un jour vaguement tordu le pied ?... On n'a pas fait tant d'histoires quand je me suis fait une entorse un certain 14 juillet... Mais pourquoi, pourquoi la tante Marguerite, encore, a-t-elle eu un air si stupéfait quand, peu de temps avant la naissance, Maman lui a dit « Le docteur ne paraît pas très convaincu de l'unité » ?...

²⁸⁰ Marguerite Dolliat, épouse de Georges Sérol, oncle paternel de Bonne-Maman

Pourquoi, ce matin de Noël 1904 ou 1905, ai-je trouvé, dans mon soulier déposé devant la cheminée la veille au soir, ce ravissant petit lit bleu que j'avais aperçu la semaine précédente sur le buffet alors que, durant la leçon que nous donnait Soeur Marie, elle m'avait envoyée demander l'heure à la salle à manger?... Et Pouponne a trouvé le même petit lit, rose... Antoine, fort déconfit, a dû attendre l'arrivée d'une dépêche envoyée par nos Parents, en voyage à Paris, car les domestiques ne savaient pas que le petit Jésus (qui, en notre enfance, remplaçait le Père Noël) avait caché dans le placard du salon la boîte de soldats à lui destinée ! Étrange, en vérité... Ce jour-là, j'ai commencé à perdre la foi !



Les soldats de plomb d'Antoine Fourt (photo Benoît Lemiale)

Pourquoi ai-je tellement envie de mordre la joue de Tatan Marie au lieu de l'embrasser?... Si elle avait pu s'en douter ! Mais j'étais si en colère contre elle, ce jeudi-là... Nous étions allés à la pêche aux environs de Roanne et, comme on n'aurait pas tenu tous en auto, on avait envoyé la victoria chercher la tante et ses enfants. Pour revenir, Papa propose de ramener tous les enfants en auto (nous étions tous ravis !) et ces dames seraient rentrées en voiture. Tatan Marie n'a jamais voulu ! Dame, elle était fière de se montrer en victoria par toute la ville mais elle avait une frousse intense de l'automobile...

Ça datait du jour où elle était montée, avec Loulou sur les genoux (il avait 2 ou 3 ans)²⁸¹, dans la 1^{ère} auto de Papa qui faisait au moins du 12 à l'heure et où la roue avait heurté une borne alors qu'elle ne se tenait pas : elle avait été projetée sur l'herbe du talus avec son rejeton, quelle histoire !... Pas de blessés mais elle n'avait pas voulu remonter en auto et était revenue chez elle dans je ne sais quelle charrette !...



Pourquoi Maman a-t-elle l'air si vexée lorsque je fais signer mon carnet de classe par Papa (j'ai toujours de très bonnes notes) et qu'il dit « Quel dommage que ce ne soit pas Mite, le garçon ! ». Antoine est un gros lourdaud paresseux qui n'a jamais pu décrocher autre chose à l'Institution²⁸² qu'un accessit de gymnastique. Aussi Maman ne veut plus aller aux distributions de prix - tant mieux, car il y fait toujours horriblement chaud, on nous oblige à mettre nos belles robes de mousseline et cela nous fait revenir de Changy où nous sommes déjà installés. Nos cousines et Loulou remportent tous les prix, eux.

²⁸¹ Donc en 1901 / 1902 - Du coup, pas question que ses enfants montent dans une auto

²⁸² L'Institution St-Joseph, cf. p. 128. Tout ce paragraphe est assez terrible pour ce qui concerne Antoine Fourt...

Mésaventures et aventures



Deux petites filles (2 ans, 5 ans) au fond d'un couloir, une porte ouverte sur la rue, attendent la bonne, Antoinette qui doit les conduire à l'école maternelle, l'Asile (chez les Sœurs). En retard, Antoinette... (curieux comme dans cette famille les bonnes seront toujours en retard pour l'heure de la classe). Mite, la grande sœur, l'autoritaire, dit à Pouponne la docile « Viens, on va faire une farce à Nainaine »... et l'entraîne se blottir sous l'avancée du guichet qui sert à Papa pour faire la paye des ouvriers. Mais les ouvrières qui passent (car c'est l'heure de rentrée des usines) les regardent en riant.

Alors Mite, se jugeant offensée dans sa dignité, gagne avec Pouponne le bureau de Papa. « On sera bien, assises dans ce petit coin, entre le coffre-fort et le coin du mur... »... Et

lorsqu'Antoinette appelle, d'une voix bientôt angoissée, personne ne répond... puisqu'on joue à cache-cache ! Affolée, la pauvre fille remonte à la maison : « Où sont les petites, elles ont disparu ! ». On fouille le jardin... on appelle... on envoie un employé chez les Sœurs... personne ne les a vues. Et ce bief qui court au fond du jardin... ce dangereux « béal »²⁸³ qu'aucune grille ne protège - on leur a toujours



affirmé qu'une très méchante sorcière, « la Bzzz », l'habitait pour leur en interdire l'accès... Mite est aventureuse, n'aurait-elle pas entraîné la petite sœur par là ? Affolement des Parents... Quelque bohémien, ravisseur d'enfants, ne les aurait-il pas emmenées, peut-être pour couper les déjà fameux cheveux roux ? Toutes les suppositions sont faites et le pauvre Père va prévenir

le commissariat. Il entre dans son bureau pour prendre son chapeau déposé sur le coffre-fort... et, médusé, aperçoit quatre petites bottines noires à boutons... Je crois bien que Pouponne s'était un peu endormie et que Mite commençait à trouver le temps long. « Les voilà, elles étaient cachées dans mon bureau ! ». Maman, dont la fureur égala presque la joie, confie Pouponne à Antoinette en larmes avec mission de la coucher dare-dare et entraîne Mite chez les Sœurs, dans le parloir (dont à plus d'un demi-siècle je sens encore les odeurs de paillason humide, de tabliers noirs, de cartables mouillés et de craie). Mais devant la Supérieure, la Mère Marin, et la Sœur Marie qui veulent



l'obliger à demander pardon, l'orgueilleuse, l'entêtée refuse... Elle n'a pas fait ça par méchanceté, elle voulait seulement faire une farce, pourquoi demander pardon ? Maman pleure, au bord de la crise de nerfs... et puis il va être l'heure de la récréation et Mite se souvient très

²⁸³ Grand-Mère parle d'un ruisseau nommé Béal et elle a raison (cf. p. 99). Mais comme ce ruisseau devait alimenter l'usine, il pouvait y avoir un bief (section d'un canal de navigation délimitée par deux écluses)

bien qu'elle a pensé « Si Sœur Marie me dit encore une fois « Minette, demandez pardon à votre Maman », je le fais, tout ça commence à m'embêter ». Voilà pourquoi, pour la 1^{ère} fois de ma vie, j'ai demandé pardon devant toutes les bonnes sœurs... et devant de nombreux petits paniers contenant le goûter des petits camarades (il me semblait qu'ils me regardaient d'un air narquois !). - *A ma chère collaboratrice de raconter l'incident de « Méchant Poupoule », ce doit être à peu près de la même époque.*

Je me souviens du plus ancien de mes souvenirs puisque j'avais 3 ans et 1 jour,... je marchais dans la rigole du jardin dans du sable très fin en traînant les pieds... je portais un petit « collet » à deux volants, beige brodé d'un feston (celui d'Antoine était gris) et l'on est venu me chercher pour me dire que j'avais une petite soeur... Une certaine Pouponne ! - *A elle de raconter les affronts qu'elle m'a fait subir au cours de Mlle Moulin, un jour qu'on l'avait, par faveur, admise dans la classe des « grandes », dont j'étais, à 9 ans²⁸⁴... Et comme elle savait esquiver le catéchisme et installer un cirque d'escargots dans son pupitre...*

Elle était peureuse, cette pauvre Pouponne, et nous étions méchants, on la taquinait... Un soir d'hiver, nous nous sommes cachés dans l'ombre, à côté des cabinets qui se trouvaient dans le jardin, nous avions une sorte de crécelle qui faisait un bruit déchirant, on l'a actionnée lorsqu'elle sortait... et, bien qu'accompagnée de la bonne, elle a eu si peur qu'elle a failli s'évanouir... On l'a réconfortée d'un petit verre d'arquebuse²⁸⁵... et nous avons été bien grondés - nous ne l'avons pas volé. Mais ça nous a empêchés de mettre à exécution le projet de dessiner un squelette phosphorescent au-dessus de son lit. Cette idée diabolique nous était venue une nuit qu'ayant frotté une allumette sur le mur, à sa grande terreur (elle laissait une trace lumineuse), je lui avais obligeamment affirmé que la maison allait certainement brûler... et elle avec, bien entendu ! C'est à peu près à cette époque que je l'obligeais le soir à me raconter des histoires pour m'endormir (notamment celle d'un certain gendarme qui voulait aller - on n'a jamais su pourquoi - de Londres à Chérier²⁸⁶, à pied). Je n'ai jamais su la fin de l'histoire car je feignais de dormir profondément dans le lit de mon pauvre petit souffre-douleur (j'en profitais ensuite pour lui enfoncer mes doigts dans le nez, la larder de coups de pied et autres gentilleses). Jusqu'au jour (béni pour elle) où elle eut l'audace de m'administrer un coup de poing sur le nez, qui me fit saigner abondamment mais me fit comprendre qu'à l'avenir il valait mieux m'abstenir de la tourmenter... Moralité : montrer sa force pour éviter d'avoir à s'en servir²⁸⁷.



²⁸⁴ Eh non, la « chère collaboratrice » n'en aura rien dit (de l'incident du « Méchant Poupoule » non plus...)

²⁸⁵ Décidément !... (cf. p. 88) - Guignol sait aussi vanter « quelques gouttes d'arquebuse » au cas où...

²⁸⁶ Chérier est à environ 20 km de Changy, plein sud

²⁸⁷ C'était la devise de Lyautey (que l'on retrouve en Partie 4 au Maroc, chapitre spécial « Antoine Fourt »...)

Pouponne sera sûrement un grand poète : elle colorie l'Almanach Vermot en chantonnant des vers qu'elle compose « Du vert clair / Pour les commères / Du vert foncé / Pour les *bébés*²⁸⁸

Antoine et moi avons décidé de fonder chacun un journal. Le sien est le « Toc illustré », le mien, le « Mitard ». Antoine, goguenard, ajoute « A gueule de léopard ». Je suis vexée, surtout jalouse car le sien est illustré à l'encre rouge, le mien, seulement écrit à l'encre violette. Nous fixons le prix de l'abonnement à 5 frs²⁸⁹, tout en prévenant les lecteurs que le journal risquait de paraître irrégulièrement. Papa, méfiant, refuse de s'abonner... Il n'y eut jamais de n° 2.

Beaucoup plus tard, nous devons composer un poème épique en... 12 chants ! Cela débutait par : « Pharamond ! Pharamond ²⁹⁰ !! / Y a un veau dans la « Foui » / Et la tête est au fond... » (allusion à un veau tombé dans un puits à Changy). Il n'y eut jamais de suite mais des années après, vers 14 ou 15 ans, nous composons de nombreuses pièces, chansons (dont les manuscrits sont, hélas, perdus).

Il y a tant de rosiers en fleurs au jardin que Pouponne et moi ramassons les pétales, nous appelons Papa à la porte de son bureau et l'en aspergeons...

C'est le printemps, nous installons dans le jardin, vers la grotte, une statue de la Sainte Vierge pour faire un Mois de Mai²⁹¹, nous plantons du lilas autour (hélas, il est fané tout de suite). Nos Parents viennent boire le café sous « la tonne ». Pouponne et moi ramassons des aiguilles de pin que nous trempions dans la résine d'une « beline »²⁹² et, sournoisement, nous enfonçons cela sous la manchette empesée de Papa, nous tournons légèrement pour que cela lui tire les poils ! C'est très amusant pour nous. Pouponne se sauve vite, ce n'est pas le moment de vouloir « éléganter²⁹³ » Papa ! Elle n'était pas trop fière quand, au repas et alors qu'elle ne voulait pas manger, Papa, du bout du pied, sous la table, reculait sa chaise... Elle hurlait que c'était la « Mère Chouette » qui venait la « décurler »²⁹⁴ !



Papa nous gronde rarement, il faut qu'on ait fait une bien grosse sottise pour qu'il nous donne un léger coup sec de petit « calot » qu'il porte sur la tête quand il fait froid. Il est très bon, Papa, tout le monde le respecte et personne ne fait rien sans le consulter. Quand on demande quelque chose à Maman, elle répond toujours « Demande à Papa »... Mais il nous intimide un peu, il a l'air sévère et ne l'est pourtant pas. C'est le meilleur des Papas : il sait tout, il connaît tous les livres. A 12 ans, il m'a emmenée à Paris, seule avec lui, ça a été l'une des plus grandes joies de ma vie que ce voyage, il m'a fait visiter des musées, etc. et il a, paraît-il, été très étonné de voir que je connaissais le nom de beaucoup de peintres et de tableaux.

²⁸⁸ Illisible, donc j'ai brodé !

²⁸⁹ Soit 13,45 €

²⁹⁰ Nom qui fut donné durant le Moyen Âge au 1^{er} roi des Francs, ancêtre des Mérovingiens

²⁹¹ Arbre de Mai, tableau de Mai, Mai, avec feuillages, rubans, fleurs... coutume en l'honneur de la Vierge

²⁹² Pomme de pin (mot du roannais)

²⁹³ Le rendre élégant (joli mot d'enfant !)

²⁹⁴ Je tente : mot d'enfant (paniquée) à base de « ma chaise » (mère chouette) et « reculer » (décurler). A vous !



Je le revois en pensée, jeune, sans cheveux blancs, un certain dimanche d'été. Nous sommes revêtues, Pouponne et moi, de nos robes roses à volants. Au bord de l'étang, nous attendons Maman pas encore prête pour la grand-messe.

Papa nous fait monter dans la barque (qui nous est formellement interdite d'habitude), il rame et nous fait cueillir des merises noires tout près de la cabane aux canards. C'est un très vieux et précieux souvenir.



La cabane aux canards, Changy (ph. Jq. L.)

Souvent, le dimanche, à Changy, il se promène dans le parc de très bonne heure mais je suis encore plus matinale que lui car j'ai déjà « pansé » les poules. Je cours le rejoindre et je suis heureuse car je l'ai rien que pour moi.

Nous sommes enchantés quand il nous emmène en auto... ça va très vite : 40 km à l'heure ! Il faut s'affubler de lunettes et de voiles car le vent est vif. Mais nous préférons ça aux promenades en voiture.

Pourtant, j'aime bien, quand on revient de Changy, que le cocher me laisse un peu conduire à la montée. Les deux chevaux sont très beaux mais ils ont peur des trains et encore plus des manèges de chevaux de bois quand nous allons à une fête de village. Une fois, la victoria a failli verser, les chevaux s'étant emballés... On a eu très peur et on est rentrés très tard à la maison (sur les talus de la route, il y avait plein de vers luisants et au ciel des milliers d'étoiles).



Chemin de Véron et voie ferrée (Ep, 2018)



Le jeudi, les Escatar viennent cueillir de gros bouquets de lilas, nous avons des brindilles de fleurs parfumées plein les cheveux, il nous en tombe parfois dans les yeux... Je ne l'ai jamais dit à personne, mais c'est moi qui ai cassé le beau lilas blanc double (celui qui était près du gros cerisier) dont on avait pris les fleurs pour garnir la table pour ma 1^{ère} Communion. Ce jour-là, Mme Fontaine²⁹⁵ avait envoyé de Paris une très belle corbeille de fleurs blanches.

²⁹⁵ Cf. p. 125, note 268 - On est vraisemblablement en 1909 (toujours cet âge de 12 ans pour la 1^{ère} Communion)

J'ai tant pleuré le jour de ma 1^{ère} Communion... Maman n'a jamais voulu que je quitte ma robe blanche au retour des vêpres... J'avais si chaud avec tous ces jupons, des bas longs, des bottines de peau blanche, trois ridicules choux de tulle sur la tête, tous ces falbalas qui m'empêchaient de jouer à cache-cache avec les cousines... Mais j'ai beaucoup ri au dîner, le soir, et j'étais fière de me coucher plus tard pour entendre Tonton Nicolas chanter « L'angélus du soir »²⁹⁶.



J'ai toujours mal aux oreilles le lendemain d'un grand dîner parce qu'avec nos cousines on s'amuse à se presser des peaux de mandarines dans l'oreille. Au dessert, il y a des bananes, on en mange très rarement, il paraît que c'est très cher, trois sous²⁹⁷.

On nous donne un sou pour notre goûter, avec ça on a un très bon pain de seigle plein de raisins secs ou un croissant, avec deux sous, on a une « gouire »²⁹⁸ qu'on mange en juin (des gâteaux cuits dans de petites assiettes en terre rouge vernissée, les cerises noires teintent la pâte, elles sont cuites avec leur noyau, c'est délicieux mais cela laisse les lèvres toutes violettes). Quand on arrive à l'improviste à la pharmacie le jeudi, nos cousins vont chercher 2 frs vers leur Papa, nous allons tous choisir le gâteau qui nous convient (il coûte 2 sous), je prends toujours une meringue mais je regarde avant d'y mordre : une fois, notre grand-mère²⁹⁹ a mordu dans une... pleine de fourmis ! Pendant que nous goûtons, le perroquet « Coco » nous regarde d'un oeil rond, il est sur son perchoir, enchaîné par une patte car parfois il se sauve. Son gros bec et sa langue épaisse nous fascinent, il parle, il dit « Loulou » et Maman » avec la même intonation que notre petit cousin³⁰⁰. Mais il est bien moins savant que le perroquet vert de la fleuriste où nous allons parfois acheter deux sous de violettes pour Maman : dès que la clochette du magasin tinte, il crie « Madame Méret, du monde ! » et cette voix qui tombe du haut d'étagères garnies de mousse et de plantes bizarres, dans cette odeur de terreau et de primevères, nous laisse un souvenir ineffaçable.

Il y a de bien curieuses choses chez les Escalier, rapportées d'Afrique par les frères de Maman³⁰¹ : dans le bureau de l'oncle, un crâne d'hippopotame, dans le vestibule, un chapeau pointu, un arc, des flèches empoisonnées (défense de toucher), des fétiches nègres en bois sculptés grossièrement que nous regardons avec un peu de dégoût et une intense curiosité car ils représentent un homme et une femme nus... et il ne leur manque... rien ! Ils sont affreux. Au salon, il y a de belles défenses d'éléphant : ce sont des instruments de musique, c'est à qui soufflera dedans, cela fait un bruit... à se sauver. Nos parents sont fâchés avec l'oncle Henri, ce qui fait que nous ne recevons jamais, comme nos cousines, de cartes postales de la Côte d'Ivoire qu'elles nous montrent en ricanant et que je trouve tout à fait inconvenantes car ce sont d'horribles négresses presque nues, avec des poitrines qui tombent jusqu'à la taille.

²⁹⁶ Chanson du même Théodore Botrel, auteur de La Paimpolaise (cf. p. 127)

²⁹⁷ 1 sou étant 1/ 20^{ème} de 1 Fr qui vaut (en 2006) 2,69 € vaut 13 cts. A vous pour les autres calculs !

²⁹⁸ Clafoutis aux cerises (mot du roannais toujours employé)

²⁹⁹ Marie Chavanon (unique souvenir, donc, de sa grand-mère maternelle)

³⁰⁰ Léon Escalier

³⁰¹ Henri et Antonin Sérol - Cf. p. 6 et 88 (j'ignore les raisons de la « fâcherie » évoquée plus bas)

Avec mes cousines, on passe d'agréables jeudis, en promenade ou au jardin. Chez nous, on joue à cache-cache. Chez elles, c'est moins drôle car il n'y a pas de jardin, on joue aux « jonchets³⁰² » mais ça finit toujours par des disputes... Alors ma tante se met au piano et ses filles chantent, elles ont de très jolies voix, moins que leur Père qui chante même dans des concours de sociétés de chant.

Nous avons eu la plus heureuse des enfances. Nous ne nous en rendons peut-être pas compte alors, mais pour tout le bonheur que nous avons reçu d'eux, que nos Parents soient remerciés !



Le jeu de jonchets des Escalier (ph.B.L.)



Marie Fourt-Croizet

Initiation - Baptême de la petite soeur - Disparition au bord de l'étang (tu raconteras toi-même l'histoire de la grenouille) - Jeux divers: fantôme, concours de hauteur de ... jets d'eau - Recherche du trésor - Les Beaux-Bouges - Carabine - Vacances du jour de l'an - la neige - le traîneau - les poissons rouges - cache-cache dans un tiroir de commode - L'âne des petits Dufour - la leçon d'arithmétique de Jean Marie et la glace de la placard - Les pommes confites et le chien Boc - le gant de Maman - Médailles du tancea - Baptême de poupées - Chute dans l'étang - M. vidons la rivière - Préparation en forêt (chasses variées: Hénette - Hite)

Les processions - la Grand' Messe - Les 6 de la verges: pipe du jardinier, inscriptions sur les portes - Disparition des figues - Des jupubes - Prédication d'un évangile en ajoutant par la tête et par la queue - Mimi c'est l'heure du cuine - Les chaussettes, réveil des cousines - Les galettes de p. de terre - les tartes au fromage - repas à la cuisine - Les vendanges: sabots pour 6 (l'adairie nommée chaussettes) Enfants obéissants... mais l'imprudent. Un jeudi en robes roses - Voyage en Suisse / la petite aburie de l'airon - ans de Berne - Chocolat de Sibourg - Tatan Mère -

³⁰² Jeu de patience, ancêtre du mikado